APPARITION DE LA MÈRE AGNÈS À MONSIEUR OLIER.

APPARITION DE LA MÈRE AGNÈS À MONSIEUR OLIER.

VIE

DE

MONSIEUR OLIER

FONDATEUR DU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE ET DE LA COLONIE DE MONTRÉAL.

PAR

P. A. de LANJUÈRE.

MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

1884

208

ECOLE NORMALE,
CONGRÉGATION DE NOTRE DAME,
MONTREAL.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada en l'année mil huit cent quatre-vingt-quatre, par CADIEUX & DEROME, au bureau du Ministre de l'Agriculture à Ottawa.

148664

PRÉFACE.

L'HISTOIRE ET LES MISSIONS PROVIDENTIELLES.

MISSION DE M. OLIER.

Dieu a tout fait pour lui-même, *Omnia propter semetipsum operatus est Deus.*

Toute histoire universelle, générale ou particulière est une leçon que le passé donne à l'avenir. Mais pour que cet enseignement soit vrai, judicieux et profitable, il faut qu'il soit fait en dehors de toute préoccupation systématique ou fantaisiste, sans préjugé, et sans parti pris. Si l'historien doit être en garde contre toute disposition à faire plier les faits à ses théories et à les arranger suivant ses vues personnelles, il y a un autre échec qu'il ne doit pas éviter moins soigneusement : c'est celui qui consiste à transformer l'histoire en une sèche nomenclature d'événements sans suite et sans liaison, sous prétexte d'être plus scrupuleusement exact et précis. Cette apparente impartialité est de fait la plus partiale et la plus stérile manière d'écrire l'histoire : elle surprend la bonne foi par son ton de franchise, sa froideur, et la stricte exactitude d'une multitude de détails ; mais, en isolant les faits, elle empêche les généralisations, et détruit par là la leçon des événements. C'est une injustice envers Dieu qui nous la donne, et un abus de confiance envers les hommes. L'histoire n'est

plus alors qu'une chronique sans gloire pour la Providence, sans profit pour la société.

Pourtant l'écrivain n'a pas fait une seule erreur ni dit la moindre fausseté ? Entendons-nous, il y a deux manières de tromper : une, qui consiste à remplacer la vérité par des imaginations, et l'autre plus dangereuse, si elle est inconsciente, plus hypocrite, si elle est délibérée, et qui consiste à supprimer une partie des éléments du jugement, en présentant les faits sous un jour faux ou incomplet, en évitant de mettre en lumière des circonstances qui expliquent tout. Un exposé sec, correct et matériellement exact peut être aussi injuste, et souvent plus, qu'un récit passionné et naturellement suspect.

Il nous semble donc que le devoir de l'historien doit être d'exposer les faits avec honnêteté et bonne foi, en mettant à la disposition de ses lecteurs tous les éléments du jugement, et en leur laissant le soin de tirer les conclusions.

Le public est une sorte de jury, dont les membres sont naturellement en défiance contre les avocats à charge ou à décharge, et qui d'ailleurs, pressés par leurs affaires, les soucis de famille et de situation, tourmentés par le sentiment de leur manque d'étude préalable, et quelquefois de leur incompétence, écoutent avidement le résumé de l'avocat général, et se hâtent d'adopter ses considérants.

L'avocat général, c'est l'historien : il faut qu'il rappelle les faits, mais qu'il les mette sans passion comme sans faiblesse en regard des lois générales et des nécessités sociales : s'il n'excite que les passions ou la pitié, il trahit le coupable ou la société ; s'il ne voit que le droit strict sans circonstances atténuantes, il devient injuste à force de justice ; il faut qu'il soit intègre dans

son réquisitoire, lumineux dans ses explications de la loi, juste et humain dans ses conclusions.

Si donc l'historien ou le biographe veut être vrai, impartial et complet, il faut, nous semble-t-il, qu'il ne se contente pas de prendre les faits les uns après les autres dans ce pêle-mêle qui semble, pour le regard inattentif, l'état naturel de la société, mais qu'il apprenne à réfléchir sur les lois générales de la Providence divine et du gouvernement du monde, et qu'il approche à cette lumière les événements qu'il a à raconter.

Sans doute, on peut être intéressant, impartial, éloquent même sans cela, mais on peut être tout cela, et à un degré supérieur, et posséder encore une qualité de plus, celle du philosophe qui s'applique modestement à dégager l'énigme du mystère, et à surprendre pour ainsi dire sur le fait la main de Dieu dans les effets de Sa miséricorde sur les générations humaines.

Un écrivain qui, comme Lucrèce, aveuglé par sa haine contre la Providence, se hasarde à dire " que les yeux ne sont pas pour voir, mais qu'on s'avise de voir parce qu'on a des yeux," nous semble se donner à lui-même un brevet d'incapacité, et prouver à tous qu'avec une prévention si ridicule, il lui est impossible de rien comprendre dans l'histoire de l'humanité.

Tacite, profondément imbu des principes de la morale naturelle, pourra bien peindre, avec l'indignation de l'honnête homme, les turpitudes dont il est le témoin ; mais saint Augustin, Bossuet, du haut de leur science émue et pieuse, sauront seuls dérouler avec majesté la trame des événements humains, raconter les révolutions soulevées par les passions sociales et individuelles, indiquer l'intervention toujours voilée mais toujours réelle de cette Providence, qui mène les hommes au travers de toutes leurs

agitations vers le but qu'Elle s'est proposée. Fussent-ils moins doués naturellement pour l'histoire, ils resteraient plus grands, plus utiles et plus vrais que leurs rivaux du paganisme. Mais n'y a-t-il pas à craindre l'illusion dans ces interprétations des voies de la Providence, et ne vaudrait-il pas mieux rester simplement païen dans l'histoire ? Nous avouons volontiers que Dieu, n'ayant pas révélé les secrets de Sa marche divine au travers des âges, il est difficile parfois de démêler au milieu des faits les intentions de Sa sagesse infinie ; notre esprit, qui est toujours court par quelque endroit, est exposé à mettre ses visées à la place des vues de Dieu. Mais, dans ce danger de se tromper, je ne vois qu'un motif d'être circonspect, et non pas une raison de s'abstenir. Le physicien, le naturaliste, qui s'arrête saisi et palpitant d'admiration, au moment où il saisit une nouvelle loi de l'ordre général, ou met la main sur un nouvel anneau de la chaîne des êtres et s'écrie : " *Digitus Dei est* " *hic !* il n'y a qu'une sagesse infinie qui puisse " avoir ordonné ainsi les infiniment grands et " les infiniment petits ! " le philosophe qui saisit de nouveaux rapports de l'ordre moral, et découvre dans l'impuissance de la raison humaine et l'avortement de tous les systèmes la nécessité d'appeler, comme Socrate et Platon, la révélation de Dieu à son aide, doit-il, parce qu'il est exposé à se tromper sur des détails, renoncer à se rapprocher de l'Ouvrier universel, et à bénir Ses intentions miséricordieuses que la science lui découvre dans toutes les parties de Son œuvre ? Ce serait aussi aveugle qu'ingrat !

L'historien non plus ne peut se désintéresser dans le récit des choses humaines de l'intervention divine : Dieu, qui est présent à tous les êtres, et se retrouve au fond de tous les secrets

de la nature, n'est pas absent de l'histoire, et le premier devoir comme le plus grand bonheur de l'écrivain est de suivre Sa main écrivant au front des siècles les ordres de sa Providence, et de retrouver ensuite, cachées au milieu du tumulte de la vie humaine et des perturbations sociales, les traces de cette main divine, qui règle tout ce que les hommes croient arranger.

Pour rendre la chose plus sensible, prenons un exemple dans l'histoire des temps modernes.

Tout le monde connaît le soudain changement de fortune qui arrêta le cours des succès de Churchill, duc de Marlborough, au temps de la reine Anne d'Angleterre.

Trouvera-t-on bien supérieur le récit d'un historien qui, racontant le rappel subit et la disgrâce de ce général et la révolution qui en fut la suite, ira en chercher les motifs dans une impertinence plus ou moins authentique de son épouse, et dira que " quelques gouttes d'eau " tombées de l'aiguière de la reine sur les pan- " toufles royales changèrent la face du monde " et donnèrent la paix à la France ? " trouvera-t-on, dis-je, l'écrivain qui enregistre ce fait bien plus judicieux que celui qui, arrivé à ce revirement de politique, dira " que, des deux côtés, " on se sentait épuisés et qu'on désirait la paix, " que l'Angleterre était lasse de payer trop cher " la gloire inutile désormais de ce général, et " que son épouse, par sa hauteur impertinente à " la cour, changea ce rappel en disgrâce et " presque en exil," et qui s'enhardira jusqu'à ajouter " que la Providence, touchée des épreuves " de la France, et de la généreuse résistance du " grand roi humilié et des prières de son peuple, " permit qu'un événement presque insignifiant " amenât tout à coup une paix qui semblait loin

" encore, pour montrer comme la fortune des
" empires est toujours entre Ses mains ? "

Tout sera-t-il perdu, parce qu'au récit des petites passions humaines, l'historien aura essayé de deviner le profit que Dieu sait en retirer ? Non, au contraire, il nous semble que le premier récit, qui fait de la détermination royale plus qu'un caprice, presqu'une cruauté, n'est pas plus respectueux ou plus juste pour les hommes que pour Dieu, et que le second écrivain seul a donné sa part à chacun.

Sans doute, qu'il soit sobre de ces remarques, il le faut ; qu'il ne cède ni à sa fantaisie, ni à son imagination, je le veux ; mais encore une fois qu'il ne chasse pas Dieu de l'histoire, car tout y devient alors incompréhensible et inexplicable, absurde et stérile.

Mais si cela est vrai pour toutes sortes de récits, il faut cependant convenir qu'il en est quelques-uns qui réclament plus spécialement de l'historien une connaissance plus complète des voies de la Providence et de toute l'économie des choses humaines. L'histoire de l'Eglise, de ses conciles, de ses œuvres, de son culte, les biographies des fondateurs et des réformateurs des ordres religieux, de tous ceux enfin qui ont concouru plus ou moins directement à la réalisation du plan divin, exigent de l'écrivain un attachement spécial à ce point de vue, et un soin particulier à initier ses lecteurs aux dispositions générales du gouvernement de Dieu.

Il importe donc infiniment de relier la mission particulière de chaque personnage important dans l'Eglise à la mission de l'Eglise elle-même, de rattacher la mission de l'Eglise à celle du Rédempteur, et de démontrer en même temps l'unité et l'enchaînement de l'œuvre de Dieu. Puisque nous croyons qu'Il arrange les plus

petites particularités de notre existence, qu'Il règle le moment précis où un cheveu de notre tête blanchit ou tombe, qu'Il préside enfin à l'ensemble et à tous les détails de l'ordre physique, comment pourrions-nous croire qu'Il se désintéresse de l'ordre moral et surtout de l'ordre surnaturel ? Dieu déterminerait sa place à chaque chose dans le monde, et elle serait celle qu'elle doit occuper pour la beauté et l'harmonie générales ; tout y serait réglé pour les lieux, les temps et les êtres ; et le monde supérieur, pour lequel il est fait, dont il n'est qu'une image sensible et une sorte de métaphore, resterait abandonné au hasard et n'occuperait pas la moindre place dans les sollicitudes de la Providence ? C'est insensé et contre nature.

Si donc la main de Dieu apparaît plus sensible dans la vie de ces grands auxiliaires de l'ordre moral, " qui sont, comme le dit l'Ecriture, " dignes d'être appelés plus éminemment les en- " fants de Dieu," leur biographe, plus encore que l'historien des peuples et des nations, doit s'efforcer de retrouver les traces de l'action divine dans leur existence, et de discerner les opérations de la grâce " dans ces vases d'élection."

Le danger de prendre ses conjectures pour des réalités est moins grand aussi : tant parce que l'influence divine est plus sensible dans ces âmes privilégiées, que parce qu'il nous est plus facile de nous appliquer au particulier qu'à l'universel, et que nos idées deviennent plus claires à mesure qu'elles se dégagent des notions générales pour s'appliquer aux individus. Notre intelligence des choses devient moins nette à proportion qu'elle remonte plus haut dans les généralisations, et l'idée de l'être, la première de toutes, est de toutes aussi la moins claire. Dieu pénètre

et embrasse dans l'acte pur de sa pensée tout ce qui est dans sa substance, ses formes et ses accidents ; nous, au contraire, nous ne voyons rien distinctement que dans le détail. Rien donc ne peut nous honorer autant et nous être plus utile que de nous attacher à suivre l'action de sa grâce dans quelques âmes privilégiées, et de voir comment elle se rapporte à la perfection de l'ensemble.

De même donc que dans l'ordre naturel, nous aimons d'abord à étudier les phénomènes particuliers que nous comprenons mieux d'ailleurs, ainsi dans l'ordre surnaturel il faut descendre au particulier et étudier dans les saints et la Vierge, par exemple, les effets de la grâce avant de nous attacher à la contempler elle-même dans son essence et dans ses lois. C'est au moins la tendance générale, et c'est peut-être ce qui explique le grand bien qu'ont produit de tout temps ces récits.

C'est aussi ce qui nous a décidé à écrire la vie de ce saint prêtre, que Dieu a suscité pour la réforme de l'Eglise, et qui l'a poursuivie avec tant de zèle et de sagacité dans ce qu'elle a de plus délicat, l'éducation du jeune clergé ; mais, avant d'entreprendre le récit, il nous a paru utile, pour mieux faire comprendre sa mission, d'indiquer quelle part elle a occupée dans l'œuvre de l'Eglise, et de la rattacher au genre particulier de services par lesquels elle poursuit le salut du genre humain.

Nous ne croyons pas qu'un écrivain puisse raconter d'une façon intelligible et fructueuse l'histoire d'une ville ou d'un particulier, d'une province, d'une nation ou d'une société, s'il la laisse isolée et en dehors de la marche commune de l'humanité, s'il ne fait connaître ni son origine, ni l'état antécédent des lieux, ni les condi-

tions du climat, de tempérament, de milieu, qui influent si profondément sur les individus et les sociétés ; nous ne croyons pas davantage qu'on puisse complètement dégager la mission d'un homme, si on l'isole de l'harmonie générale du plan providentiel et de la société, où il a dû en faire triompher une application.

Avant donc d'entreprendre ce récit, développons brièvement cette double considération.

Nous disions tout à l'heure que, pour raconter l'histoire, il ne suffisait pas seulement d'en considérer les éléments visibles, et ce qu'il y a de visible en eux, en un mot, ne voir que la terre, sans jamais se relever vers le ciel qui l'éclaire. Si donc, croyons-nous, nous voulons pénétrer dans les secrets de ces existences privilégiées, il ne suffit pas de connaître les généralités de la morale chrétienne et naturelle, il faut essayer encore de pénétrer les desseins de Dieu sur ces âmes, et de voir comment ils découlent des intentions miséricordieuses de sa Providence pour le salut du genre humain, comment aussi ils s'y rattachent.

Quel est donc le but que Dieu s'est proposé en créant le monde, et qu'il poursuit en le laissant subsister ?—C'est de faire éclater Son amour. Il se cache sous toutes les formes, se dérobe sous tous les faits, mais il est au fond de tout.

Mais la rosée du ciel tombe aussi partout ; pourtant, si nous voulons être justes, nous ne devons pas attribuer à la pluie seulement la fertilité de nos plaines, il faut songer aux réservoirs que Dieu cache dans les flancs des montagnes, aux sources qui jaillissent du sein de la terre, et qui, pour être moins visibles, n'en sont pas moins les agents de la fécondité générale et appartiennent au même dessein de Dieu.

Ainsi des phénomènes de la vie surnaturelle :

ils sont variés dans leurs aspects, dans leurs effets partiels, dans leurs manifestations, mais ils ne font tous que servir au dessein de l'amour de Dieu sur nous.

Que veut donc cette bonté qui est l'essence de Dieu lui-même, cet amour qui est Dieu ?— Ce que veut le bien et ce que veut l'amour. Le bien veut se répandre et l'amour veut s'incliner. C'est pour cela, dit saint Thomas, qu'il est de la nature du bien souverain de se communiquer aussi parfaitement qu'il se peut à sa créature, et que l'amour infini doit unir les extrêmes : *ima summis*, le ciel à la terre, l'esprit à la poussière. Ne craignez pas que par cette suprême expression de son amour, la Divinité ne soit rabaissée : plus la majesté descend, plus la puissance de l'amour éclate ; et l'amour, c'est Dieu (Thomassin de Incarn. Verbi, Lib. Ier, ch. II), *quô enim descendet profundius majestas, eô assurget amoris, id est, Deitatis potestas,*

Le souverain bien s'est donc répandu dans la création, dans les anges et les hommes ; l'homme est né l'âme imprégnée de bonté, le cœur plein du céleste amour. Dieu avait imprimé son image sur son âme ; sa mémoire ne lui rappelait que les mystères de sa Providence, sa volonté ne voulait que l'aimer ; toutes les puissances de sa nature, dans une parfaite harmonie, ne cherchaient que le bien et n'agissaient que par amour ; nulle voix discordante n'éclatait dans ce concert des facultés humaines, nulle tempête ne bouleversait la sérénité calme et féconde de ce royaume du cœur humain, dont toutes les artères portaient à Dieu seul un tribut sans mélange d'adoration et d'unique tendresse, et la Trinité, triomphante au sein de ce cœur dont Elle dirigeait tous les actes, se complaisait dans

son image et s'y reflétait comme le soleil dans un cristal.

L'intelligence de l'homme, dit saint Thomas, ne pouvait pas même être trompée ! Non, mais son cœur pouvait être séduit : il le fut, et dès lors toutes les puissances inférieures de son être, révoltées contre sa raison, se liguèrent pour l'obscurcir et entraîner son cœur dans les abîmes du désordre qu'il venait de créer !

Il n'avait qu'un amour, Dieu ! la nature corrompue ne lui prêcha plus qu'un amour, lui-même : la Bonté se répand, l'Egoïsme se concentre.

En vain le divin Amour sollicita-t-il cette image imparfaite de Lui-même à se réunir à son objet : l'homme ferma son regard intérieur qui montrait la divinité réparatrice, et chercha à l'extérieur tous les objets qu'il pouvait prostituer à son service exclusif et aux intérêts de son égoïsme ; il se fit de tous les vestiges de la Trinité épars sur la création des séductions et des illusions ; il les souilla de ses adorations ; les créatures furent son seul Dieu, parce qu'elles étaient faites pour lui, la dernière idole en définitive devant laquelle il se prosterna.

Il tua ceux qui lui rappelaient trop l'unique Tout-Puissant, et se sauvant sous le regard de Dieu qui le poursuivait, il alla cacher au désert, au travers du monde, son désir d'asservir, de jouir, de tout rapporter à lui ; les langues se mêlèrent, les races, les tribus, les nations, les peuples se divisèrent, se fractionnèrent, se déchirèrent : l'égoïsme triomphant dissolvait partout les liens de la société.

Et pourtant, la divine Image, quoique obscurcie, vivait encore dans les entrailles de l'humanité, et le crépuscule de la Révélation primitive l'éclairait encore de ses feux mourants.

L'obscurité s'épaissit ; elle fut bientôt presque complète, et les éclairs du grand cataclysme ne la dissipèrent pas : après le déluge l'arc de Dieu brilla en vain dans les airs.

La malice des hommes rendrait-elle impossible l'union de Dieu avec sa créature, et ruinerait-elle tout le dessein de sa miséricordieuse Providence ? Non, Il se choisit un peuple pour l'obliger, à force de bienfaits, à se souvenir de Lui ; Il lui donna des rites sacrés qui parlèrent à son cœur, une loi qui dirigea ses mœurs, Il y ranima l'espérance de la réhabilitation.

Il fut payé d'ingratitude, ses prophètes furent égorgés, ses envoyés méconnus, les meilleures intentions de sa bonté tournées contre Lui ; ce fut par la force et l'intérêt plutôt que par l'amour qu'il fut servi !

Cependant, l'union que l'amour de Dieu n'avait pu produire entre les hommes, s'accomplissait par l'égoïsme : quelle monstrueuse union ! toute faiblesse était écrasée, toute pudeur avilie, toute ignominie triomphante, et celui qui fut homicide dès le commencement étouffait partout où elle se trahissait la voix de la vérité ou de l'honneur.

Les trois quarts du genre humain étaient esclaves : Rome appelait dans son sein toutes les passions, toutes les idolâtries, toutes les convoitises : elle avait pris leurs vices à tous les peuples, et quarante mille divinités impures rassemblées dans son Panthéon, pour glorifier et justifier toutes les inventions de l'égoïsme humain les plus odieuses comme les plus absurdes, disaient que le monde entier était souillé, que la déchéance humaine ne pouvait pas être plus complète, l'image de Dieu plus obscurcie, puisque tout était Dieu, excepté Dieu lui-même !

Et c'était là le dernier trait de la malice in-

fernale ; elle avait voulu ruiner à l'avance toute réhabilitation possible par la venue d'un Dieu, et par ses possessions, ses interventions et ses métamorphoses, ridiculiser à l'avance l'Incarnation réparatrice.

En descendant du ciel, le Très-Haut n'avait plus de marche pied dans cet univers ignominieux ; la faute d'Adam avait souillé jusqu'aux sources mêmes de la vie humaine, Satan était bien le prince de ce monde ; la haine avec lui, dernier fruit de l'égoïsme, se ruait et triomphait sur la terre entière ; il croyait avoir tout ruiné, jusqu'à l'Espérance.

C'est cette heure de désespoir de la terre, d'expérience sans fruit, d'universelle abdication, que l'amour choisit pour *reconsacrer* à Dieu son temple et refaire Son image : " *Mundum volens piissimo adventu consecrare,*" selon la grande et magnifique parole de l'apôtre saint Paul. Il vint, Il descendit dans l'arche sainte qui surnageait au-dessus de cet immense déluge de corruption, Il réconcilia en Lui la nature humaine à la nature divine, et rendit au monde la voie, la vérité et la vie : Son Amour !

En remontant au ciel, Il laissa à l'avant de tous les siècles chrétiens son Eglise, la colonne de lumière qui précède toutes les générations humaines, le fleuve de vie qui leur porte la sève de la vie surnaturelle.

" Mais l'Eglise elle-même, dit saint Augustin
" (Tract. 124 in Joan) a un double mode d'exis-
" tence, une double vie : l'une, qui est assujettie
" aux vicissitudes du temps, l'autre qui parti-
" cipe à la stabilité, à la quiétude de l'éternité ;
" l'une qui agit, combat et travaille, l'autre qui
" se repose ; l'une qui marche vers Dieu, l'autre
" qui s'y repose ; l'une qui travaille, l'autre qui
" contemple ; l'une bonne, mais éprouvée encore,

" l'autre meilleure et déjà heureuse ; l'une re-
" présentée par Pierre, l'autre par l'apôtre Jean."

Pierre en effet est choisi pour être la tête du corps visible de l'Eglise, et l'organe visible de la puissance de Notre-Seigneur. La tête est la partie principale, saillante, dominante de ce corps mystique qui continue Jésus-Christ ; il faut donc qu'elle soit apparente, accessible et visible à tous ; il faut que le centre lumineux apparaisse aux regards du monde, il faut que la Cité de Dieu soit sur la montagne.

Mais si la tête de l'Eglise doit se dresser tout entière au-dessus des sociétés, le cœur de l'Eglise, si nous pouvons parler ainsi, doit demeurer caché. Ce n'est pas après de publiques et solennelles protestations confirmées, réitérées, sanctionnées, comme pour le chef de l'Eglise, que Jean reçoit sa mission : elle lui est communiquée dans l'extase durant la Cène, quand il repose sur le cœur de Jésus, sur la croix, quand Jésus lui confie Sa mère. Il est voué à la vie d'enfance divine, d'intimité céleste avec la mère de Dieu, chargé de continuer près d'elle les traditions du cœur de Jésus ; et, quand elle a été transportée aux cieux, il reste au milieu de ses frères, qui tombent l'un après l'autre sous le glaive et les coups des persécuteurs, et lentement il insinue dans les églises cette vie mystique, intérieure et contemplative, dont il est le foyer principal.

" Il restera jusqu'à ce que Jésus vienne encore," il aura ses successeurs comme Pierre, non dans la participation d'une puissance incomparable, mais dans la communication d'inénarrables mystères.

Oh ! le cœur de l'Eglise, ce sont les larmes de Madeleine et les effusions de sainte Thérèse, la pauvreté de saint François d'Assise, la charité

de saint Vincent de Paul, les contemplations de saint Bernard, les austérités de saint Bruno, les effusions de saint Augustin! Au travers des temps, l'ennemi se dresse pour frapper la tête vénérable qui conduit tout, et elle passe en effet ensanglantée, couverte d'ignominies, couronnée d'épines, toujours reine pourtant. Où prend-elle donc tout ce sang divin qu'elle répand sur le chemin? Dans les trésors mystérieux mais inépuisables de son cœur.

Là sont toutes les fécondités et toutes les vertus du cœur de Jésus, et à l'heure où l'humanité, comme cette pauvre femme de l'Evangile, s'approche de Jésus pour demander la guérison de ses plaies les plus cachées, une *vertu* nouvelle en sort, et la société est sauvée.

Tour à tour les saints de Dieu reçoivent de Son divin Cœur leur mission et leur mot d'ordre; à un siècle qui s'éteint dans les ténèbres de l'hérésie, Dieu envoie Athanase ou Basile; à une époque de violence, les apôtres de l'obéissance monacale; à des temps de corruption et d'abdication morale, les vertus de l'austérité et de la charité.

Il n'oublie pas ceux qu'il aime avant tout, ses prêtres : et quand le souffle de l'hérésie ou de la persécution passe sur le sanctuaire et en fait vaciller les lampes, Jésus suscite ces foyers de lumière et de charité qui éclairent, réchauffent et animent l'Eglise entière.

C'était à une de ces époques tourmentées, où l'éclat du sacerdoce subit une éclipse momentanée, que Dieu suscita le saint prêtre dont nous avons entrepris d'écrire la vie. L'Eglise souffrait encore des déchirements de la réforme, et s'efforçait d'accomplir sans révolution, par la conviction, la science et la piété, la réformation des mœurs et la réparation des malheurs causés

par l'hérésie : mais elle comprenait que c'était du sanctuaire même que devait venir l'exemple, et elle cherchait de toutes manières à exécuter l'œuvre rêvée par le concile de Trente : l'établissement des séminaires pour la formation du jeune clergé.

Ce qu'elle avait de plus saint s'était mis à l'œuvre, saint Charles Borromée seul avait réussi à réaliser en partie la pensée de l'Eglise ; mais sa tentative restait isolée et imparfaite. Les abus continuaient, la mondanité, la frivolité, la dissipation, l'abandon des saintes études et des devoirs plus saints encore se voyaient presque à tous les degrés de la hiérarchie cléricale ; l'Eglise gémissait et demandait à Dieu son secours. Il le donna, mais cette fois encore Il choisit le génie pratique et propagateur de la France pour Son instrument dans cette œuvre, qui allait réformer le monde. Une pléiade de prêtres sages aussi bien que prudents parurent alors, saint François de Sales, le cardinal Duperron, le cardinal de Berulle, saint Vincent de Paul, et pourtant ce ne fut à aucun de ces éminents personnages qu'Il confia plus spécialement l'œuvre qu'Il voulait avant tout ; mais tous y travaillèrent, et la plupart conseillèrent et dirigèrent l'instrument qu'Il s'était choisi.

C'était M. Olier que Dieu appelait ainsi à ranimer dans Son Eglise le feu sacré, et qu'Il allait remplir si abondamment de Son esprit intérieur, qu'il serait capable de le répandre sur les générations sacerdotales de Son Eglise en France.

C'était à lui qu'Il confiait la mission de rétablir le sanctuaire et d'y faire régner toutes les vertus ecclésiastiques : il vint à l'heure marquée par sa Providence entreprendre humblement, avec défiance de lui-même, mais avec un im-

mense amour, une œuvre que n'avait pu réaliser saint François de Sales.

Le Seigneur se plut à le former Lui-même et à le préparer divinement pour cette œuvre providentielle, en l'initiant à cette vie d'intimité divine et de solitude intérieure, à cette vie mystique de Jean et de Marie qui est l'essence même de l'esprit sacerdotal, et où s'élaborent toutes les inspirations du zèle et des dévouements héroïques. En un mot, Il en fit un des initiés de ce cœur de l'Eglise dont nous parlions tout à l'heure.

Maintenant que nous avons expliqué les voies de la Sagesse éternelle par rapport à la direction de l'Eglise, et que nous avons assigné à notre héros la place et la mission qu'il occupe dans le plan divin, nous allons passer au récit de sa vie, sûr désormais d'être mieux compris et plus suivi par nos lecteurs.

En lisant les discours de saint Pierre, de saint Paul et de saint Etienne aux Hébreux, nous sommes parfois surpris de les voir reprendre à l'origine toute l'histoire du peuple de Dieu, pour faire de l'exposé de toutes Ses faveurs un argument contre l'infidélité de leurs compatriotes. Mais, en y réfléchissant, nous voyons que c'est cet enchaînement des divines merveilles qui frappait davantage les enfants de la promesse, et leur faisait mieux comprendre les intentions miséricordieuses du Seigneur.

Il nous a semblé aussi que nous ne pourrions, par le simple récit d'une vie, quelque admirable qu'elle soit, faire comprendre la grandeur de l'œuvre qu'elle a exécutée, si nous l'isolions du concert des œuvres de Dieu et de l'enchaînement du plan divin.

La vérité n'est pas tout entière dans les propositions, mais dans l'ordre aussi avec lequel

elles se déduisent, et elle ne nous apparaît dans tout son éclat que dans son développement logique, graduel et achevé ; ainsi, raconter la vie de M. Olier, sans montrer le but final auquel il est appelé à concourir, la part et les limites de son action, c'était, nous semble-t-il, nous exposer à tromper sur la portée des diverses circonstances de sa vie elle-même, et c'est pour cela que nous avons préféré presser plutôt le récit des faits que les remarques qui les expliquent, afin de mettre dans toute sa lumière le tableau que nous présentons au public, et de faciliter l'étude de l'ensemble, si nous ne pouvons pas descendre dans les plus minutieux détails. (1)

(1) Voir chapitre V : *Situation de l'Eglise à l'époque de la fondation du Séminaire de Saint-Sulpice.*

CHAPITRE PREMIER.

ENFANCE DE M. OLIER.

> Faisant à Dieu cette demande : " O mon Dieu, que voulez-vous faire de moi ? " Il me répondit : " Mon fils ! "
>
> (Ecrits de M. Olier).

En écrivant le panégyrique du patriarche saint Joseph, saint Bernardin de Sienne fait une remarque qui va trop bien à notre sujet pour que nous la passions sous silence :

" Chaque fois, dit-il, que Dieu accorde à une " créature raisonnable une faveur insigne et " particulière, et que sa grâce l'appelle à une " mission de choix, et à quelque état sublime, " c'est une règle pour la divine Providence de " la munir de tous les moyens qui lui sont né- " cessaires pour correspondre à la mission qui " lui est confiée, et la mener à bonne fin. Elle " prépare sa naissance, dirige son éducation, " forme le milieu où elle doit vivre : il n'est pas " jusqu'à ses fautes que la Providence ne fera " servir à l'accomplissement de ses fins."

Les prédestinés ne le sont pas seulement pour les jours éternels, mais la grâce de Dieu les poursuit dans tous les détails de leur vie, leur barre tous les chemins de perdition, met à leur portée tous les moyens d'accomplir leur œuvre, marche devant eux, les tient pour ainsi dire par la main, et soit en éclairant leur intelligence, ou

en remuant dans leur cœur les sentiments qui sont sûrs d'y triompher, elle les mène librement et sûrement au but qui leur est assigné.

La vie de M. Olier nous offre un exemple bien frappant de cette attention de la Providence envers ceux qu'Elle a marqués pour une de Ses œuvres : avant sa naissance, le ciel avait déjà aplani le terrain de sa mission, et tout disposé autour de son berceau pour l'accomplissement de ses volontés.

Il naquit à Paris, le samedi 20 septembre 1608, et fut baptisé le même jour à l'église Saint-Paul, où d'ailleurs les huit enfants de M. Olier de Verneuil reçurent successivement le baptême.

On l'inscrivit sur les registres de la paroisse sous le nom de Jean, que lui donna M. de Ligny, son parrain ; mais l'enfant y joignit plus tard, à l'occasion sans doute de sa confirmation, comme il se pratique assez souvent, un autre nom, celui du second fils de Zébédée, Jacques le Mineur.

Etait-ce par affection pour son père, Jacques Olier de Verneuil, ou plutôt par le désir de ne point séparer dans sa prédilection et sa confiance ces deux frères si particulièrement chéris de Jésus-Christ ? nous ne saurions le dire. Mais, quoi qu'il en soit, sa vie fut une si parfaite imitation de la charité des deux Boanergès qu'il serait injuste de ne pas en faire hommage en partie à ces deux patrons, dont il eut l'esprit, le zèle et la tendresse pour Jésus.

Il était le second des trois fils de M. Olier ; François, son aîné, devint plus tard maître des requêtes et président au grand conseil ; le troisième, Nicolas-Edouard Olier de Fontenelle fut grand audiencier de France.

C'est dire que les traditions de famille rattachaient les Olier à la magistrature et qu'ils

étaient au premier rang de la noblesse de robe ; en effet, M. Jacques Olier de Verneuil, conseiller au parlement de Paris, devint successivement secrétaire d'Henri IV, et maître des requêtes. Plus tard celui qui fait l'objet de ce récit, et qui se plaisait à dire avec l'apôtre " qu'il n'avait aucune attache de parenté, *neminem novimus secundum carnem*," ne pouvait s'empêcher d'avouer à son directeur le père Bataille, les brillantes alliances qui l'unissaient aux premières familles de cette époque ; mais il le faisait avec une si touchante répugnance, et un désir si évident d'y montrer la disproportion qu'il y croyait trouver entre sa naissance et ses mérites, que nous ne pouvons nous empêcher d'imiter sa modestie, et de passer brièvement sur ces détails : " Je ne sais, écrivait-il donc, si je ne " rougirai pas de vous dire ici la parenté à qui " Notre-Seigneur m'a allié, car il se rencontre " que les trois personnes qui manient en ce " temps-ci la justice, M. le chancelier (Pierre " Séguier), M. le premier Président (Mathieu " Molé), et M. le Procureur-Général (Blaise de " Méliand), sont nos parents, et nous nomment " leur cousin ! "

Quoi qu'il en soit, son père, aussi pieux chrétien que magistrat distingué, se garda bien de développer les germes d'orgueil que ces circonstances auraient pu faire naître dans le cœur de ses enfants ; il s'efforça plutôt de leur faire partager sa tendre confiance en la Mère de Dieu, et il fut parfaitement secondé sur ce point par son épouse Marie Dolu, dame d'Ivoy, qui n'eut rien de plus à cœur que d'élever sa nombreuse famille dans la crainte de Dieu et l'amour du bien.

Elle a raconté elle-même une particularité assez remarquable qui se rattache à la naissance

de ce second fils dont nous racontons l'histoire : c'est que, comme la mère de saint Dominique, lorsqu'elle le portait dans son sein, elle crut voir en songe un flambeau qui répandait près d'elle un grand éclat, et dont la flamme se répandait sur le globe, et l'embrasait également. Si elle n'osa pas dès lors penser que son enfant serait un jour la lampe ardente et luisante de l'Ecriture (*erit lucerna ardens et lucens*), elle se rappela plus tard, en voyant les fruits de son zèle enflammé, le songe où il avait plu à Dieu de les lui figurer.

Suivant l'usage du temps, elle ne garda pas son enfant près d'elle, et il fut nourri dans ce faubourg Saint-Germain, et dans cette paroisse Saint-Sulpice qu'il devait un jour régénérer ; M. Olier n'a pu s'empêcher lui-même d'être frappé de cette circonstance, et d'y voir une nouvelle attention de cette Providence paternelle qui s'appliquait déjà à le détacher des siens pour ne lui montrer que l'œuvre à laquelle Elle le destinait : " De tout temps, dit-il, Dieu m'a " séparé de ma famille, Il m'a tenu de bonne " heure éloigné de la maison, n'y ayant point " été nourri, mais au faubourg Saint-Germain, " dans la rue Saint-Sulpice, où il semblait " que Dieu prenait plaisir à me faire respirer " l'air de mon église, et au lieu où Il désire que " je Le serve."

On aime à retrouver dans l'enfance des hommes prédestinés des pronostics de leur future vocation, et à suivre, pour ainsi dire, l'action de la grâce dans la première touche qu'elle donne au cœur pour lui imprimer la direction qu'il plaît à Dieu. Ce sentiment est juste et naturel, car, bien que le Seigneur puisse choisir Ses instruments où Il veut, et transformer tout à coup les cœurs qu'Il a créés,

comme Il le fit pour saint Paul, il faut cependant reconnaître que Sa Providence, qui ordonne tout avec *douceur, mesure* et *suavité*, Se plaît à préparer de longue main, et pour ainsi dire, à assouplir et dompter la nature sur laquelle Sa grâce doit opérer. Il donne à ces âmes, dès leur enfance, des touches si puissantes que, quel que soit plus tard l'emportement de la jeunesse et l'étourdissement des plaisirs, elles en restent profondément atteintes, et n'attendent qu'un nouvel appel de Dieu pour s'affranchir !

Cet enfant que Dieu appelait à renouveler le clergé par le culte du Saint-Sacrement montra, dès ses premières années, un respect plein de tendresse pour les divins tabernacles ; sa nourrice n'avait qu'à le porter à l'église de Saint-Sulpice pour faire cesser ses cris, et, sitôt qu'il eut quelque connaissance du redoutable mystère des autels, et de la sublimité des fonctions sacerdotales, il identifia si bien dans sa pensée les prêtres avec Jésus, dont ils sont la main et l'instrument, qu'il les croyait ravis en Dieu, et plongés dans une extase qui ne leur laissait de vie extérieure que pour achever l'action divine.

Lui-même plus tard ne put s'empêcher de reconnaître en ces sentiments les effets de la grâce prévenante qui l'appelait au sacerdoce : " Je pense que les premiers desseins de la bonté " de Dieu sur moi ont toujours été de me faire " vivre en Son Eglise en qualité de prêtre, vu " que dès l'âge de 7 ans, j'avais une telle idée " de la sainteté des prêtres, que, dans mon " pauvre esprit d'enfant, les voyant à l'autel, je " les croyais ne pouvoir vivre que de la vie " de Dieu, et qu'ils étaient si appliqués et con- " sommés en Lui, que je m'étonnais de les voir " cracher. Je souffrais une grande peine de les " voir tourner la tête, croyant qu'ils eussent tout

" à fait perdu l'usage de la vie, et qu'ils n'en
" avaient que pour Dieu et pour faire le divin
" sacrifice, comme les saints du ciel, qui sont en-
" tièrement séparés de tout ce monde, et morts
" aux choses d'ici-bas ! Enfin, je les croyais devoir
" être tout autres et tout changés, depuis qu'ils
" étaient revêtus de leurs habits sacerdotaux et
" surtout depuis qu'ils étaient montés au saint
" autel."

Cette morale transformation en Jésus-Christ, cette intime communication à la vie de la Sainte Victime sera la pensée de toute la vie de M. Olier ; elle ira sans cesse s'éclairant, s'agrandissant, prenant corps, pour ainsi parler, dans son imagination et son cœur, jusqu'à la réalisation admirable qu'il sut lui donner.

Qu'on ne s'imagine pas pourtant que ces prévenances de la grâce aient étouffé chez lui toutes les saillies du naturel : né avec un esprit vif, élevé, un cœur noble, courageux, d'une exquise sensibilité pour les souffrances des autres, il eut, comme on le dit vulgairement, les défauts de ses qualités : son courage alla jusqu'à la témérité, sa vivacité jusqu'à l'emportement, sa générosité jusqu'à l'imprudence, et son énergie jusqu'à l'impétuosité. Que de temps la grâce de Dieu allait mettre à dompter et maîtriser cette ardente nature, pour que rien ne fît plus obstacle à l'infusion des dons divins, et qu'ils s'y répandissent comme les eaux du ciel dans un réservoir creusé de la main de Dieu même.

Comme toujours, ce fut avec une attention, une tendresse, une patience maternelle que rien ne décourage, une sollicitude infinie enfin, qu'elle le préserva de lui-même : " Au rapport
" de ma mère, dit-il dans ses écrits, mille et
" mille fois j'aurais dû périr sans le secours
" particulier de Dieu, à cause d'une humeur vio-

« lente et bouillante qui m'empêchait de regar-
« der où je marchais ni où j'allais, si bien que
« souvent je roulais du haut des montées, je me
« blessais, je me heurtais de toutes parts et à
« tous moments. Je me souviens qu'étant tout
« jeune, je tombai la tête la première dans une
« fontaine, où je devais périr : une autre fois, je
« tombai sous la roue d'une charrette qui devait
« m'écraser, et qui s'arrêta tout-à-coup.....

« Etant écolier, je jouais un jour avec un
« oiseau, qui s'échappa de mes mains, et s'en-
« vola sur les toits. Aussitôt, ayant récité mon
« *Angele Dei* et fait le signe de la croix, je sautai
« sur le toit voisin avec tant de hardiesse que,
« quand j'y pense, je frémis encore : car je sautai
« d'une fenêtre qui était au troisième étage de
« la maison, sur un toit plus élevé que la fenêtre
« même. Mon maître, averti par le bruit, eut
« une telle frayeur, qu'il me traita ensuite
« comme je le méritais.

« Dieu me fasse la grâce d'exposer un jour ma
« vie aussi librement pour son service que je le
« fis alors pour mon plaisir ! Je remercie l'in-
« finie bonté de Dieu de tant de soins, de ceux
« surtout qu'elle m'a prodigués dans ce temps
« où j'étais très incapable de les reconnaître.
« Mon bon ange, qui le sait, et qui en a été
« témoin, veuille bien me faire la grâce de l'en
« remercier pour moi ! »

On croirait lire dans ces dernières lignes si humbles et si reconnaissantes un passage des Confessions de saint Augustin, lorsqu'il raconte, évêque et vieillard, quelque méchant tour auquel il s'était laissé entraîner aux environs de Tagaste, par quelques compagnons de son enfance.

C'est à Lyon, dont M. Olier venait d'être nommé intendant par Louis XIII, que ce der-

nier trait arriva. Il suivait alors les cours du collège de cette ville, dirigé par les pères Jésuites, et recevait avec son frère Réné les leçons particulières d'un maître de pension. Tous ses instituteurs, en reconnaissant ses belles qualités, la pénétration et l'étendue de son intelligence, sa prodigieuse mémoire, étaient pourtant obligés de se plaindre de son ingouvernable impétuosité. C'était chaque jour nouvelle alarme et nouvelle tempête à la maison : " On criait tou-
" jours après moi ; perpétuellement j'étais rebuté,
" maltraité, affligé, battu, fouetté, je n'avais pas
" un moment de repos auprès de ma mère. Il
" est vrai que je lui donnais bien sujet de me
" traiter ainsi ; j'en demande très humblement
" pardon à Dieu et à elle-même."

Malgré le soin qu'il prend de l'excuser, peut-être pourrait-on accuser Mme Olier de n'avoir pas compris le caractère de cet enfant : à la force surabondante de cette nature, elle opposait un déploiement de rigueur presque toujours sans effet sur ces sortes d'humeur ; si elle s'était adressée à la tendresse de son cœur, et s'était efforcée de combattre par d'autres belles qualités de sa riche nature cet excès de vivacité, peut-être eût-elle mieux réussi, en opposant ainsi ses qualités à ses défauts, et lui-même à lui-même, à redresser, à diriger et à réformer entièrement cette exubérance de vie qui se dépensait en pure perte.

Une larme de sa mère, une douce prière, un visage plus triste qu'irrité, eussent produit sur J. Jacques tout ce que des corrections, très justes d'ailleurs, mais plus libérales que judicieuses, ne purent effectuer. Mme Olier ne le comprit pas, malgré son mérite et sa piété, et sa constante rigueur commença à lui fermer le cœur de cet enfant, si avide d'affection, mais

que Dieu voulait sevrer de bonne heure, même des affections les plus légitimes, pour le forcer à ne se retourner que vers Lui !

Sans doute les affections de la famille ne sont pas interdites au prêtre, mais il n'est pas bon aussi qu'elles le dominent, même dans sa jeunesse, et c'est ce que le modèle des prêtres, Jésus, nous enseignait lorsque, sans souci apparent des larmes de la plus aimée des mères, il lui adressait après trois jours de recherches, ces paroles d'une divine austérité : " Ne saviez-vous " donc pas que je dois avant tout m'occuper des " intérêts de mon Père céleste ? "

Appelé par Dieu à reproduire pour le clergé l'image de Jésus-Christ prêtre, il fallait dès son enfance, au moment même où il semblait s'éloigner de sa vocation, que des accidents extérieurs l'amenassent, sans qu'il s'en doutât, à un commencement de détachement si difficile à tous.

Un jour, comme il le raconte dans ses écrits, quelque temps après sa conversion, il demandait à Dieu : " Seigneur, que voulez-vous faire de moi ? " Et il entendit une voix lui répondre ces mots, qui le plongèrent dans la plus profonde confusion : " Je veux faire de toi mon Fils," c'est-à-dire je t'appelle à être un autre Jésus, et à rendre au monde, dans ton infirmité, les traits de Son divin sacerdoce. Dieu profitait déjà de ses fautes elles-mêmes pour discipliner ce cœur et le former à son gré.

Quoi qu'il en soit, les inquiétudes de sa famille allèrent en grandissant, et sa mère, après l'avoir consacré à Dieu dans l'état ecclésiastique auquel elle le croyait appelé, commença à concevoir des doutes très sérieux sur sa vocation : la bouillante ardeur de l'enfant annonçait plutôt un soldat qu'un lévite, et comme on ne connais-

sait rien encore des trésors de tendresse et de compassion cachés au fond de ce jeune cœur, il était impossible à des yeux ordinaires d'y découvrir le futur pasteur des âmes.

C'était le regard d'un saint qui devait y lire le premier.

M. Olier, à peine arrivé à Lyon, s'était lié d'une étroite amitié avec Mgr de Genève, le grand saint François de Sales. Le bon prélat visitait assez souvent cette ville, et son ami l'intendant.

Mme Olier eut la pensée, un jour qu'il disait la messe aux filles de la Visitation de Belle-Cour, de lui présenter ses enfants après le sacrifice, pour qu'ils lui fissent la révérence, et reçussent sa bénédiction.

" Il les accueillit, dit un témoin oculaire, avec " une tendresse paternelle, les embrassa l'un " après l'autre, et comme il les louait tous égale- " ment, madame leur mère répondit à ce grand " prélat que J. Jacques, le plus jeune, n'était " point sage, mais discole et tellement déréglé " dans ses déportements, qu'il donnait souvent " sujet à son père et à elle-même de pester " contre lui. (1) "

Chose étrange! saint François écouta les do[illegible] de la mère, sans tristesse et sans inquié[illegible] pour celui qui en était l'objet, et il lui [illegible] aussitôt par ces paroles rapportées par le père Nolay, et si bien empreintes de l'aimable tournure d'esprit de l'évêque de Genève : " Ma- " dame, il faut pardonner quelque chose à la " jeunesse ; les humeurs gaies ne sont pas les " plus malignes ; je n'ai qu'à vous dire que j'ai " consulté Dieu sur la vocation de votre fils,

(1) M. Chaillard, docteur en théologie, curé de Villefranche.

" soyez consolée : le ciel l'a choisi pour sa gloire
" et le bien de son Eglise."

Un jour, un jeune homme s'était présenté à Notre-Seigneur ; il avait suivi les prescriptions de la loi, il était bon, il était pur : Jésus l'aima : " Il ne te reste plus qu'une chose à faire, lui dit " Jésus : va, vends tes biens, et suis-moi." Et le jeune homme s'en alla tout triste, car il avait de grands biens, et le regard attristé du Maître suivit longtemps ce cœur, où il ne manquait qu'un peu de générosité.

Nous avons ici un spectacle plus consolant : le jeune Samuel, qui paraît pour la première fois en la présence du nouvel Elie, n'a pas jusqu'ici, comme l'enfant d'Israël, consolé, par les vertus de son âge, la maison paternelle ; pendant quelques années encore, la nature et la grâce, la fougue de la jeunesse et l'amour naissant de Jésus-Christ vont se livrer dans ce cœur un grand combat ; mais Jésus va triompher de cette nature indocile, et attirer frémissant sur son cœur cet enfant qu'il poursuit de Sa tendresse.

Saint François pénétra au fond de cette âme enfantine ; au travers de ces grands yeux si francs et si ouverts, qui le fixaient avec douleur et tendresse, il vit la foi ardente, la générosité incomparable qui s'y cachaient ; il aima cet enfant, et, éclairé d'une lumière prophétique, comme en tant d'autres circonstances, il connut ses hautes destinées, les annonça mystérieusement, et voulut même servir de maître au futur apôtre du clergé français. C'est ce que M. Olier rapporte lui-même dans ses mémoires : " le bon " prélat, écrit-il, témoignait à mon père vouloir " me retirer près de lui pour m'élever à la " piété."

En effet, trois ans auparavant, M. Bourdoise,

que travaillait aussi cette grande pensée de la réforme de l'Eglise par l'éducation des jeunes clercs, d'après l'esprit du Concile de Trente et l'exemple de saint Charles Borromée, avait demandé à l'illustre prélat pourquoi il ne se mettait pas à la tête d'une si belle entreprise :

" J'avoue, avait répondu François avec sa " bonhomie et sa grâce habituelle, et je suis très " persuadé qu'il n'y a rien de plus nécessaire " dans l'Eglise ; mais après avoir travaillé moi- " même pendant 17 ans à former seulement " trois prêtres tels que je les souhaitais, pour " m'aider à réformer le clergé de mon diocèse, " je n'ai pu en former *qu'un et demi*, et je n'ai " pensé aux filles de la Visitation, et à quelques " séculiers, que lorsque j'ai eu perdu toute espé- " pérance à l'égard des ecclésiastiques."

Pourtant l'évêque de Genève était moins découragé que ces paroles ne sembleraient l'indiquer, et il songeait à consacrer ce qui lui restait de vie à cette œuvre grave et sainte entre toutes. Son intention était de remettre immédiatement l'administration de son diocèse à son grand-vicaire, et de se retirer sur les bords du lac d'Annecy, où il avait déjà fait bâtir cinq ou six cellules pour lui et ses disciples. C'était là le cénacle où ce cœur rempli de Dieu allait verser dans les jeunes âmes sacerdotales qu'il voulait élever, les grâces amassées pendant les cinquante ans de sa vie de saint et d'apôtre ; c'était là qu'il se proposait d'appeler un jour le jeune Olier : aussi, depuis cette visite, ne cessa-t-il, en toutes circonstances, de lui donner les témoignages les moins suspects de sa paternelle tendresse, et, en retour, l'enfant conçut pour lui une affection si profonde et si filiale, que depuis ce jour il ne cessa plus de l'appeler son père, et

d'attribuer à ses conseils le bonheur de sa vocation sacerdotale.

Mais le projet du saint évêque ne devait pas réussir : pour lui, son œuvre était accomplie ; sans qu'il s'en doutât encore, il touchait à sa fin. Dieu pourtant avait voulu lui montrer l'instrument dont Il allait se servir pour son œuvre de prédilection, et, puisque les jours du nouveau Siméon étaient comptés, et que Dieu allait renvoyer en paix son serviteur, Il voulait lui montrer l'espérance d'Israël, et demander pour lui ses oracles et ses bénédictions.

Rien n'est fréquent et doux à la fois comme ces apparitions des saints près du berceau, ou dans l'enfance, ou même dans la vie des hommes prédestinés ; il semble qu'un instinct divin les guide vers ces fronts touchés de Dieu pour reconnaître la marque divine, et la montrer aux hommes. Elie laisse à Elisée son manteau ; Zacharie annonce Jean-Baptiste ; le Précurseur salue lui-même l'Agneau de Dieu ! Les apôtres ont leurs disciples, qui eux-mêmes forment les leurs ; Jean, Polycarpe, Irénée reçoivent pour ainsi dire des lèvres les uns des autres les paroles de l'initiation sacrée, et ainsi au travers des âges apparaissent les Paul et les Antoine, les Ambroise et les Augustin, les Albert le Grand et les Thomas d'Aquin, les François d'Assise et les Antoine de Padoue, les Philippe de Néri, etc.

Il y avait à côté des livres sacrés des Juifs un commentaire secret qui se conservait mystérieusement d'âge en âge parmi des docteurs privilégiés, par le moyen de la tradition orale : on dirait que la sainteté se transmet ainsi de siècle en siècle d'après les lois d'un mystérieux et saint héritage, et, qu'avant de s'éteindre, chaque flambeau de Dieu projette une étincelle

qui enflamme la lumière nouvelle destinée désormais à éclairer le monde : l'Esprit-Saint, en se retirant d'un de ces tabernacles préférés, pour aller se reposer dans un temple nouveau, semble vouloir le reconnaître, le visiter et le préparer aux merveilles de sa présence par la vue de celles qu'il opérait dans son précédent séjour.

Quoi qu'il en soit, les entrevues du saint prélat et de son héritier présomptif allaient être brusquement interrompues ; l'évêque de Genève, après avoir refusé par humilité de descendre à Lyon dans l'hôtel de M. Olier, tout près cependant de son cher monastère de la Visitation, était venu s'installer secrètement dans la pauvre maison du jardinier du couvent ; mais, à peine avait-il accompli ce dernier acte d'abaissement qui mettait le dernier sceau à sa ressemblance avec son divin Maître, que Dieu voulut rappeler à lui cet ange que le ciel enviait depuis si longtemps à la terre ; François fut frappé d'apoplexie, et l'intendant apprit avec autant de surprise que de douleur que son saint ami se mourait.

Il accourut recevoir sa bénédiction, ainsi que Mme Olier et ses enfants : le vénérable moribond leva avec peine son bras sur la tête de tous ces pieux enfants, et les bénit " d'une façon contente et paisible."

Cette suprême bénédiction du saint resta dans la mémoire et le cœur du jeune Olier avec une vivacité extraordinaire. Il n'eut pas de plus douce consolation pendant toute sa vie que de se rappeler cette précieuse faveur, et nous pouvons croire en effet, puisque l'évêque de Genève avait conservé sa lucidité d'esprit " que cette " bénédiction a été la source de plusieurs grâces " reçues depuis par M. Olier, et lui a obtenu de

" très grandes faveurs de Notre-Seigneur," comme le remarque si bien M. de Bretonvilliers.

Il avait alors quatorze ans, et la fougue de son humeur et de son tempérament sanguin hâtait pour lui l'époque des dangers et de la lutte ; heureusement la vigilance de sa famille et une horreur naturelle pour le mal le préservèrent de l'habitude du vice, si elles ne le mirent pas à l'abri de toutes les surprises de cet âge. Sa conscience n'avait pas un instant de paix quand il croyait avoir offensé Dieu, qu'il n'eût lavé sa faute dans le sacrement de Pénitence, et demandé pardon. Ce sentiment était si vif qu'il lui était impossible, au milieu de son trouble, de se livrer à quelque occupation sérieuse : " Etant au collège, raconte-t-il lui-même, dès " que j'avais commis un péché, j'avais l'entende- " ment tout bouché, tout aveuglé, et me trou- " vais comme impuissant de rien apprendre et " retenir, si bien qu'il me fallait aussitôt aller " à confesse... Le plus grand étonnement que " j'eusse en ces temps-là était de voir des gens " dans le péché, qui néanmoins étaient savants, " et apprenaient bien leurs leçons. J'admirais " comment cela se pouvait faire, m'imaginant " que tout le monde fût comme moi."

Pour expliquer ce phénomène, ce ne serait pas assez faire que de l'attribuer exclusivement à la vivacité de sa foi, il faut y reconnaître la main de Dieu qui s'appliquait à châtier par une peine sensible le mauvais usage de facultés précieuses, et à récompenser au contraire d'une façon éclatante ses efforts pour demeurer vertueux. Du moins, c'est l'explication qu'il en donnait lui-même, et il aimait à s'animer par la pensée de ces punitions ou récompenses immédiates à la générosité et à la victoire sur ses défauts.

Il en rapporte un trait trop significatif pour

que nous le passions sous silence : " A l'âge de " quinze ans, un jour que je me baignais, je tra- " versai, dit-il, un bras de rivière à la nage, ce " qui me mit hors d'haleine. Au moment d'a- " border sur le rivage, j'y aperçus quelques per- " sonnes qui me voyaient, et, n'osant paraître " devant elles dans un état qui eût blessé la pu- " deur, je voulus repasser à l'autre bord, sans " prendre haleine ; mais, n'étant encore qu'au " milieu, et déjà n'en pouvant plus je comman- " çais à enfoncer, lorsque miraculeusement je " rencontrai un pieu caché dans l'eau et enfoncé " dans le sable ; je m'y appuyai d'un pied, en " attendant qu'on me vînt secourir, ou que je " prisse haleine, ce qui me tira de danger."

" Au milieu de ces combats, les sollicitations de la grâce se faisaient de plus en plus sentir ; mille généreux projets fermentaient dans son âme, et, sans qu'aucune résolution distincte ne pût encore démêler, une aspiration plus marquée cependant l'entraînait vers l'ordre des Chartreux. Il avait souvent visité leur monastère pendant son séjour à Lyon, et depuis ce fut pour lui une coutume toute sa vie de visiter dans tous ses voyages les pieux déserts qu'il avait le bonheur de rencontrer sur le chemin, et de s'y retremper dans le silence et la retraite, comme dans une oasis de paix et de ferveur. La pauvreté des enfants de saint François l'attirait aussi : " J'allais quelquefois, raconte-t-il, demander " qu'on me reçût ; mais ce sentiment ne durant " pas, j'abandonnai ma poursuite, conservant " cependant une grande affection pour le fonda- " teur et pour tout l'ordre."

Dieu le réservait pour autre chose, et, comme il n'avait voulu confier à personne qu'à Lui-même, pas même à saint François de Sales, la formation de ce prêtre modèle, il ne voulait pas

aussi qu'il prît dans ces maisons austères des impressions incompatibles avec les conditions ordinaires de la vie cléricale. Pourtant, de ces aspirations à la retraite, au silence, à la pauvreté, se formait peu à peu cet esprit ecclésiastique qui réunit l'ensemble de toutes les vertus et de toutes les saintes disciplines sous des formes variées, peut-être même indéfinissables, mais vraies et reconnaissables partout.

Sa famille d'ailleurs n'était pas disposée à l'encourager dans ces dispositions. Elle était heureuse de le voir se vouer au service de l'Eglise, et sans trop examiner à quoi cet état engage, elle espérait le voir s'élever promptement aux plus hautes dignités ecclésiastiques, et s'efforçait déjà de lui en frayer le chemin. A peine avait-il achevé ses humanités à Lyon, que l'intendant le faisait pourvoir du prieuré de la Trinité de Clisson, et le maintenait dans son bénéfice par son crédit et sa science du droit.

Rappelé à Paris, et promu à la charge de conseiller d'Etat, M. Olier n'eut rien de plus à cœur que l'avancement du jeune prieur de Clisson. Il faut reconnaître d'ailleurs que le pieux et digne magistrat ne négligeait rien pour rendre son enfant digne de toutes les charges et capable de porter toutes les responsabilités : " Feu mon " père, disait lui-même M. Olier, n'a jamais rien " épargné pour mon avancement dans les " études." Outre son professeur de philosophie, l'illustre Pierre Padet, professeur au collège d'Harcourt, il eut à sa disposition les maîtres et les professeurs les plus distingués.

Aussi soutint-il avec un succès marqué un acte public en grec et en latin sur toute la philosophie. Il n'eut garde de négliger en Sorbonne ces études préliminaires qui lui permettaient de lire avec une égale facilité les Pères grecs et

latins ; d'ailleurs son précepteur particulier, M. Nicolas Lemaistre, prédicateur du roi, et plus tard évêque de Lambez, n'était pas homme à lui laisser négliger d'aussi précieux avantages.

Cette connaissance des langues l'aida beaucoup dans l'étude de la sainte Ecriture, dont il tira pendant toute sa vie l'aliment de sa piété et la force de ses exhortations ; elle ne lui fut pas inutile non plus dans ses travaux de théologie scolastique, qui donnèrent à son esprit naturellement élevé et profond une simplicité et une précision admirables. Il était trop perspicace pour ne pas apprécier la puissance de cette méthode, les avantages de cette gymnastique intellectuelle à laquelle les plus grands génies de l'Eglise sont redevables de leurs plus belles qualités : " J'estime la scolastique, disait-il, comme " elle le mérite, et j'avoue que je lui suis beau- " coup redevable pour l'intelligence et l'appui " des mystères. Il est vrai que seule elle ne sau- " rait les éclaircir et en donner les véritables " ouvertures, à cause que, ces mystères étant " cachés par l'ordre exprès de Dieu, si lui-même " ne les r . èle, on ne les peut connaître. Mais " on ne doit pas s'en prendre à la théologie, qui, " tirant pour la raison ses conclusions des prin- " cipes de la foi, ne prétend pas découvrir par " là ce qui ne saurait être ouvert que par une " clarté divine."

M. le Conseiller était fier des succès de son fils : il ne rêvait qu'au moyen de le mettre en relations avec les personnes les plus propres à le faire réussir dans l'Eglise et à la cour, sûr à l'avance que la noblesse de ses manières, la grâce de toute sa personne, la chaleur de ses sentiments, et les qualités exquises de son cœur le feraient aimer et rechercher de tous. Il lui obtint, par la cession de Jacques d'Apchon, sei-

gneur de Chanteloupe, prêtre de l'Oratoire, l'abbaye commendataire de Pébrac, au diocèse de Saint-Flour ; mais Dieu voulut lui donner immédiatement à lui et à son fils un avertissement sur l'inanité de ces ambitieux projets, et le danger de semblables concessions : " Je pensai " mourir sur-le-champ, dit-il, sans maladie ni " incommodité précédente. Tout le temps que " j'ai gardé ce bénéfice, il a été pour moi une " source continuelle de peines et de traverses, " sans savoir ce que devenaient l'argent ni les " revenus, et j'y ai souffert des persécutions " étranges de la part de gentilshommes armés " contre moi pour avoir mon bien."

Le conseiller d'Etat ne comprit pas cet avis, et l'année même (1626) où, à l'âge de dix-huit ans, M. Olier prit possession de l'abbaye de Pébrac, et du titre de chanoine-comte du chapitre de Brioude, qui y était attaché, il le fit pourvoir d'un nouveau prieuré, celui de Bazainville, au diocèse de Chartres.

De son côté, sa mère, qui n'avait jamais eu pour lui cependant une affection bien marquée, était ravie de le voir briller dans la société, et s'avancer rapidement vers la fortune : " Elle " m'aimait beaucoup, dit-il, tandis qu'elle me " voyait marcher dans la grandeur et l'applau- " dissement du monde, comme par exemple, " quand j'avais du train, que je prêchais avec " gentillesse, que je composais ces beaux ser- " mons à la mode, tout pleins de vanité, de " pointes d'éloquence et de curiosité ; et que je " ne disais rien contre les mœurs du monde, à " savoir l'avarice et la superbe."

Voilà bien, prise sur le fait, et peinte en traits ineffaçables, l'aveugle ambition des parents : ignorants des terribles dangers de l'état ecclésiastique, n'ayant point grâce pour en apprécier

les responsabilités, ils ne songent qu'à avancer les enfants dans une route qui semble avoir " les promesses de la vie présente et de la vie future," et ils prennent tout cela pour le zèle du service de Dieu et les intérêts de sa gloire !

Le jeune abbé n'était ni assez expérimenté, ni assez âgé pour réagir contre cette tendance naturelle et égoïste de ses proches, et, avec une sorte d'illusion et de bonne foi qu'expliquent le milieu où il vivait, et la droiture de ses intentions personnelles, il suivait le courant de l'opinion et de la mode, menant grand train et vie mondaine. Il avait deux carrosses, un nombreux domestique et les plus hautes relations dans le monde ecclésiastique et civil : c'était enfin un de ces abbés à demi ecclésiastiques, à demi laïques, qui s'en allaient vêtus " d'un juste-au-corps " violet, indice de leur dignité, avec des bas de " soie de même couleur, bien tirés, et une cra- " vate de points les plus à la mode, sans inten- " tion bien arrêtée d'édifier la cour ou la ville, " et qui se rassuraient trop facilement par la " pensée qu'ils n'étaient pas engagés dans les " ordres sacrés, et n'avaient pas absolument " charge d'âmes." Dieu sait quel eût pu être le réveil, si la Providence n'eût pas veillé !

Quoique peut-être plus réservé et plus naturellement porté à la piété que ses confrères, l'abbé Olier ne faisait pas exception ; son plaisir, comme celui de ses amis, était de se donner des chevaux et des équipages, de paraître aux courses, d'y engager des paris, et de s'accorder enfin toutes les satisfactions à peu près compatibles avec ce que le grand monde exigeait de ceux de son état.

Le peuple, avec son sens inné des convenances et des situations, gémissait de ces écarts, et ce

fut du peuple que lui vint le premier avertissement qui le ramena à Dieu.

Une pieuse fille du faubourg de Saint-Germain, Marie Rousseau, que nous retrouverons souvent au cours de ce récit, n'avait pas été sans être frappée péniblement d'une si triste contradiction entre une vie si mondaine et une vocation si sainte.

Un jour que M. Olier, avec quatre de ses amis, était allé à la foire de Saint-Germain, elle les aperçut vêtus de satin violet, s'amusant ensemble à la porte d'un cabaret, " et remarquant M. Olier qu'elle voyait alors pour la première fois, elle se sentit portée à prier tout particulièrement pour leur sanctification." (1)

On dit même qu'à leur retour, elle les aborda dans la rue, et leur dit : " Hélas ! messieurs, " que vous me donnez de peine ! Il y a long-" temps que je prie pour votre conversion ; j'es-" père qu'un jour Dieu m'exaucera."

Certes, les jeunes abbés avaient trop bon cœur pour faire de la peine à personne, mais ils étaient trop étourdis pour qu'une semblable sortie passât probablement sans quelque joyeux quolibet.

" Quoi qu'il en soit, Dieu permit, dit M. Olier, " que nombre d'abbés (nous étions cinq ou six, " dont je suis le pire), allâmes à côté de l'église " Saint-Sulpice, dans la maison voisine de la " sienne, qui n'en est séparée que par une mu-" raille. Et c'est chose bien remarquable comme " tous ces jeunes messieurs, qui étaient considé-" rables dans le monde, ont depuis tout quitté " pour suivre Jésus-Christ, et faire profession " de ses maximes. Pour moi, je reconnais être " redevable de ma première conversion à cette " sainte âme.... La sainte Vierge, sous la protec-" tion de laquelle j'étais né, travaillait de toutes

(1) Vie de M. Olier, par M. Faillon.

" parts, et mettait en prières toutes ses servantes
" particulières pour ce sujet. Je commençais
" donc de naître à Dieu par désir et par affec-
" tion légère, sans pourtant quitter tout à fait le
" péché. J'avais peine à aimer le monde, et ne
" pouvais y trouver de divertissement véritable ;
" mais toutefois je retombais toujours malgré
" tous les attraits de Dieu, ses sollicitations per-
" pétuelles et les punitions journalières que je
" sentais après mes fautes."

Sa famille aussi commençait à s'alarmer ; elle avait cru, comme beaucoup d'autres, que la vocation ecclésiastique mettait à l'abri de tous les dangers, et maintenant qu'elle voyait l'effet de son imprudence et de sa vanité, elle faisait tout son possible pour réparer sa faute. Mme Olier priait avec larmes pour la conversion de son fils, tout en continuant de s'enorgueillir de ses succès. Il était bachelier en théologie, et venait de soutenir son acte de tentatives pour la licence. Tous ses maîtres l'engageaient à continuer, et il était assez désireux lui-même de joindre cette palme à celles qu'il venait de cueillir ; mais, pour le faire avec plus d'éclat, il voulut interrompre un moment ses cours de la Sorbonne, pour aller en Italie se perfectionner dans les sciences ecclésiastiques, et surtout dans l'étude de l'hébreu, qu'il désirait vivement posséder.

C'était là que la grâce l'attendait ; ce voyage, entrepris d'abord dans un esprit de curiosité et de vanité scientifique, allait lui donner l'unique nécessaire, un vrai amour de Dieu.

Sans doute, il n'excluait pas de son voyage *ad limina apostolorum* et aux sanctuaires d'Italie toute pensée d'édification et de profit spirituel ; M. de Lantages affirme même que c'était le soin de son salut et le désir de sa conversion qui le portaient à s'éloigner de la société dissipée de ses

amis ; mais l'empire de la vanité et le désir de briller par la connaissance de cette langue ignorée alors de tant de savants semblent pourtant avoir été le principal mobile de sa résolution.

Son père l'approuva complètement, et ne vit dans son séjour à Rome qu'une occasion de former de brillantes liaisons, soit avec les jeunes gens de sa condition qui s'y rendaient, soit avec les savants et les grands personnages qui illustraient alors la capitale du monde chrétien.

Dieu souffla sur tous les grands projets du père et du fils : dès les premiers jours, le jeune homme fut atteint d'une ophtalmie si sérieuse, que toute pensée d'étude dut être immédiatement et décidément abandonnée.

Ce contre-temps l'affligea beaucoup, et le fit réfléchir ; il crut voir dans cet accident un de ces avertissements ordinaires, par lesquels la Providence manifeste son déplaisir, et, pour réparer sa faute autant qu'il était en son pouvoir, il fit vœu de changer son voyage en un pèlerinage aux tombeaux des apôtres, et surtout à Notre-Dame de Lorette.

Il ne fit que paraître à Rome, et sans craindre les chaleurs excessives de la saison, il partit à la fin de mai (1630) pour Lorette, à pied, et vêtu d'un habit d'hiver. C'était un voyage de cinquante lieues que, malgré sa récente indisposition et sa faiblesse, il ne craignait pas d'entreprendre ainsi ; mais ses entretiens continuels avec Jésus et Marie le soutinrent le long de la route " jusqu'à lui faire oublier en quelque sorte " la fatigue du corps. Tantôt il récitait le " Rosaire, repassant à chaque dizaine les diffé- " rents mystères qui y répondent, tantôt il se " délassait en composant à la louange de la " Reine du ciel des cantiques qui ne montraient

" pas moins la beauté de son génie que les ar-
" deurs de sa charité."

Nous serions heureux de posséder aujourd'hui ces chants d'amour et d'aspiration vers la demeure de Marie, qui charmaient la route du jeune pèlerin de Lorette : malheureusement ils n'existent plus ; M. Olier, en ayant entendu faire plus tard de grands éloges, les jeta au feu, de peur d'y trouver une tentation de vaine gloire.

A mesure qu'il approchait du sanctuaire de Lorette, ses consolations spirituelles augmentaient ; mais Dieu voulait lui faire payer par une nouvelle épreuve la grâce qu'Il lui réservait dans sa sainte demeure. Il fut saisi d'une violente attaque de fièvre ; mais il avait tellement hâte d'arriver que, sans changer rien aux conditions de son dur pèlerinage, il repartit, aussitôt le premier accès terminé.

Du plus loin qu'il aperçut l'église de Lorette, " il sentit, dit-il, son cœur comme percé d'un " coup de flèche, ce qui le remplit du saint " amour de Marie."

En vain, voulut-on l'empêcher, dans l'état d'épuisement où il était, de se rendre au sanctuaire le jour même ; médecins et amis comprirent que le mieux était de ne pas le contrarier, et le laissèrent satisfaire sa dévotion.

Il fit sur son chemin une assez étrange rencontre. Une femme possédée du démon lui cria au passage : " Abbé français, si tu ne te con-
" vertis pour vivre en homme de Dieu, attends
" d'étranges traitements ! "

" En entrant dans l'église, ajoute-t-il, je fus
" touché jusqu'à verser des larmes en abon-
" dance. Je fus tellement attendri par les caresses
" de la sainte Vierge, et je ressentis des secours
" si puissants, qu'il fallut me rendre à mon Sau-
" veur, qui me poursuivait depuis un si long

" temps. Je me trouvai si puissamment touché,
" et je sentis des mouvements si vifs, que, tout
" baigné de larmes, je demandai avec instance
" à la très sainte Vierge, qu'elle m'obtînt la
" mort, quand elle prévoirait que je devrais
" tomber dans mes péchés passés, dans lesquels,
" grâce à Dieu, je ne suis point retombé depuis."

En même temps que s'ouvraient les yeux de son âme à la lumière divine, les yeux de son corps se trouvèrent complètement guéris, et la fièvre disparut. Cette circonstance ajoutant encore aux joies spirituelles qu'il ressentait, il continua longtemps ses colloques d'amour avec Jésus et Marie, sans pouvoir s'arracher à la contemplation de ces lieux vénérés.

Pourtant il ne pénétra point dans la *Santa Casa* ce premier jour, " parce qu'il n'avait pu se
" confesser."

Il y revint le lendemain, et, au pied de ces murailles, témoins des mystères de l'Incarnation et de l'enfance de Jésus, il jura avec larmes de ne plus partager son cœur entre le monde et Dieu et offrit cette résolution à Notre Seigneur par les mains de sa très sainte Mère, avec tous les sentiments de la plus vive et de la plus tendre dévotion.

Lorsqu'il quitta le sanctuaire, il n'était plus le même homme ; un esprit nouveau s'était emparé de lui, il était à Dieu à tout jamais : " C'est
" dans ce saint lieu, raconte-t-il, que j'ai été en-
" gendré à la grâce par les prières de la très
" sainte Vierge, et cette mère de miséricorde
" m'a fait renaître à Dieu dans le lieu même où
" elle avait engendré Jésus-Christ dans ses
" chastes entrailles."

Il convenait en effet que celui que Dieu appelait à reproduire aux yeux des hommes l'image de Jésus-Christ prêtre, celui à qui il disait dans

une tendre et admirable familiarité : " Je veux que tu sois mon fils," naquît à la grâce dans la maison de Jésus, par la tendresse de la Vierge Marie.

Bien d'autres sont venus trouver à Lorette, et pour ainsi dire dans les bras de la sainte Famille, la lumière et l'amour divin, jusqu'à cet illustre Veuillot qui a parlé si noblement des merveilles de ce sanctuaire ; bien d'autres y viendront encore jusqu'à la fin des siècles ; mais les prêtres qui le visiteront se rappelleront toujours que c'est en ce lieu que le fondateur des séminaires reçut, avec la guérison du corps, la grâce de correspondre à sa haute vocation, et béniront la Reine du clergé par qui s'opéra cette merveille.

CHAPITRE II.

M. OLIER SOUS LA DIRECTION DE SAINT VINCENT DE PAUL.

> " Seigneur, que mon cœur, ma vie, mon être, soient convertis en mon Jésus, pour être à votre gloire une hostie de louange, qui magnifie votre bonté, et chante votre miséricorde ! "
>
> (Ecrits de M. Olier.)

De Lorette, M. Olier retourna directement à Rome, marchant toujours nu-pieds et plein du souvenir des faveurs qu'il avait reçues. Il ne fit que traverser cette ville, où l'atteignit une nouvelle douloureuse : son père venait de mourir, et sa mère l'appelait près d'elle avec instances, dans ces tristes moments.

Son chagrin fut profond, il aimait tendrement son père : pendant un jour et une nuit, il versa les larmes les plus amères qu'il ait répandues ; puis, ce dernier lien qui l'attachait à la terre rompu, il ne songea plus qu'à se séparer effectivement du monde, et à se retirer dans quelqu'une de ces chartreuses qui l'avaient si vivement attiré autrefois. Dans ce but, il visita celle de Capri, et un certain nombre d'autres : partout il se mêla avec bonheur aux contemplations de ces anges d'ici-bas qui, sur la terre, ne voient que le ciel ; mais malgré son admiration pour leur genre de vie et son ardeur à les imiter, il ne ressentit nulle part un appel bien sensible de Dieu, et il se décida à repasser en France, en attendant que la Providence lui fît connaître plus clairement sa volonté.

Le plus tendre accueil l'attendait dans sa famille ; sa mère, sous le coup qui venait de la frapper, avait senti son cœur ému d'une tendresse plus vive pour ses orphelins, et, comprenant que désormais tout le poids de la famille retombait sur elle, elle s'était donné les plus grands mouvements pour obtenir la charge de maître des requêtes pour l'aîné, celle d'audiencier de France, pour le plus jeune, et enfin pour l'abbé la place d'aumônier du roi.

Il était trop tard : l'ambition était morte au cœur du jeune ecclésiastique invinciblement sollicité par Dieu ; aussi, malgré la tendresse de sa mère, dont il avait si peu joui jusque-là, malgré les caresses qu'il en reçut, et ses compliments pour le grand train et l'extérieur magnifique qu'il conservait, se montra-t-il complètement indifférent à tous ces rêves d'avenir et de fortune. En vain lui représentait-elle qu'il devait tenir pour elle la place de son père, et lui servir de consolation et d'appui : " Depuis " ma vocation à Dieu à Lorette, dit-il, je ne pou- " vais me complaire en autre chose qu'en l'en- " tretien de Dieu ; le reste m'était à charge, et " m'était une géhenne, si bien que mon centre " et mon élément était de parler de Dieu seul."

Il voulut cependant, autant par prudence que par modestie, dissimuler en partie ses sentiments intérieurs, et il ne s'occupa que d'ancrer et d'affermir ses généreuses résolutions ; mais neuf mois après son retour, à la solennité de Noël, il fit sa confession générale, et déclara " entièrement qu'il était à Jésus-Christ, et mon- " tra au-dehors ce qu'il avait tenu caché au- " dedans."

Le changement fut radical : il semblait avoir pris près de l'enfant de la crèche une vie nouvelle et toute transformée ; plus de luxe d'équi-

page, de livrée, de domestiques ; l'imitation complète du Dieu des pauvres " *nudus sequi nudam crucem.*"

Il laissa libre champ à son amour pour la mortification, le désintéressement, et le détachement qu'il réfrénait encore extérieurement, et il ne prit plus ses inspirations que dans la folie de la croix.

Nobles amis, riches parents, relations distinguées, il déserta tout : on le vit se mêler aux ouvriers et aux manœuvres, aborder les pauvres dans les rues, les conduire dans sa maison, les catéchiser, les préparer à recevoir l'absolution et la divine Eucharistie. Ne pouvait-il les conduire chez lui, il les instruisait au coin des rues, et les comblait de marques d'estime et d'intérêt.

Il faut bien avouer que le scandale fut grand : un jeune homme comblé des faveurs de la fortune, capable d'atteindre à tout, qui s'avisait de reconnaître la personne de Jésus-Christ dans le premier mendiant qu'il rencontrait au coin d'une borne ; cela révoltait toutes les idées reçues et la sagesse de ces esprits mûrs et pondérés, qui ont tout réglé à l'avance, aussi bien dans les relations sociales que dans les rapports avec Dieu, et ne comprennent rien à ces excentricités de la foi et à cette insouciance de l'esprit public !

Ils ne savent pas que la mesure d'aimer Dieu, est de l'aimer sans mesure, suivant la parole de l'Imitation, et que ceux qui ont commencé à boire au calice de Jésus-Christ le supplient de leur en donner jusqu'à l'ivresse "*fac me cruce inebriari.*"

On gémit d'abord de ce qu'on regardait comme un affaiblissement passager, on en fit à sa famille les condoléances les mieux senties, on la pria d'intervenir pour arrêter des éclats si

regrettables ; elle intervint, ferma la porte aux mendiants, supplia, railla, menaça, fit mille avanies et reproches au délinquant. Le coupable, avec autant de calme que de fermeté, se contenta de remarquer " que les grands ne " manquent pas d'instruction, tandis que les " pauvres, pour l'ordinaire mieux disposés, on " les abandonne, parce qu'auprès d'eux la " vanité ne trouve rien pour se nourrir."

C'était du premier coup aller au vif de la plaie ; on se récria vivement, en essayant d'étouffer, sous des clameurs de mépris, cette explosion en plein Paris du pur esprit apostolique. M. Olier put même entendre un des plus considérables et des mieux vêtus donner à un de ses domestiques cette commission aussi spirituelle que de bon goût : " Tu diras à ton maître qu'il est un fou." Ce fut peine perdue ; l'abbé continua avec une imperturbable sérénité ses charitables fonctions, et bientôt il en fut comme de tout ce qui est juste et s'obstine à ne pas disparaître. On se tut et on laissa faire.

Les jeunes ecclésiastiques de la capitale, chez qui les généreuses et pures inspirations de la foi n'étaient pas encore émoussées par la routine de la vie et la pratique du monde, ne purent voir cet intrépide contradicteur des maximes du monde, sans être touchés de son courage ; un certain nombre s'unirent à lui et entreprirent l'évangélisation des pauvres, le secours des malades et des infirmes, qu'ils soulageaient de leur bourse, et faisaient transporter dans les hôpitaux. Ils se cachaient bien un peu, quand ils étaient sur le point d'être surpris dans leur humble ministère par quelque connaissance, mais un mot de M. Olier les ramenait au devoir : " Vous serez, leur disait-il, plus pauvres

" qu'eux au tribunal de Dieu ; faudra-t-il que
" Jésus y rougisse de vous ? "

Heureusement que son père, dont l'influence était absolue sur lui, n'était plus là pour modérer ou plutôt égarer son zèle ; sa mère y échoua complètement, et elle en ressentit une vive irritation. Mais ce qui mit le comble à la colère des siens l'entrée de sa cousine, Mlle de Bussy, chez les Carmélites. On l'accusa de l'avoir conseillée et encouragée, et il ne songea pas à s'en défendre ; au contraire, il avoua ingénument qu'il avait usé de la confiance que cette cousine lui témoignait, pour l'engager à entrer chez les filles de sainte Thérèse, chez lesquelles elle se sentait attirée.

Ni lui ni sa jeune parente ne se laissèrent intimider par ces récriminations ; mais Mlle de Bussy, profondément touchée de voir ce qu'il avait à souffrir à son occasion, eut la délicate inspiration de fonder à perpétuité une messe qui devait être dite pour lui et pour elle. Elle fit plus : " Avant de me quitter, elle demanda,
" dit M. Olier, la clef de mon coffre, et y laissa
" mille belles choses qui étaient des restes de sa
" vanité : croyant par là reconnaître les petits
" services que je lui avais rendus."

Ce fut autant de gagné pour la sainte Vierge :
" J'offris, dit-il, pour l'ornement de plusieurs
" églises qui lui sont dédiées, divers présents en
" diamants, en argenterie et autres, et fus un de
" ceux qui contribuèrent, par quelque somme
" considérable, à la décoration de l'église Notre-
" Dame de Paris. Depuis, je lui ai fait de temps
" en temps quelques présents, ayant toujours
" tâché de témoigner mes affections à cette
" grande princesse en lui sacrifiant les choses
" qui m'étaient les plus chères ; car, dès que
" j'avais quelque chose de beau, je sentais dans

" mon cœur une impulsion involontaire de
" porter cet objet à Notre-Dame."

Aussi la Vierge se chargea-t-elle de le consoler au milieu de toutes les duretés que son cœur sensible ressentait au vif : " Lorsque ma mère,
" dit-il, m'avait fait quelque mauvais traitement,
" j'allais quelquefois à l'église Notre-Dame, et,
" me prosternant devant la statue de la très
" sainte Vierge, je lui disais le cœur tout affligé :
" Je vous prends pour ma mère, puisque la
" mienne me rebute : ma sainte Vierge, servez-
" moi de mère, s'il vous plaît."

Et après cette tendre et fidèle consécration, le pieux jeune homme retournait allègrement à ses pauvres et à ses malades. Mais nul ne se prend à l'amour de Dieu sans en être bientôt embrasé ; aussi ne lui suffisait-il plus d'instruire et de consoler les pauvres et les malades, il les servait dans les ministères les plus abjects ; il lavait et baisait leurs ulcères, on le voyait coller sa bouche, avec une sorte de complaisance, sur les plaies les plus répugnantes à tous !

Un fou ! dira le monde : pourquoi ne pas se contenter de les soigner, sans se donner ce luxe d'héroïsme dégoûtant ? Cela eût suffi en effet à soulager la nature, mais eût-il appris à ces incurables et désespérés qu'ils étaient les premiers amis de Jésus-Christ, que l'Eglise les regardait comme ses joyaux, et que leur sort, au point de vue de l'éternité, était enviable à tous ? Il eût soulagé sans consoler et élever le pauvre à la hauteur qui lui est due dans la société chrétienne.

L'assistance officielle avec les meilleures intentions, l'organisation la plus ingénieuse et le fonctionnement le plus correct, ne peuvent presque jamais pourtant être la *charité* dans le sens si parfaitement chrétien de ce mot. Pourrait-elle

subvenir à tous les besoins, et soigner toutes les plaies, elle n'aurait fait encore que la moitié de la besogne : soulager le corps sans atteindre l'âme. Et l'homme ne vit pas seulement de pain : au déshérité des biens de la fortune, de la famille et de la santé, à l'incurable et au désespéré des joies humaines, il faut autre chose qu'une chambre d'hôpital, la plus confortable qu'on puisse rêver : il faut les paroles tombées de la bouche de Dieu : " Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux ceux qui pleurent," il faut un cœur qui compatisse, un témoin attendri de l'indigence noblement portée, un ami respectueux de l'infortune, plus que cela encore, un adorateur de Jésus caché dans la personne des pauvres, des orphelins et des malades.

Ils se sont faits rares dans le monde, ces réels amis du pauvre : plus on a organisé l'assistance, plus il semble qu'on ait dénaturé la charité ; et peut-être trouverait-on dans cet état de choses une première explication de ces implacables antagonismes sociaux, de ces convoitises, de ces révoltes suivies de répressions sans fin qui amènent les révolutions, et par elles toutes les tyrannies. Respectons d'abord le pauvre, aimons-le, admirons sincèrement son état anobli par Dieu, si nous voulons qu'il se réconcilie avec lui, et n'essaie pas de tout renverser pour prendre la place des riches, les seuls heureux pour lui et pour tous.

Quand le riche est chrétien, généreux et respectueux de l'indigent, quand il pratique les vertus plus particulières de son état social, le pauvre est bien près de se plier à celles dont la Providence lui fait un devoir plus immédiat, l'humilité, l'obéissance, la résignation à la volonté de Dieu, la confiance en Lui et en ceux

qui le commandent en Son Nom. C'est là, nous semble-t-il, la solution du grand problème social ; l'amour surnaturel du pauvre. En dehors de cela, il n'y a que l'esclave païen en bas, et en haut la tyrannie et ses terreurs. Voilà ce que la folie de la croix prévenait dans des siècles moins bien administrés, mais plus religieux que les nôtres.

Ce n'était pas un but social que poursuivait M. Olier dans l'accomplissement de ses actes héroïques ; il ne cherchait qu'à satisfaire son amour pour Celui qui est pauvre, qui a faim, qui est prisonnier et abandonné de tous, qui cache Sa divinité de préférence sous le voile de toutes les misères, et qui aime à porter nos infirmités.

Mais une difficulté très imprévue vint soudain interrompre le cours de ses bienfaits. Le monde, avec cette versatilité qui le porte sans cesse aux extrêmes, non content de ne plus railler sa charité et de le laisser faire, s'était peu à peu épris d'admiration pour ce généreux frondeur de toutes ses maximes : on se répétait ses paroles, on racontait ses charités, mais surtout ses triomphes sur la nature et ses plus invincibles répugnances. Son confesseur crut devoir l'avertir du bruit qui se faisait autour de son nom ; il n'en fallut pas davantage, l'humilité obtint immédiatement ce que le respect humain, la famille et la sensibilité naturelle n'avaient pu faire : il cessa aussitôt ces marques publiques d'extraordinaire charité, et mit autant de soin à cacher ses saintes mortifications que d'ardeur à poursuivre ses aumônes.

Peu à peu, pour lui comme pour tous les saints, le monde se transformait à ses regards : l'image de Jésus et Sa présence y remplissaient tout d'un charme sans cesse varié et toujours

renaissant. L'aurore lui rappelait Sa naissance, le midi Sa gloire, la nuit les ténèbres de Son trépas. A la vue d'une solitude sauvage et d'impénétrables forêts, il se sentait ému de tendresse en songeant qu'aucun pécheur n'en avait jamais profané la sainteté : comme pour saint François d'Assise et saint François de Sales, un agneau lui rappelait la douceur de Jésus ; un passereau, Sa vie errante et sans repos ; un lis, Sa pureté par essence ; une grappe de raisin, le symbole de Son amour ! Tout se peuplait de Jésus, tout lui rapportait Jésus ; tout lui redisait Jésus : c'était l'Amour !

La charité ne se contente pas, comme les fées de la fable, de changer tout en or, elle remplit tout de Dieu.

Un jour qu'il était, comme de coutume, en quête de ses pauvres, il en vit trois venir à lui, et il se prit aussitôt à songer à la sainte Famille de Nazareth : " Le premier qui passa, dit-il, ce " fut un bon vieillard, l'autre une bonne femme, " et le troisième un jeune homme. Je les inter- " rogeais de leur croyance, à quoi ils me répon- " daient fort bien. Le dernier surtout, qui me " représentait Jésus-Christ, me toucha beau- " coup : c'était un jeune homme qui avait un " côté du corps tout brûlé, le bras tout retiré, " tout perdu et même écorché. Je lui demandai " entre autres choses d'où lui était venu cet ac- " cident : il me répondit que, pour avoir voulu " sauver ses enfants du feu, il s'était ainsi brûlé " le corps. Il ne pouvait répondre plus juste- " ment à ma pensée ; ce rapprochement entre " lui et mon Sauveur couvert de plaies pour " avoir voulu sauver Ses enfants me toucha " vivement."

Ce qui ajouta encore à son intérêt fut d'apprendre qu'il était de Notre-Dame de Chartres.

Il se crut obligé, à cause de cette circonstance, de redoubler de charité envers un des clients et des sujets de sa protectrice, et il en éprouva presque aussitôt l'heureux effet.

Depuis quelque temps en effet aux douceurs de sa conversion, à la tendre ferveur de ses débuts, Dieu substituait peu à peu les amertumes salutaires de l'épreuve. Dans le but de les purifier entièrement, de les dégager des plus secrètes attaches à eux-mêmes, à leur esprit propre, ou même aux suavités de Son service, pour leur apprendre à ne pas chercher la douceur de Dieu, mais le Dieu de douceur, Jésus se plaît souvent à faire passer Ses serviteurs par les sentiers de l'aridité du cœur et des ténèbres de l'esprit. Il en est qu'Il y maintient pendant de longues années dans les plus cruelles obscurités. M. Olier, qui devait être si éprouvé sous ce rapport, ressentait déjà les avant-goûts de ses tourments.

Il était affligé par de tels scrupules, qu'il se confessait trois fois chaque matin, dit-il, et allait quelquefois interrompre à l'autel le père Dufour, chapelain de sa paroisse de Saint-Paul, pour qu'il lui donnât l'absolution.

Ce fut dans ces circonstances qu'il eut la pensée de se rendre à Chartres pour demander à Celui qui la lui avait envoyée la cessation de cette épreuve. Il s'y rendit à pied, quoique au milieu de l'hiver, mais avec un plein succès. Notre-Dame se ressouvint de l'ami de ses pauvres : les scrupules disparurent complètement.

Il en montra sa reconnaissance à Dieu par ses aumônes et ses mortifications, couchant sur une simple paillasse, et traitant son corps avec une impitoyable dureté. En même temps, pour se remplir davantage de Dieu, désormais sa seule

pensée et son unique préoccupation, il recherchait, comme il le fit tout le reste de sa vie, la présence et la conversation des âmes pieuses et les plus éclairées de son saint esprit.

Quelque élevé qu'il nous apparaisse déjà dans la voie de la perfection, lui ne se considérait cependant pas encore comme converti ! Mais il faut, avec saint Vincent de Paul, distinguer deux conversions dans la vie de M. Olier : la première, du péché ou de la tiédeur à la grâce ; la seconde, de la grâce à la perfection, mais une perfection en rapport avec sa sublime vocation de père et de réformateur du clergé : *summum perfectionis studium !*

Cette complète abnégation, ce renoncement parfait avec tout le cortège de vertus qu'il entraîne, cette mort du vieil homme, et l'épanouissement complet de la vie ressuscitée, il n'y avait pas encore atteint, et il se désolait de retrouver en lui, au milieu de la pratique quotidienne des plus hautes vertus, ces légères défaillances de la nature qui lui faisaient comprendre combien il était loin encore de cette parfaite union avec Dieu, et de cette consommation en Lui dans la complète harmonie de tous les sentiments intérieurs.

Le divin Maître semble en avoir jugé comme lui, avoir attendu avec la même impatience l'heure de cette dernière et complète conversion, et l'avoir voulu hâter par les prévenances les plus singulières de Sa grâce. Saint François de Sales en donne le motif dans son traité de l'amour de Dieu (Liv. III, ch. III) : " L'assistance " spéciale de Dieu, dit-il, est acquise à l'âme qui " a le saint amour ès entreprises signalées et ex- " traordinaires ; car bien que la charité, pour " bien petite qu'elle soit, nous donne assez d'in- " clination, et comme je pense, une force suffi-

" sante pour faire les œuvres nécessaires au
" salut, si est-ce néanmoins que pour aspirer et
" entreprendre des actions excellentes et extra-
" ordinaires, nos cœurs ont besoin d'être poussés
" et rehaussés par la main et le mouvement de
" ce grand amoureux céleste."

Il n'y manqua pas avec son généreux disciple, et comme si toutes les lumières et l'onction que sa grâce lui communiquait à l'intérieur n'eussent pas suffi, il voulut lui ménager à l'extérieur les prières et l'assistance d'une sainte, et la précieuse direction de l'admirable Vincent de Paul.

Nous donnons ce titre de sainte à la mère Agnès de Jésus, religieuse dominicaine et prieure du monastère de Langeac, tant à cause de la singulière vénération où elle est dans toute l'Auvergne et le Velay qu'à cause du jugement porté par le Saint-Siège qui l'a déclarée vénérable. Le Souverain-Pontife a proclamé, dans un décret solennel, qu'elle avait pratiqué toutes les vertus chrétiennes à un degré héroïque.

Quelque étranges et extraordinaires qu'aient été les vues par où il a plu à Dieu de conduire cette jeune et héroïque enfant de saint Dominique, elles n'ont plus rien de suspect après une semblable déclaration. Cette sainte âme, à l'exemple des plus fervents serviteurs de Dieu, ne cessait de Le prier pour ceux qui sont le premier objet de la tendresse de Jésus, les héritiers de son sacerdoce, le saint clergé. Or, un jour qu'après de nouvelles épreuves de la part du démon, de nouvelles souffrances et des peines de toutes sortes, elle demandait avec larmes à Dieu de sortir promptement de ce monde pour se réunir à son divin Epoux, elle entendit une voix qui lui disait : " Non, tu m'es encore né-

" cessaire pour la sanctification d'une âme qui
" doit servir à ma gloire."

Elle ne comprit pas alors de qui Notre-Seigneur voulait lui parler; mais, à quelques jours de là, la sainte Vierge vint elle-même lui révéler le nom de ce privilégié de sa tendresse et de celle de son Fils. M. Olier a raconté ce fait avec l'humilité d'un saint qui parle de ses fautes, mais aussi avec une reconnaissance si émue, que nous ne pouvons omettre ici sa déclaration :

" En l'honneur de la très sainte Vierge, l'avo-
" cate des pécheurs, dont je suis le premier;
" protestant à ses pieds, en qualité de son in-
" digne esclave, que je suis redevable à son in-
" tercession de toutes les grâces que j'ai reçues,
" je dirai, couvert de confusion, qu'à peine sorti
" des abîmes du péché où je m'étais plongé pen-
" dant plusieurs années de ma jeunesse, et jus-
" qu'à vingt-deux ans, cette reine du ciel, plus
" ravissante dans sa bonté que dans sa grandeur,
" prit le soin, et, si j'ose le dire, la peine de des-
" cendre sur la terre et de visiter une de ses ser-
" vantes d'admirable sainteté, et à laquelle elle
" dit : Prie mon Fils pour l'abbé de Pébrac, par-
" lant de ce misérable pécheur; ce que cette
" sainte fille exécuta si soigneusement, qu'à tout
" moment elle m'avait présent à son esprit sans
" m'avoir jamais vu, étant à cent lieues d'elle,
" et qu'elle s'immolait pour moi comme une
" victime de la justice de Dieu. Car, après avoir
" souffert, pour mes péchés abominables, des
" peines excessives de la part de Dieu, qui lui
" faisait souffrir les impressions de Sa passion et
" de Sa mort, unique source de toute satisfac-
" tion digne de Dieu, elle employait encore pour
" moi toutes les inventions que l'amour a cou-
" tume de fournir aux âmes pénitentes, comme
" cilices, haires, disciplines, ceintures de fer; et,

" avec tant de générosité, qu'elle ensanglantait
" les murs de sa cellule, et que les ardillons de
" ses disciplines se retroussaient contre ses os,
" qui en demeuraient découverts et dépouillés
" de chair. Tels étaient les excès de sa pénitence,
" à quoi elle joignait encore ce qu'il y a de plus
" précieux, les soupirs de son cœur, et des con-
" tritions si violentes, qu'elles eussent brisé des
" rochers ; et enfin ses larmes abondantes qu'elle
" répandait tous les jours une heure entière."

C'était en 1631 qu'eut lieu cette apparition : mais M. Olier n'en eut connaissance que trois ans plus tard. Toutefois, il commença à ressentir, dès ce moment, l'effet de ses prières, et obtint dès ce jour la grâce qu'il avait le plus à cœur alors, celle d'être éclairé sur sa vocation.

Il avait imploré cette faveur dans ses pèlerinages à Notre-Dame des Vertus, à Notre-Dame des Anges, et s'était rendu deux fois dans ce même but à Liesse. C'était au milieu des chaleurs de l'été : ses domestiques l'accompagnaient, et chantaient avec lui le long du chemin les cantiques qu'il composait en l'honneur de Marie. Arrivé au sanctuaire, il supplia cette royale maîtresse qui, au XIIe siècle, avait transporté la princesse Ismérie et ses chevaliers d'Egypte à Laon, l'avait conduite au saint baptême et au cloître, de lui tracer aussi à lui son chemin dans la vie et de l'éclairer sur sa vocation.

Au mois de novembre suivant, il se crut exaucé. Il était allé assister un vénérable prêtre qui se mourait, et qui lui avait témoigné toujours le plus vif intérêt : " Comme je savais, dit-
" il, que dans l'ordre de la charité du prochain,
" il n'avait rien de plus cher au monde que mon
" salut, je le priai que la première chose qu'il
" demandât à Dieu, en entrant dans le ciel, ce
" fût la grâce de me faire connaître clairement

" l'état où il veut que je le serve. Deux ou trois
" jours après (il y a bien neuf ou dix ans),
" Notre-Seigneur me fit la grâce de me le ma-
" nifester par un songe. Il plut à sa bonté me
" montrer, deux nuits de suite, le ciel ouvert, où
" je voyais saint Grégoire dans un grand trône,
" et saint Ambroise dans un autre au-dessous de
" lui ; plus bas, une place de curé vacante ; et
" beaucoup plus bas, quantité de Chartreux,
" pour faire la hiérarchie entière. Cela voulait
" peut-être dire que la volonté de notre divin
" Maître était que je le servisse dans le clergé,
" où ces deux grands hommes avaient brillé
" avec éclat par leurs rares vertus et leur mé-
" rite, et surtout par les grands services qu'ils
" avaient rendus à l'ordre sacerdotal : qu'il fal-
" lait m'asseoir en un lieu au-dessous de saint
" Ambroise, qui était vacant ; c'est-à-dire, rem-
" plir cette place de curé, et servir l'Eglise, en
" cette qualité, comme saint Ambroise et saint
" Grégoire l'avaient servie en leurs dignités
" éminentes ; que cette occupation était bien
" plus utile et nécessaire à l'Eglise que celle
" d'être simple chartreux, et qu'un curé au-
" tant zélé dans sa condition que l'avaient été
" saint Grégoire et saint Ambroise dans la leur,
" prévaudrait à plusieurs Chartreux tous en-
" semble. Notre-Seigneur voulait peut-être en-
" core m'apprendre qu'il fallait, dans cette place
" de curé, avoir à ma droite un ordre plus im-
" portant et plus nécessaire que celui des Char-
" treux, qui devait être au-dessus de ces reli-
" gieux pour l'utilité qu'en retirerait l'Eglise,
" un ordre de prêtres, de curés et d'autres eccléi-
" siastiques, qui serviraient au clergé et le rem-
" pliraient de sainteté."

Nous ne voulons pas donner à un songe toute la valeur d'une révélation divine, mais nous

remarquons pourtant qu'il a plu souvent à Dieu de manifester ainsi Sa volonté. Les songes de Joseph, de Pharaon, de Salomon, de Cyrus, de Nabuchodonosor, ceux de saint Joseph, de saint Pierre, de sainte Perpétue et de sainte Agnès à la veille de leur martyre, et tant d'autres rapportés par les saints Livres ou dans l'histoire de l'Eglise, attestent que Dieu se plaît à éclairer parfois le sommeil de la lumière prophétique et que, s'il est de vains songes, il en est aussi de vrais et de divins.

De pieux auteurs ont même affirmé que la Mère de Dieu n'avait pas goûté d'autre sommeil que celui de ces divins songes, que " son cœur avait toujours veillé pendant qu'elle dormait," et qu'elle avait constamment conservé dans le repos l'usage de sa raison et les élans de son amour. Saint François de Sales, avec sa tendre et gracieuse imagination, aime à imaginer quels furent les rêves de la Mère de Dieu :

" Doux Jésus, dit-il, que devait songer votre " sainte Mère, pendant qu'elle dormait ? Peut-" être songea-t-elle maintes fois que, comme " Notre-Seigneur avait jadis souvent dormi sur " sa poitrine, ainsi qu'un petit agnelet sur le " flanc mollet de sa mère, de même aussi elle " dormait dans Son côté percé, *comme une blanche* " *colombe dans le trou d'un rocher assuré.* Si que " son dormir était tout pareil à l'extase quant à " l'opération de l'esprit, bien que quant au corps " ce fût un doux et gracieux allègement et " repos."

Si donc nous ne pouvons comparer les faveurs accordées par Dieu à Ses serviteurs aux privilèges de la Mère de Dieu, nous voyons pourtant que cette manière de leur faire connaître Ses ordres et communiquer avec eux est fréquente et indubitable, et qu'Il sait, en même

temps qu'Il les éclaire, les préserver de toute illusion, soit en mettant en leur esprit une ferme conviction que c'est Lui qui leur parle, soit en conservant dans leur mémoire le souvenir de cette vision dans toute sa fraîcheur.

C'est ce qui arriva pour M. Olier ; bien que tout d'abord il ne comprît pas le sens de ce songe, il lui demeura toujours dans l'esprit avec la même évidence et la même clarté :

" Le songe, dit-il, m'est toujours demeuré pré-
" sent à ma mémoire, et aussi distinct que si la
" chose se passait maintenant ; les effets en
" furent assez sensibles, car cela me laissa au
" fond du cœur un éloignement entier du désir
" d'être religieux, d'où il arriva que, sans y
" penser, allant ce jour-là même à Vêpres, à mon
" ordinaire dans la maison des Chartreux, je
" sentis un tel dégoût de cette vocation, que je
" ne pus y penser davantage, quoique dans mon
" cœur j'aie un très grand respect pour ces reli-
" gieux, et que je me sente heureux de les visi-
" ter, ou d'assister à leurs offices, pour m'unir à
" leurs prières, et tâcher de participer à leur
" esprit."

Ce songe était donc bien une de ces communions intimes, chères aux âmes saintes, d'où elles sortent pleines de force et de lumière, avec l'inébranlable certitude que Dieu s'est révélé à elles.

Aussi, à cette première ouverture qu'Elle lui donnait de sa vocation, la Providence voulut-Elle joindre aussitôt une faveur nouvelle ; Elle lui inspira de choisir pour son confesseur saint Vincent de Paul, et de remettre à ce guide éclairé de Dieu la direction de sa vie.

Ses communications avec l'homme apostolique eurent sur M. Olier un effet aussi heureux qu'immédiat ; il ne songea plus à poursuivre

des études théologiques qui, en le conduisant aux honneurs, le conduiraient peut-être à l'ambition ; mais, tout rempli de la charité de son admirable maître, il se voua aussitôt au ministère obscur et laborieux des missions de campagne avec un zèle et une ardeur incomparable. Il fallait que le futur éducateur du clergé vécût longuement parmi le peuple pour apprécier ses besoins, apprendre par lui-même les moyens de l'évangéliser, la nécessité des catéchismes et les méthodes les plus appropriées aux divers âges et aux diverses conditions. Il s'adonna plus particulièrement à ce dernier genre de ministère ; un attrait spécial de la grâce, son humilité surtout, l'y poussaient partout où il donna plus tard des missions et des retraites. Le catéchisme eut sa prédilection pendant sa vie tout entière : en tous lieux, en toutes circonstances, en voyage comme à la ville, après des journées de fatigue et d'épuisement, il aimait à se joindre à des groupes d'enfants, de paysans et d'ouvriers, à leur adresser quelques pieuses exhortations, ou à les instruire des mystères de notre foi.

Nul ministère aussi ne lui attira plus de bénédictions : " Car, dit saint François de Sales, " Dieu en sait bon gré à ceux qui le pratiquent. " Il aime les petits enfants..., et leurs anges " aiment d'un amour particulier ceux qui les " élèvent en la crainte de Dieu, et qui insinuent " en leur âme tendre la sainte dévotion (1)."

Le fondateur de Saint-Sulpice découvrit par son expérience que, de tous les ministères, celui de catéchiste est le plus fructueux, et par là même le plus enviable pour un prêtre digne de ce nom : il a laissé cet esprit à ses enfants, qui n'ont rien tant à cœur que de recommander cet

(1) Lettres de saint François de Sales. VII.

enseignement dans leurs séminaires, et de le pratiquer dans leurs paroisses.

Sans qu'il s'en doutât donc, tout entier qu'il était à cette évangélisation des campagnes pour laquelle il dépensait son or, son temps et ses sueurs, Dieu le formait lentement et patiemment pour son œuvre : au prêtre des séminaires, il fallait cet amour de la retraite, de la prière, du recueillement, qui l'avait tant séduit chez les Chartreux ; au père des pasteurs, il fallait l'expérience, le zèle et le désintéressement des missionnaires. Il se félicita plus tard des connaissances qu'il acquit ainsi, et en remercia saint Vincent de Paul : " J'ai, par votre grâce, " assez vu de pays, lui disait-il, pour apprendre " les peines et les maux qu'endurent les curés " de campagne éloignés de la capitale."

Saint Vincent, de son côté, apprécia tout d'abord la vertu de son disciple, et à la fin de sa première année de mission, il lui exprima le désir de le voir recevoir la prêtrise.

Avec les dispositions au scrupule que nous avons vues en M. Olier, sa profonde humilité et sa religion pour les saints ordres, on eût pu croire qu'il aurait opposé la plus vive résistance au désir de son directeur. Il n'en fut pas ainsi pourtant : son humilité était déjà si parfaite, qu'elle ne s'arrêtait pas à faire craindre les responsabilités du sacerdoce, mais surtout et avant tout son propre jugement.

Avec la soumission et la simplicité d'un enfant, il reçut, le 12 mars 1633, l'ordre du sous-diaconat, le diaconat quinze jours après, et la prêtrise la veille de la Trinité, le 21 mai. M. Perrochel et l'abbé de Coulanges, que Mme de Sévigné, sa nièce, nomme affectueusement *le bon abbé*, et qui édifiaient avec M. Olier le col-

lége des Bons-Enfants, reçurent le diaconat à ses côtés.

A cette consolation, la Providence en joignit une autre plus douce et plus profonde : Mlle de Bussy, sa cousine, que ses conseils avaient en grande partie, comme nous l'avons dit, décidée à entrer au Carmel, choisit ce jour-là pour faire sa profession. Le ciel vit avec bonheur le sacrifice de ces deux victimes si jeunes et si généreuses, et se plut à les combler des trésors de sa grâce. Sœur *Magdeleine de Saint-Jean-Baptiste* donna à Paris et à Limoges, pendant 40 ans, l'exemple des plus hautes vertus : elle fut, dit-on, honorée des communications les plus intimes avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, et mourut en odeur de sainteté. Pour M. Olier, après avoir offert à Dieu cette sainte victime, il ne la visita plus, et la laissa entièrement à la conversation de son saint Epoux.

Lui-même rentra dans la retraite : pendant quinze jours, il s'était préparé, avec les autres ordinands, à la réception des saints ordres, au collége des Bons-Enfants, dirigé par la mission. C'était là tout ce qu'on faisait de séminaire alors, et encore avait-il fallu toute la piété de M. Bourdoise et tout le zèle de l'archevêque de Paris pour obtenir ce premier acheminement à la réforme du clergé ; M. Olier fut vivement saisi de l'insuffisance d'une aussi courte préparation à l'accomplissement de l'auguste sacrifice, et il voulut passer un mois encore dans la prière et l'union à Dieu, avant de monter au saint autel.

Il choisit pour cette cérémonie la fête du saint Précurseur, pour qui il avait une spéciale dévotion, et qui est le patron de ce Canada, dont il devait être par lui et par les siens un des pères et des apôtres. Avec quel amour Jésus victime

vit ce jeune prêtre, victime d'amour, consacrer, toucher et consommer Sa chair divine !

Ce fut alors sans doute qu'Il lui inspira ces beaux sentiments que nous trouvons dans son Traité des saints Ordres :

" Dieu a laissé aux anges, si on peut le dire, " ce qui est odieux dans la sacrificature (le châti- " ment et la destruction du péché), et a donné " aux hommes tout ce qu'il y a en elle de plus " aimable et de plus doux..... car il a mis les " prêtres en ce pouvoir d'associer les âmes à " Dieu, et de les attirer par la communion à " l'état de l'hostie parfaitement sacrifiée et con- " sommée dans l'amour divin.

" Dieu, qui tout seul a le droit de sacrifier Son " Fils, qui est le Roi et le Dieu des anges et des " hommes, attire en soi les prêtres pour leur " donner part à cette souveraineté admirable et " à cette grandeur divine de sacrifier quand ils " veulent Jésus-Christ par l'unité de puissance, " de souveraineté et de sainteté qu'Il leur com- " munique.

" Quelle dignité que celle du prêtre, et quelle " estime ne doit-on pas faire de sa grandeur ! " quelle sainteté doit-il avoir pour s'acquitter " dignement d'un si haut ministère ! Nous juge- " rons, selon ce que dit Notre-Seigneur, non " seulement les douze tribus d'Israël, étant assis " avec Lui sur Son trône de sainteté et de ven- " geance, mais encore étant revêtus de l'autorité " de Dieu même, nous jugerons les anges, ainsi " que saint Paul nous l'enseigne. Quelle union " avec Notre-Seigneur, quel amour envers Dieu, " quel zèle contre le monde et contre le péché " ne faut-il point pour une telle vocation !.....

" Dieu Tout-Puissant, Vous avez la vertu " d'engendrer Votre Verbe en Vous-même, par " Votre parole, de toute éternité, mais dans le

" temps, Vous L'engendrez et Le produisez hors
" de Vous-même..... Quel honneur à vos prêtres
" de se voir appelés à ce bonheur, et dans ce
" même état et dans cette même condition ! Car
" ils produisent Votre même Fils sur les autels,
" ils L'ont toujours présent devant les yeux, et
" ils Le portent dans leurs mains jusqu'à ce
" qu'ils terminent le sacrifice, et que, par la com-
" munion, ils Le reçoivent dans leur sein, comme
" Vous le reçûtes dans le Vôtre, au jour glorieux
" de Sa Résurrection."

Un seul nuage léger menaça de troubler ce beau jour de première messe, dont le souvenir embaume toute la vie sacerdotale. M. Olier, qui poussait si loin en toutes choses l'esprit de pauvreté et de détachement, et qui, pour épargner quelque chose pour ses pauvres, se fût refusé même le nécessaire, et eût marché à pied le reste de sa vie, jetait l'argent à pleines mains dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu, et de l'éclat de Son culte. Il avait fait broder pour sa première messe la plus riche chasuble et le plus bel ornement que l'on eût alors à Paris et à la cour, et il excita une telle admiration, que Louis XIV le fit emprunter plus tard pour le mariage de la reine d'Espagne avec Charles II (1679). Mais ce chef-d'œuvre de broderie, malgré la diligence des ouvriers, ne put être achevé à temps, et le jeune prêtre se trouva frustré dans sa plus légitime espérance.

Il ne s'en troubla point et n'y vit qu'une marque nouvelle de la maternelle tendresse de la Vierge Marie qui, depuis ses jeunes années, semblait exiger de lui les prémices de tout ce qu'il possédait : " En effet, raconte-t-il lui-même,
" je ne mis cette chasuble que le lendemain à
" Notre-Dame, qui était un jour où je devais
" dire la sainte messe en l'honneur de la sainte

" Vierge par l'ordre de l'évêque ; comme si cette " divine maîtresse eût voulu s'en réserver le " premier usage."

Nul ne saurait dire la modestie et la piété qu'il montra au saint autel ; si jusque-là il avait uniquement aimé son Dieu, il voulut en ce jour consacrer à Jésus toutes les puissances de son être, toutes les tendresses de son âme et tous les battements de son cœur : comme le disciple bien-aimé après sa consécration sacerdotale et sa première Pâque, il s'inclina sur le cœur de Jésus et s'abîma en Lui ; tous ses jours se divisèrent désormais en deux parts : l'action de grâces et la préparation à la sainte messe. Il vécut véritablement de la sainte Eucharistie, et y puisa avant tout sa force et ses lumières.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'adore,
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle, comme l'encens, son âme en sa présence.

CHAPITRE III.

MISSION EN AUVERGNE. APPARITION DE LA MERE AGNES. LE PERE DE CONDREN COMMUNIQUE SON ESPRIT A M. OLIER.

" J'ai confiance que celui qui a commencé cette œuvre en vous l'achèvera."
(S. Paul. Phil. C. I. v. 6.)

Après la sanctification des pauvres, M. Olier, devenu prêtre, s'empressa de s'unir à tout ce qui se faisait pour la sanctification du clergé : l'un de ses amis proposa à saint Vincent de les réunir un certain nombre chaque semaine pour recevoir ses conseils sur la manière de mener une vie parfaitement sacerdotale : saint Vincent accepta, et grâce à la bonne volonté de ces jeunes gens, et au zèle de M. Olier, les conférences du mardi ou de Saint-Lazare, qui ont causé tant de bien au clergé de Paris (9 juillet 1633) prirent dès lors naissance. Sous la direction aussi ferme qu'éclairée du supérieur de la mission, M. Olier avança rapidement dans la pratique des plus hautes vertus : aussi lui fut-il profondément reconnaissant toute sa vie de ses conseils et le considéra-t-il jusqu'à sa mort comme son meilleur ami et comme son père. C'est à lui qu'il aimait à attribuer tout le bien qu'il faisait, et il légua à ses disciples comme une des meilleures parts de son héritage sa confiance et sa vénération pour le supérieur de Saint-Lazare.

L'homme de Dieu les méritait à tous égards ; il fut son constant ami, son plus ferme soutien et son plus généreux défenseur. Plus d'un siècle après, les paroissiens de Saint-Sulpice se plaisaient à faire hommage à saint Vincent de tout

le bien qui s'était accompli parmi eux par la piété, la générosité, la ferveur du fondateur de leur église, et associaient les noms du maître et du disciple dans un cantique de reconnaissance, où la poésie cède peut-être le pas à l'affection, mais qui vient trop bien à notre sujet, pour que nous n'en citions pas au moins une strophe :

C'est à l'école de ce maître
Qu'un sage et vigilant pasteur
Puisa les vertus d'un saint prêtre
Dont il eut soin d'orner son cœur,
C'est Olier, cet homme admirable,
Le modèle des plus parfaits,
Qui, toujours humble et charitable,
Compta ses jours par ses bienfaits.

La mère de M. Olier, avons-nous raconté, avait eu une révélation de la mission de son enfant, dans ce songe où elle vit un flambeau prêt à embraser le monde.

Ce flambeau, qui dévore les iniquités et les superfluités de la terre, c'est le feu que Jésus est venu y apporter et qu'Il désire allumer partout. Mais cette divine flamme, comme celle de la terre, ne dévore pas sans fumée et sans vapeurs : elle ne pénètre qu'après avoir desséché, elle n'éclate qu'après avoir décomposé ou détruit tous les éléments hétérogènes : que le feu s'attache au cèdre ou au chêne, au palmier ou à l'oranger, il faut que l'humidité s'en dégage, que l'écorce gerce et éclate, se torde et tombe, et qu'au milieu de mille petits bruits de plaintes et d'éclats, la flamme pénètre jusqu'à la substance, l'enveloppe, l'enflamme, la transforme, lui communique son ardeur, et en fasse un brasier qui se confond avec le feu lui-même.

Ainsi, quand la charité enflamme un cœur, elle dévore cette paille des œuvres mauvaises ou inutiles dont parle l'apôtre, purifie le tabernacle du cœur, et n'y laisse rien de terrestre :

" Je ne veux rien d'incomplet en toi, dit l'amour " divin, je te veux épuré et parfait, *totum sum-* " *mum*, *totum perfectum te desidero.*"

Mais la victime d'amour, au milieu des flammes qui la dévorent, se voit enveloppée par les nuages du doute, des défaillances et des ténèbres intérieures ; c'est la nuit avec toutes ses horreurs et ses fantômes, l'effroi gagne le cœur, d'étranges angoisses torturent son être tout entier, elle se sent sous le pressoir, et toutes les affections humaines la désertent avec d'affreux déchirements ; l'amour divin, qui n'a pas encore dévoré la substance tout entière, la laisse sentir ses blessures et ses désolations : ce moment est rempli d'incompréhensibles tristesses, c'est l'agonie de l'homme terrestre, déjà point l'aube de la résurrection, et l'homme céleste s'élabore sous le souffle de Dieu.

Bientôt la charité aura tout embrasé, et, comme le fer plongé dans la fournaise en prend l'ardeur et l'éclat, de même l'âme se transforme en Dieu, s'enveloppe de Lui, et apparaît toute céleste et toute divine.

C'est l'or éprouvé, dont le Tout-Puissant se sert pour édifier Sa Maison.

Mais il arrive parfois que, pour hâter cette consommation en Lui, et aviver la flamme de la charité, Dieu se plaît à y verser l'huile d'une extraordinaire et divine consolation : c'est ce qui arriva à M. Olier après ces premières désolations qui l'avaient tant ébranlé.

Pendant que saint Vincent le formait, avec autant de tact que de fermeté, à la pratique des vertus sacerdotales, son disciple lui demanda d'aller exercer celle du zèle apostolique parmi les populations de l'Auvergne, dépendantes de son abbaye de Pébrac. Le sage directeur n'eut garde de refuser, il savait que le jeune apôtre

avait suivi les recommandations de saint Grégoire de Nazianze, et qu'avant d'évangéliser, il s'était longuement préparé par la contemplation des choses divines. Pourtant, il voulut encore qu'avant d'accomplir son projet,il se retirât à Saint-Lazare pour y faire une sérieuse retraite de préparation.

Le silence et le recueillement semblaient à saint Vincent les premières conditions du succès, avant toute entreprise sérieuse : il ne l'avait point appris de Pythagore ni des philosophes grecs, si soigneux d'ailleurs de prescrire à leurs disciples une longue période de recueillement avant l'initiation à leurs systèmes, ni même de l'expérience de tous les hommes supérieurs qui, pour mûrir un grand projet ou approfondir une grande pensée, ont toujours senti le besoin de s'isoler des hommes, dans la noble acception du mot. Il tenait cette maxime de l'exemple même du Sauveur,, qui se retira pour contempler, avant la Tentation, avant la Transfiguration, qui pria au Gethsémani avant la mort sur la croix, et qui conduisit souvent ses disciples dans la solitude pour s'y reposer et y entendre ses communications les plus intimes : *Venite seorsum, et requiescite pusilam.* (Evang.)

Il savait combien le silence parle à l'âme, dans ces lieux où les bruits du monde s'apaisent et se meurent, ou viennent expirer tous les éclats des sollicitudes humaines, et où les passions du cœur elles-mêmes, déconcertées de ne pas trouver autour d'elles leurs auxiliaires habituels, les illusions du monde, l'esprit du monde " la fascination de la bagatelle enfin," comme dit l'Ecriture, se taisent muettes d'étonnement, pour écouter la voix de la pure raison, et au-dessus d'elle une voix mystérieuse, plus douce que toutes les harmonis, plus teendre que la voix d'une mère, et

plus puissante que celle du tonnerre : la voix de Dieu qui appelle le nouveau Samuel, et lui confie sa mission.

C'est dans l'espérance d'obtenir pour ce disciple, qu'il voyait être l'objet si spécial des faveurs célestes, le bénéfice de ces divines communications, que saint Vincent lui imposa un profond silence et une retraite si complète, qu'il lui faisait même prendre ses récréations à part.

Le conseil du sage directeur réussit au-delà de toutes ses espérances : non-seulement M. Olier obtint dans cette retraite les lumières et la force dont il avait besoin pour sa mission d'Auvergne, mais encore Dieu se plut à le favoriser d'une grâce d'une nature plus exceptionnelle encore.

Cette faveur ne surprendra aucun de ceux qui ont quelque connaissance des voies extraordinaires de la Providence : ils savent que tous les auteurs mystiques et les maîtres de la vie spirituelle observent, avec le cardinal Bona, que c'est presque toujours à la suite d'une retraite, que Dieu aime à se manifester à Ses élus, et que depuis le Cénacle jusqu'à nos jours, la vie des saints abonde en témoignages à l'appui de cette vérité. M. Olier eut ce bonheur : " Un jour, dit-" il, étant en la retraite, où je me disposais à entre-" prendre le premier voyage de la mission d'Au-" vergne, j'étais, dans ma chambre, en oraison, " lorsque je vis une sainte âme venir à moi avec " une grande majesté. Elle tenait d'une main " un crucifix, et un chapelet de l'autre. Son ange " gardien, parfaitement beau, portait l'extrémité " de son manteau de chœur, et, de l'autre main, " un mouchoir pour recevoir les larmes dont elle " était baignée. Me montrant un visage péni-" tent et affligé, elle me dit ces paroles : *Je pleure* " *pour toi ;* ce qui me donna beaucoup au cœur, " et me remplit d'une douce tristesse. Durant ce

" temps, je me tenais en esprit à genoux devant
" elle, quoique je fusse effectivement assis. Cela
" passé, je le dis aussitôt à mon Directeur, qui ne
" me répondit rien, sinon quelles étaient les
" paroles qu'elle m'avait dites ; je ne pus les lui
" rapporter, n'y ayant point fait réflexion, et
" néanmoins je m'en souviens fort bien. Je crus
" sur l'heure que c'était la sainte Vierge, à cause
" de la sainte gravité et de la douce majesté avec
" lesquelles elle m'apparut, et à cause de l'ange
" qui lui rendait les mêmes offices qu'un servi-
" teur rend à sa dame. D'ailleurs je ne sentais,
" en ce temps-là, que la dévotion à la très sainte
" Vierge. Je crus aussi qu'en me présentant le
" crucifix et le chapelet, elle voulait m'apprendre
" que la croix et la dévotion à la très sainte
" Vierge seraient les instruments de mon salut
" et la conduite de ma vie."

M. Olier qui, toute sa vie, eut une sorte d'effroi pour ces effets extraordinaires de la grâce, et n'eut rien de plus à cœur que de mettre les siens en garde contre les illusions de cette nature, ne sembla pas attacher une très grande importance à cette étrange apparition, (1) et saint Vincent, qui savait le prix de l'humilité, et en mettait l'acquisition au-dessus de toutes ces grâces extraordinaires, n'eut garde de le dissuader de ce sentiment; la Providence toutefois sembla lui

(1) " J'ai peu remarqué de choses extraordinaires en feu
" M. Olier, notre cher père, raconte un de ses premiers dis-
" ciples, M. de Poussé, parce qu'il avait grand soin de les ca-
" cher, et parce qu'il ne voulait pas qu'on suivît cette voie, ou
" même qu'on en fît cas dans la conduite des âmes. C'est pour-
" quoi je lui ai souvent entendu dire qu'il s'y glissait bien des
" tromperies et qu'il n'y avait rien de solide ni de sûr que ce
" qui se trouvait entièrement conforme aux maximes de l'E-
" vangile, et confirmé par la règle extérieure de l'obéissance,
" c'est-à-dire par ceux qui doivent nous conduire de la part de
" Dieu. Il poussait si loin ce scrupule qu'il défendait aux siens
" d'assister aux exorcismes."

en faire une sorte de reproche : il revit la même apparition à quelque temps de là, et elle lui resta depuis aussi fidèle que s'il l'avait eue sous les yeux.

Dieu voulait évidemment qu'il s'en occupât. Il avait eu le temps et la réflexion pour voir que la sainte âme qui le visitait ainsi n'était pas la sainte Vierge, mais une religieuse dominicaine, retirée sans doute dans quelque monastère qu'il aurait le bonheur de visiter, mais dont il n'avait pas entendu parler encore.

D'ailleurs toute recherche pour le moment était impossible : le départ pour la mission était préparé, il ne pouvait faire attendre ses compagnons. Il en sentait d'autant plus la nécessité, qu'ils étaient tous *gens de qualité*, et qu'ils avaient la générosité d'affronter avec lui le préjugé malheureux qui retenait le clergé noble loin des missions populaires.

Aussi le jeune apôtre se sentait-il rempli de joie et de confiance à la pensée que Dieu se servait de lui pour " mettre en branle plusieurs " personnes de condition qu'il emmenait dans " les déserts de l'Auvergne, pour les dépayser et " les accoutumer à la fatigue."

Arrivés à Riom, à près de vingt lieues du centre de leurs missions, car ils entendaient rayonner dans toutes les campagnes des environs de Pébrac, les missionnaires n'entendirent parler que des vertus de la mère Agnès de Langeac, et des miracles qu'on lui attribuait. Pendant que ces Messieurs se félicitaient de trouver dans les prières de cette sainte religieuse un puissant appui dans les travaux qu'ils allaient entreprendre tout près d'elle, M. Olier fut frappé d'apprendre qu'elle appartenait à l'ordre de saint Dominique.

Ce détail lui rappela sa vision, et piqua vive-

ment sa curiosité : à Brioude, on lui confirma tout ce qu'il avait entendu de bien sur cette religieuse, et il se promit dès lors de franchir les quatre lieues qui le séparaient de Langeac pour visiter cette thaumaturge de l'Auvergne.

Les travaux de la mission ne lui en laissèrent pourtant pas le loisir ; les jeunes et ardents prédicateurs s'étaient mis à l'œuvre avec une ferveur de néophytes, que Dieu d'ailleurs se plaisait à récompenser par les plus abondants fruits de la grâce. M. Olier surtout ne descendait de la chaire, où sa parole chaleureuse, animée, tour à tour affectueuse et menaçante, tendre et terrible avait subjugué les pécheurs, que pour s'enfermer au confessionnal, afin d'absoudre, de consoler et de diriger ceux qu'il venait de convertir. Sa tendresse pour les pauvres pouvait se donner pleine carrière, sans crainte d'exciter l'attention comme au faubourg Saint-Germain, ou aux approches du Pont-Neuf.

Aussi le vit-on les rassembler par bandes pour les catéchiser, leur servir lui-même à manger, la tête nue, avec toutes sortes de marques de respect, courir à leur recherche d'une paroisse à une autre par des chemins affreux, au milieu de toutes sortes de fatigues et de dangers.

Il est vrai qu'il savait se délasser, et, comme autrefois le divin Maître, après avoir ensanglanté ses pieds pendant tout le jour à la recherche de la brebis égarée, passait la nuit dans la prière, ainsi M. Olier prenait souvent les meilleures heures consacrées au sommeil, pour faire violence au ciel par ses prières.

De touchants incidents de reconnaissance, d'éclatants exemples de conversion, de piquantes méprises même entretenaient la verve des jeunes apôtres : M. Perrochel, dont la mère Agnès disait plus tard " que c'était un homme tout à Dieu,"

joignait à une piété remarquable l'extérieur le plus avantageux. Le peuple était frappé de son noble maintien, et, comme les habitants de Lystres prenaient autrefois Barnabé pour Jupiter, et saint Paul pour son humble Mercure, ils le croyaient conducteur de la mission, et directeur général de toute l'entreprise.

Cette erreur ne réjouissait personne autant que M. Olier, qui y trouvait une satisfaction à son désir d'humiliation et d'abaissement. Il en fut si reconnaissant à la Providence, qu'il n'oublia plus cet incident de ses premiers labeurs, et qu'il en parla toujours avec la prédilection d'un saint : " J'ai toujours demandé à Dieu cette " grâce avec instance, dit-il, de ne jamais passer " que pour un rien et pour un homme de néant " que je suis ; ce que j'ai acquis par sa bonté : " car j'ai toujours été traité de la sorte, n'ayant " jamais eu d'extérieur qui annonçât autre chose " de moi. Dans mon premier voyage d'Auvergne, " où je menai en carrosse dans ces déserts sau- " vages, des personnes de condition, entre autres " M. Perrochel, on demandait qui était celui qui " conduisait tant de personnes de qualité ; on ne " pouvait jamais croire que ce fût moi, et l'on " indiquait M. Perrochel, qui passait déjà en ce " pays, quoique alors il ne prêchât point encore, " pour ce qu'il est, comme il l'a montré partout, " savoir : un ange envoyé de Dieu, un apôtre, " enfin une vive image de Notre-Seigneur."

La mission finie, M. Olier s'empressa de se rendre à Langeac, pour visiter la mère Agnès, et savoir si ses espérances étaient fondées : il fut fort étonné, en arrivant, de trouver à l'hôtellerie la tourière du couvent des dominicaines, qui venait le saluer au nom de la prieure. Il voulut rendre la visite dès le lendemain, mais ni ce jour-là, ni le suivant, la mère Agnès ne put venir

au parloir à cause de ses souffrances. Pourtant, elle fit remettre son chapelet au visiteur, et les religieuses reconnurent à cette marque de distinction qu'il était bien le saint apôtre dont elle leur avait annoncé la venue et les travaux.

Enfin la mère Agnès se trouva assez bien pour le recevoir : il la vit entrer au parloir avec une de ses religieuses, le voile baissé sur le visage, et sans donner les moindres marques d'un intérêt spécial. Elle parla, mais sa conversation ne fit allusion qu'aux travaux de la mission et au bruit qu'elle avait fait, sans laisser soupçonner aucunement qu'elle eût connaissance de son visiteur par une autre voie.

Pourtant le soupçon de M. Olier demeura, et pour s'assurer de la vérité, il demanda à la prieure de vouloir bien relever son voile : elle s'y prêta obligeamment, et aussitôt le serviteur de Dieu reconnut la personne qui lui était apparue à Saint-Lazare, et il ne put s'empêcher de lui dire avec une sorte de vivacité : " Ma mère, " je vous ai vue ailleurs !—Cela est vrai, répondit " la sainte religieuse, vous m'avez vue deux fois " à Paris, où je vous ai apparu dans votre retraite " à Saint-Lazare, parce que j'avais reçu de la " sainte Vierge l'ordre de prier pour votre conver- " sion, Dieu vous ayant destiné à jeter les fonde- " ments des séminaires du royaume de France."

La lumière se faisait donc enfin sur son avenir ! mais à peine pouvait-il comprendre lui-même encore ce que Dieu demandait de lui, et son humilité surtout se refusait à croire qu'il pût être autre chose qu'un instrument très secondaire dans l'accomplissement d'un si grand dessein.

Mais les paroles de la mère Agnès ne lui laissèrent bientôt plus de doute ni d'hésitation : il comprit qu'il avait là un témoin du ciel auto-

risé par des miracles, et le clergé de France et le procès de canonisation de la vénérable servante de Dieu lui ont donné raison.

Il écouta donc avec la simplicité d'un enfant cette sainte femme, qu'il considéra dès lors comme sa mère dans l'ordre de la grâce, sans se demander pourquoi Dieu avait choisi cet interprète de Sa volonté plutôt que son saint directeur. Il savait qu'Il est toujours maître de Ses dons, et les communications de sainte Thérèse avec saint Jean de la Croix, de sainte Chantal avec saint François de Sales, de sainte Claire et de saint François d'Assise, de saint Benoît et de sa sœur, et une infinité d'autres, dont l'hagiographie et l'histoire de l'Eglise sont remplies, étaient là pour lui rappeler qu'il n'y avait rien d'étrange ni d'inouï dans cette conduite de la Providence.

Les saints eux-mêmes, dans l'accomplissement d'œuvres si surhumaines, peuvent avoir besoin des trésors spirituels d'âmes privilégiées, et ce fonds commun de mérites, de prières, de mortification, d'influence au ciel et de crédit sur la terre n'est pas de trop pour établir profondément dans le sol ces œuvres séculaires qu'ébranlent les vents de la persécution, et tous les efforts des passions humaines.

Elle lui parla avec tant d'élévation et de force, que le brillant élève de la Sorbonne avoua n'avoir jamais rien entendu de semblable ; en même temps, elle le pressait avec une fraternelle charité d'arriver enfin à cette maturité de vertu qui lui permettrait d'être l'instrument béni de la Providence pour l'œuvre qu'ils méditaient en commun.

Jamais affection ne fut plus forte ni plus sainte que celle qui unissait ces deux grandes âmes, dit M. de Lantages : la mère Agnès se plaisait à

dévoiler à celui qui se faisait son disciple les secrets des austérités les plus dures à la nature, et l'amour des plus cruelles souffrances. Son souhait le plus habituel et le plus ardent était que Dieu voulût bien lui envoyer *des croix*. Jésus a été cloué à la croix par Sa volonté divine depuis le premier instant de sa vie, ainsi doit être son vrai disciple. M. Olier commença dès lors à approfondir ce grand mystère de la croix de Jésus, dont il a fait de si admirables révélations dans son *Catéchisme chrétien*.

Mais la prieure de Langeac n'oubliait pas que le joug du Seigneur est doux, et tout en lui prédisant des croix et des traverses de toutes sortes jusqu'à la fin de sa vie, elle se plaisait à relever son courage et sa confiance, en lui disant que la Reine du clergé serait avec lui dans tout ce qu'il entreprendrait pour la formation des clercs. La tendresse de M. Olier, déjà si vive pour la sainte Vierge, ne connut plus de bornes en entendant une semblable assurance, et il se sentait prêt à tout souffrir, pour mériter un sourire de celle qu'il avait choisie pour sa mère et patronne.

L'humilité, la mortification de la mère Agnès et les miracles qu'elle avait opérés ne laissaient à M. Olier aucun doute sur ses paroles : il l'avait vue malade, et réduite à l'extrémité pour une louange indirecte qu'elle avait reçue un jour ; il la voyait " pousser des sanglots, qui semblaient " devoir lui briser la poitrine, et ses larmes se " répandre comme des torrents des heures en- " tières. Ses pénitences font frémir, ajoute-t-il : " après s'être déchiré la chair en morceaux et " avoir découvert ses os par la violence de ses " disciplines, elle laissait sa chemise de serge se " coller sur ses plaies et prenait ensuite un plai- " sir indicible à arracher cette chemise, et à em- " porter ainsi la peau jusqu'à laisser ses os décou-

" verts. Elle pratiquait toutes ces austérités ef-
" frayantes pour expier les péchés de quelques
" âmes dont Dieu l'avait chargée."

Il fallait bien cette allusion à sa mondanité passée, pour que l'humble M. Olier se trouvât à l'aise dans ce récit : ce qu'il se garde de dire, c'est qu'il fit, sous la direction de cette sainte âme, des progrès si rapides dans l'amour de la mortification, qu'elle fut elle-même obligée souvent de modérer les excès de ses pénitences.

La direction intérieure de M. Olier n'était pas le seul objet du zèle de la mère Agnès : elle lui donnait les plus heureux conseils pour la conduite de ses missions, et la réforme même de son abbaye de Pébrac.

Peut-être, sans elle, n'eût-il pas osé l'entreprendre, tant l'œuvre lui paraissait désespérée. A son arrivée à Pébrac, il avait trouvé les choses dans un état plus désolant encore qu'il n'avait pu imaginer : les dix-huit religieux de l'abbaye, avec les trente-deux autres qui desservaient les différents bénéfices dépendants de la communauté, loin de donner à l'Auvergne l'exemple des vertus que cette maison avait donné autrefois, scandalisaient en même temps et le monde et l'Eglise par leur irrégularité et leur frivolité.

Aux prières et aux reproches de M. Olier, ils avaient froidement répondu qu'en entrant dans cette abbaye, ils n'avaient pas voulu s'engager à faire plus que ceux qui les recevaient à la profession, et que tout changement et tout retour à une discipline plus austère était par là même contraire à leurs promesses.

En vain le pieux abbé employa-t-il tour à tour les considérations les plus terribles et les plus touchantes, ses adjurations, qui faisaient fondre en larmes les impies et les mondains, n'obtinrent presque pas de succès sur ces religieux : douze

seulement, touchés de la grâce, se déclaraient disposés à embrasser la réforme.

M. Olier, à qui toute considération d'intérêt était étrangère lorsqu'il s'agissait de sa conscience et de la gloire de Dieu, ne voulut pas perdre l'espérance qu'ils lui donnaient, quelque faible qu'elle fût.

Il écrivit à M. Alain de Solminihac, qui venait d'établir la réforme dans son abbaye de Chancellade, pour lui proposer d'entreprendre la même œuvre à Pébrac, lui faisant les plus grands avantages pour mener cette entreprise à bonne fin : " Prosterné à vos pieds, lui disait-il, le cœur " percé des plaies dont ces religieux déchirent " Jésus-Christ, je redouble mes prières, et j'ose " espérer la grâce pour laquelle j'adresse au ciel " de nombreux vœux... Le Fils de Dieu est venu " pour une brebis égarée, ayez pitié, Monsieur, " de cinquante qui se perdent, et qui plus est, " de leur pasteur : mais que dis-je ? de l'ombre " de leur pasteur qui ne l'est que pour les ef- " frayer et les dissiper. Ce qui peut vous tou- " cher, Monsieur, c'est qu'il y en a une douzaine " qui ont ce même dessein, et autant que je puis " le connaître, la plupart s'y porteraient aussi, " s'ils avaient quelqu'un qui les attirât et qui " leur coupât le pain que je consume et dévore " si misérablement.

" La mission a touché les plus endurcis et si " vous apportiez à présent le baume dans leurs " plaies, vous les guéririez sûrement.

" Je crois, Monsieur, que Dieu vous le de- " mande : pour son misérable serviteur, il vous " en conjure à mains jointes, il jette à vos pieds " un bénéfice, prieuré simple des dépendances, " et si cela ne vous agrée, il vous fera les condi- " tions telles qu'il vous plaira devant Notre- " Seigneur."

L'abbé de Chancellade ne pouvait résister à une telle prière : il partit aussitôt au milieu des chaleurs de l'été, et vint trouver M. Olier à Pébrac. Celui-ci le reçut comme un envoyé de Dieu, et lui fit les conditions de cession les plus belles ; les religieux y prêtaient la main, grâce aux pensions que M. de Solminihac promettait de leur faire jusqu'à la mort.

Tout semblait donc fini : l'abbé de Chancellade profita de la conclusion de cette affaire pour visiter la mère Agnès ; il remporta de cette visite la plus forte impression : " Je n'ai jamais " connu d'esprit qui eût de si parfaites commu- " nications avec Dieu," disait-il, en se retirant, à M. Olier.

Pourtant le zèle et la générosité de M. Olier, le dévouement de l'abbé de Chancellade et les prières de la mère Agnès n'eurent point de succès durable : les fermiers prirent l'alarme, les moines se ravisèrent et, afin de n'être point réformés du tout, réclamèrent, à grands cris, la réforme que le père Faure établissait alors pour les chanoines réguliers de saint Augustin sous le patronage du cardinal de la Rochefoucauld. Mme Olier, qui voyait échapper aux mains de son fils un riche bénéfice dont elle avait eu tant de peine à le faire pourvoir, vint à leur aide, et le bon cardinal, qui ne démêla rien dans cette intrigue, arrêta, par une lettre de cachet, les effets du concordat avec l'abbé de Chancellade, et manda M. Olier à Paris, afin de travailler à neuf à de nouveaux arrangements.

Ce fut la fin de tout : les moines, pris par surprise, et touchés de la grâce, s'étaient résignés au rétablissement de la discipline primitive : ce répit les rejeta dans l'opposition. Ils comprirent qu'en gagnant du temps, ils réussiraient à ruiner

tous les projets de réforme, et ils rentrèrent dans leur triste sécurité.

Le pieux M. Olier ne retirait de tous ces efforts qu'une humiliation nouvelle et une croix de plus, ce dont la mère Agnès le félicitait avec ardeur, mais au moins il mettait en paix sa conscience, et apprenait par sa propre expérience l'immense malheur que cause l'affaiblissement de la discipline dans les maisons religieuses, et la difficulté de réagir ensuite contre le relâchement. Cette leçon ne devait être perdue ni pour lui, ni pour ses disciples, et c'était peut-être dans ce but après tout que la Providence la lui avait ménagée.

Pour le moment, il fallait songer à obéir au cardinal, et à quitter la mission d'Auvergne. La prieure de Langeac s'en affligea vivement d'abord : elle avait choisi M. Olier pour son directeur depuis quelque temps, et depuis lors, elle avait retrouvé dans la vie religieuse toute la paix et la sainte allégresse qui l'avaient momentanément quittée : " Je vous ai autrefois considéré, " lui disait-elle, avec une vive reconnaissance, " comme l'enfant de mes larmes, en priant pour " votre conversion : dès aujourd'hui, je vous " regarde comme mon guide et mon père."

La lettre du cardinal fixait l'entrevue à Paris pour le 1er d'octobre (1634), une autre lettre du père de Condren à l'abbé de Pébrac le pressait de se rendre à la capitale pour une affaire de très grande importance, qu'il ne lui faisait pas autrement connaître. M. Olier fit une dernière visite à Langeac : la séparation fut celle des saints. La mère Agnès fit don à M. Olier de son crucifix, en même temps qu'elle lui laissa pressentir la connaissance qu'elle venait d'avoir de sa fin prochaine : " Depuis votre arrivée, lui dit-" elle, j'avais cessé de demander à Dieu d'aller à

" Lui, mais maintenant je puis bien dire adieu " aux parloirs et au monde ! " Puis, en se retirant, elle dit tout haut : " Adieu, parloirs, je " ne vous verrai plus ! "

C'était encore une prophétie qui devait s'accomplir. Du parloir, elle passa au pied de l'autel, pour pleurer comme une enfant de Jésus et sous Son regard la perte qu'elle venait de faire, et Le prier de retirer du monde l'orpheline, puisqu'il la privait de son père : " Hé ! mon Dieu, que " m'avez-vous fait ? disait-elle, vous m'avez " donné un homme selon mon cœur, et vous me " l'avez ôté !... mon cher Epoux et Ami, j'ai ac- " compli par Votre grâce l'œuvre que Vous et " Votre sainte Mère m'avez confiée, et pour la- " quelle Vous avez voulu que je demeurasse " encore sur la terre. Vous savez le désir que " Vous avez mis dans mon cœur de Vous aimer " de toute son étendue, uniquement et sans " réserve : ce que ne pouvant pas faire sur la " terre, j'ai toujours désiré d'aller à Vous : mon " cher Ami, ne retardez pas mon bonheur ! Rivez- " moi à Vous, et donnez-moi place parmi ceux " qui Vous bénissent et adorent sans cesse, car " si Vous ne le faites, je crois que je mourrai de " langueur à chaque moment. Je Vous remercie " d'avoir écouté mes prières, et de m'avoir donné " et fait voir celui que Vous désiriez que je pro- " curasse à Votre Eglise par mes soins : l'ayant " vu et le sachant à Vous, laissez aller mon esprit " en paix. Je ne Vous demande pas que Vous le " tiriez avec moi de ce monde, m'ayant fait voir " qu'il Vous devait rendre de grands services " dans Votre Eglise.

" Préservez-le du mal, ayez-le sous Votre pro- " tection : faites-lui la grâce de n'aimer que " Vous, de n'être possédé que de Votre esprit, et " de ne vivre que de Votre vie. Ce sont les

" prières que Vous fait Votre pauvre servante,
" résolue de ne bouger d'ici, jusqu'à ce que Vous
" l'ayez exaucée."

Et Jésus, habitué aux saintes familiarités de Son enfant de prédilection, l'exauça : au sortir du saint lieu, Agnès tomba malade, et sentit qu'elle allait mourir. Ses dernières pensées furent pour l'œuvre et l'ouvrier dont Dieu l'avait chargée : elle écrivit au père de Condren pour le prier de diriger désormais l'abbé de Pébrac, bien qu'en ce moment il s'adressât à saint Vincent pour cet office, et que rien ne fît présager alors qu'il dût quitter une si haute et si sage direction. L'évènement cependant justifia les paroles de la mère Agnès, comme nous le dirons bientôt.

Une seconde lettre fut adressée par elle à M. Olier lui-même, pour lui annoncer sa mort prochaine. Elle passa en effet à son céleste Epoux, trois semaines après le départ de son directeur, le 19 août 1634. Elle n'avait que trente-deux ans.

La nouvelle de sa mort atteignit M. Olier le jour de la Toussaint. Sa sensibilité en fut d'abord très éprouvée, et, comme la prieure de Langeac, il demanda au saint Sacrement sa consolation ordinaire, se plaignant doucement à Notre-Seigneur " de ce qu'Il lui avait ôté ce secours
" pour son salut."

Puis ce fut à l'âme d'Agnès elle-même qu'il se plaignit de cette désertion, au moment où son assistance lui devenait si précieuse, " et aussitôt,
" dit-il, je fus remis de ma douleur, mes larmes
" furent essuyées, et même, contre mon gré, je
" me sentis dans l'impuissance de pleurer et de
" m'affliger davantage : car, en ce temps, j'étais
" dans cette niaiserie de croire qu'il fallait s'af-
" fliger après de telles pertes, qu'il fallait même
" donner ce témoignage à l'amitié d'une si sainte

" personne, ce qui, ajoute-t-il héroïquement, est
" une des manies du monde : comme si les saints
" ne gagnaient pas au sortir de cette vie."

Il s'empressa aussitôt d'écrire aux religieuses de Langeac une lettre de sympathie et de consolation : " Jésus-Christ délaissé de Son Père, la
" Mère délaissée de son Fils, leur disait-il, soient
" votre consolation !... Vous avez eu sujet de
" gémir quelque temps, et vous pouvez encore
" soupirer à l'ouverture de ma lettre, en voyant
" la plaie que cette mort a faite à mon cœur.
" Mais toutefois, mes Révérendes Mères, ce qui
" doit nous consoler tous également, c'est qu'é-
" tant obligés d'oublier tous nos intérêts pour
" procurer ceux de Dieu, nous sommes assurés
" qu'Il gagne dans nos pertes, et qu'aujourd'hui
" Il possède pleinement cette âme que l'usage de
" sa liberté retenait auparavant incertaine, et
" dont Il n'avait que l'attente. Mes Révérendes
" Mères, que saurions-nous perdre dans un
" évènement qui enrichit même la majesté de
" Dieu ? Vous avez perdu une fille, et vous avez
" une sainte : elle était dans vos bras, et elle est
" dans le sein de Dieu."

On pense bien que l'humble prêtre ne pouvait finir sa lettre sans faire une allusion aux prières et aux mortifications que la mère Agnès avait offertes pour sa conversion :

" Vous êtes ses bonnes filles, leur disait-il donc
" en terminant, les héritières de ses vertus, et
" les images vivantes de sa grâce, et moi misé-
" rable pécheur, je suis l'ingrat sujet de ses béné-
" dictions, l'infidèle successeur de ses dévotions,
" l'insolent profanateur de ses grâces, et qui,
" peut-être, par mes péchés et mes misères, ai
" causé sa mort. Priez-la donc, invoquez-la pour
" moi : les filles auront pouvoir sur l'esprit de la
" mère."

La naissance au ciel de la sainte prieure de Langeac donna à la piété de M. Olier un élan nouveau. Il chercha autour de lui une nouvelle victime à sacrifier comme preuve de son unique attachement à Dieu : il ne trouva plus que son train et ses voitures, que saint Vincent l'avait forcé de retenir jusque-là.

Pour diminuer le mérite de cette action, dont tous ceux qui ont été élevés dans le luxe et la richesse sauront apprécier le mérite, M. Olier se plaît à la raconter comme une sorte de satisfaction accordée à la nature plutôt qu'à la piété : " Depuis que je m'étais donné entièrement à " Dieu, dit-il, j'éprouvais mille et mille souf- " frances, lorsque j'entrais dans le carrosse que " j'avais conservé jusqu'à ces derniers temps, et " les fréquents accidents qui m'arrivaient ensuite " me confirmaient de plus en plus dans la pensée " où j'étais que Dieu voulait me voir débarrassé " de tous ces dehors mondains. Je ne puis porter " les livrées du monde, ni ses façons de faire : je " ne puis m'accommoder à ses suites, à ses la- " quais, à ses équipages, enfin à tout ce qu'il " estime, et il me semble que je souffre les peines " du purgatoire, quand je pense à un train et à " un laquais qui me suit."

Les pauvres s'enrichirent comme toujours de ce sacrifice ; pourtant il lui fallut garder un serviteur et une voiture, d'après l'ordre exprès de saint Vincent.

Son obéissance fut immédiatement récompensée par les fruits qu'il remporta dans une nouvelle mission qu'il entreprit avec les Messieurs de Saint-Lazare.

Mais il n'était point destiné à rester définitivement dans cette œuvre si sainte et si grande de l'évangélisation des pauvres : c'était, avons-nous dit, un noviciat par où la Providence voulait le

faire passer, pour qu'aucune des connaissances et des expériences du saint ministère ne manquât à l'éducateur du clergé. Ses desseins cachés commençaient à se déclarer sur lui, et avec d'autant plus d'efficacité qu'il se laissait en tout conduire comme un enfant, et qu'il s'efforçait de ne mêler rien d'humain à l'action de Dieu.

C'est encore dans le silence d'une retraite que Dieu lui manifesta Ses volontés. Pour lui en faire apprécier la nécessité, il l'abandonna une fois de plus aux scrupules et aux obscurités les plus affligeantes. Saint Vincent, avec toute sa bonté et sa haute sagesse, fut impuissant à calmer cette nouvelle tempête intérieure. M. Olier se tourna vers Jésus seul, et, du fond de son anéantissement et de son trouble, lui cria comme les apôtres : Maître, sauvez-moi, je vais mourir ! Et alors la voix du Maître retentit pleine de compassion et de force, et d'un mot commanda à la tempête ; " O mon Tout, s'écriait plus tard " M. Olier tout ébranlé par les émotions de cette " heure mystérieuse, le tairai-je ce mot qui me " saisit et me perce le cœur de reconnaissance " même à présent... lorsqu'en cette retraite où " j'étais encore affligé d'une faute que je croyais " m'avoir perdu, tout d'un coup une voix comme " celle d'un maître puissant me dit : Le père de " Condren te mettra en paix ! ce qui eut tant " d'efficacité que sur-le-champ je ressentis une " paix et un calme indicibles."

Sœur Agnès l'avait annoncé et demandé expressément au père de Condren, et pourtant M. Olier, soit qu'il ne vit pas assez clairement la volonté de Dieu en cela, soit attachement à celui qui fut toujours pour lui le meilleur des amis et le plus tendre des pères, n'avait pas voulu jusque-là s'adresser au supérieur de l'Oratoire pour sa direction.

Mais le ciel parlait : il ne s'agissait pas simplement de la formation de M. Olier aux plus sublimes vertus, saint Vincent était plus que suffisant pour cela, il s'agissait d'un nouveau noviciat, auquel le fondateur de Saint-Sulpice devait être initié : " Il fallait, dit M. de Maupas " dans son Oraison funèbre de saint Vincent de " Paul, deux grands maîtres de la vie spirituelle, " M. Vincent et le père de Condren, pour former " ce grand sujet, et le rendre capable des plus " hautes maximes de la perfection : puisque la " Providence S'en voulait servir pour établir ce " beau séminaire de Saint-Sulpice, et pour le " rendre lui-même tel qu'il a paru depuis, dans " la suite des temps, un père et un maître de " tant de vertueux ecclésiastiques qui mainte- " nant, à l'heure que je parle, travaillent dans " nos diocèses avec abondance de grâces et de " bénédictions."

Il fallait donc que M. Olier, après avoir puisé à Saint-Lazare l'amour de la pauvreté et le zèle de l'évangélisation, vînt recevoir à l'Oratoire l'investiture de l'esprit apostolique, à la source même où l'avaient puisé saint Vincent et le père Eudes, Bourdoise et d'autres encore, destinés par Dieu à des œuvres si spéciales.

Le cardinal de Bérulle avait établi ce grand foyer de vie surnaturelle, dans le but d'établir les séminaires en France : et, chose étrange, ce fut plutôt la formation des fondateurs que Dieu lui donna, que l'établissement même de ces maisons. De son vivant même, l'Oratoire s'occupa surtout de missions et de colléges, et son successeur, le père de Condren, ne put qu'à la fin de sa vie préparer les ouvriers de la grande œuvre qu'il rêvait depuis longtemps.

" Cet illustre père, Charles de Condren, dont le " nom, dit Bossuet, inspire la piété, dont la mé-

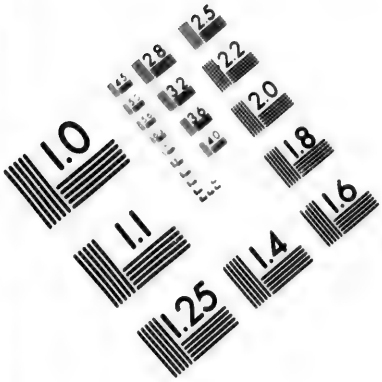
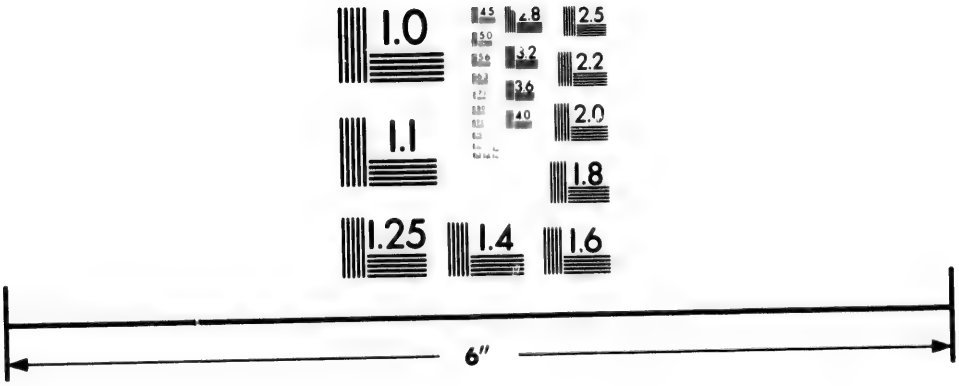
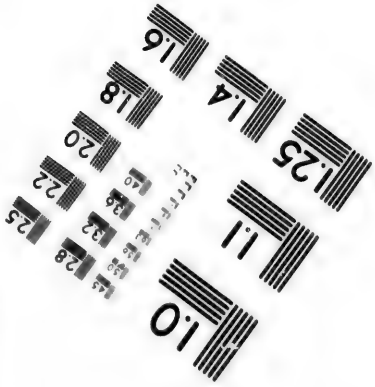
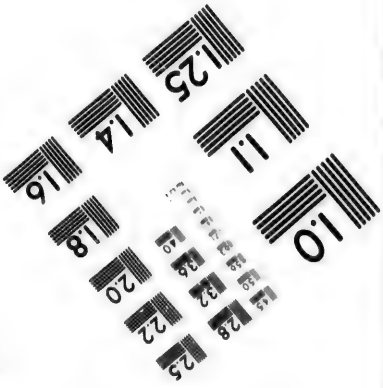


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.1
1.0

" moire toujours fraîche et toujours récente est
" douce à toute l'Eglise, comme une composition
" de parfums, était entouré, par tous ceux qui
" l'ont connu, d'un respect et d'une vénération
" étonnante. Sa candeur et son génie, la fai-
" blesse de sa constitution et la ferveur de son
" zèle et de ses mortifications tenaient tous ceux
" qui l'approchaient dans une admiration conti-
" nuelle ; profond penseur, ascète incomparable,
" ami plein de tendresse, il avait tout pour sé-
" duire, mais Jésus se l'était réservé avec une
" affection jalouse : le monde ne vint jamais trou-
" bler ses entretiens constants avec son divin
" Maître, Jésus fit taire la réputation de Son
" apôtre au-delà de l'Oratoire, sa gloire ne dé-
" passa guère la porte de sa cellule, devant
" laquelle le cardinal de Bérulle se prosternait
" pour baiser les vestiges des pas de son saint
" ami."

Saint Vincent ne savait comment exprimer son admiration pour lui : " Jusque-là que quand
" il apprit sa mort, se jetant à genoux et se frap-
" pant la poitrine, il s'accusait, les larmes aux
" yeux, de n'avoir point honoré ce saint homme
" autant qu'il méritait de l'être. Enfin sainte
" Chantal, après quelques entretiens qu'elle eut
" avec le père de Condren, fit de lui cet éloge le
" plus beau qu'on puisse faire d'un homme
" mortel : Si Dieu a donné à l'Eglise notre bien-
" heureux fondateur pour instruire les hommes,
" il semble qu'Il a rendu le père de Condren
" capable d'instruire les anges."

Cet homme si austère, si retiré, si intérieur, s'était avancé plus qu'aucun autre dans la connaissance des voies de Dieu ; avec un coup-d'œil d'une sûreté et d'une sagacité étonnantes, il saisissait l'action mystérieuse de Jésus dans les âmes, la mettait en lumière, et rendait des oracles, qui

surprenaient les hommes les plus versés dans la connaissance du cœur humain.

Et pourtant, rien de plus indulgent que cet homme si perspicace. Il discernait si fidèlement et si sûrement le but final où Dieu conduisait les âmes par toutes ces mystérieuses et innombrables voies ; il distinguait si clairement au bout le naufrage de toutes les espérances humaines, et le suprême et définitif retour à Dieu, qu'il n'hésitait pas à déclarer dans ces temps où la dureté doctrinale commençait à s'annoncer, que le nombre des saints n'avait point diminué dans l'Eglise, et qu'ils étaient aussi nombreux que dans les premiers siècles.

Dieu avait réuni autour de lui un certain nombre de jeunes ecclésiastiques avides de se former sous sa direction : leur piété, leur science et leur dévouement semblaient les désigner pour l'œuvre qu'il rêvait. Il veillait sur eux avec la tendresse de Jésus pour les douze, et ne permettait pas qu'on lui en ravît aucun, même pour les charges les plus importantes, même pour l'épiscopat.

Le cardinal de Richelieu lui fit offrir un évêché pour son neveu l'abbé du Ferrier : pour toute réponse, le père de Condren défendit à son neveu d'y songer davantage : " Dieu veut vous " donner à faire quelque chose qui ne sera pas " moins utile à l'Eglise, lui dit-il."

Il ne s'expliquait pas davantage sur son projet. L'établissement d'un séminaire lui semblait une œuvre si délicate et si divine, qu'il n'osait s'ouvrir à personne d'un si grave projet, et qu'il disait à l'évêque de Comminges (1637), à propos de fondations de cette nature : " Vous vous sou- " viendrez qu'il n'en faut point parler : les pu- " blier au monde, c'est les exposer au diable, qui

" peut les contrarier aisément par ceux qui se
" laissent conduire par sa malignité ! "

Son effroi pour l'avenir de ce grave projet l'empêcha également de s'en ouvrir à M. Olier, lorsqu'il vint réclamer ses conseils. Il s'agissait, comme pour l'abbé du Ferrier, d'un évêché, et même, autant qu'on a pu le savoir, de l'évêché de Rodez, que le titulaire trop âgé, et désireux d'avoir un saint pour successeur, faisait offrir à M. Olier.

Saint Vincent, qui savait l'état de ces contrées, dont Abelly avait dit peu d'années auparavant : " A grand'peine nos gens savent-ils qu'il y a un Dieu," Saint Vincent, qui savait tout le fruit que la prédication de M. Olier avait produit dans les provinces voisines, et dont l'âme débordait de tendresse pour les pauvres et les campagnards abandonnés, pressait l'abbé de Pébrac d'accepter.

Il hésitait beaucoup, son humilité lui faisant voir toutes ses imperfections. Sa foi lui montrait dans l'évêque la consommation du caractère sacerdotal et l'expression la plus parfaite de Jésus-Christ. Au moins, s'il avait un an pour atteindre à cette maturité de l'esprit apostolique, mais saint Vincent se montrait pressant, et l'évêque demandait une réponse immédiate : " Un
" jour qui devait être celui de la conclusion, dit
" M. Olier, je me retirai... dans l'église de Saint-
" Germain-des-Prés, pour prier notre bon Dieu,
" qu'il fît en cela Sa sainte volonté, et il me
" sembla encore que, pour tenir cette sainte et
" divine condition de l'épiscopat, je devais être
" dans un état de pure et parfaite union avec
" Dieu si éloigné de mon état grossier et sen-
" sible."

Lorsque le père de Condren vit venir à lui ce jeune prêtre qui, par humilité, refusait un épiscopat, il reconnut tout aussitôt en lui la marque

divine, et il conçut l'espoir de l'associer à l'abbé de Foix, aux deux frères Brandon, à MM. Amelotte et du Ferrier, qui composaient alors son petit cénacle.

Sans lui en rien dire toutefois, il abonda dans l'exposé que M. Olier lui fit de toutes ses prétendues incapacités et dans la conviction qu'il avait de son indignité pour une telle charge. Il ne voyait nul inconvénient à développer encore cette humilité si profonde déjà, mais un autre motif le touchait surtout : n'était-il pas l'homme que Dieu s'était choisi pour son œuvre de prédilection ? Il n'y a que les enfants qui aient de semblables intuitions, et le père de Condren était véritablement un enfant, selon l'acception évangélique du mot. En présence de tant de détachement d'esprit intérieur, d'humilité unie à tant de savoir théologique, à une éloquence si véhémente et à une fortune si haute, il crut reconnaître le type du prêtre engagé dans le saint ministère, obligé d'être plus parfait, plus savant, plus recueilli, plus zélé que les religieux eux-mêmes, sur qui ne pèse pas le soin des âmes.

Mais avec une prudence qui égalait sa candeur, il se contenta pour le moment de répondre d'une manière évasive :

" Je vois en vous de grands empêchements à " être évêque, lui dit-il, et pour pouvoir prononcer affirmativement, je désirerais avoir des " preuves plus manifestes de la volonté de " Dieu."

La joie de M. Olier fut au comble de trouver quelqu'un qui semblait approuver les bas sentiments qu'il avait de lui-même : " Ce second directeur, dit-il, était éclairé comme un ange, et " il jugeait que ma vocation n'était pas assez ex" presse pour passer par-dessus les empêche" ments qu'il reconnaissait en moi, comme défaut

" de jugement, de conduite, de piété, de véri-
" table zèle, de science."

Ce n'était pas cependant l'opinion que M. de Condren avait de lui, car, après lui avoir fait rompre cette proposition d'un évêché, il lui dit à plusieurs reprises que Dieu avait d'autres desseins sur lui, qu'ils n'étaient pas si éclatants ni si honorables que l'épiscopat, mais plus utiles à l'Eglise.

M. Olier resta donc à Paris, et le père de Condren s'appliqua uniquement, pendant dix-huit mois, à le former aux " fonctions ecclésiastiques, " et à lui communiquer toutes les hautes con-
" naissances et les sublimes lumières qu'il avait
" du sacerdoce de Jésus-Christ."

Et qui en était plus capable que cet homme, vraie hostie d'amour sous laquelle se cachait l'image de Jésus ? Ses lumières jetaient M. Olier dans un tel ravissement qu'il n'en parlait encore longtemps après qu'en termes étonnants : " Comme on remarque dans la théologie que la
" lumière des anges est de telle nature, que les
" anges inférieurs ne pourraient point porter
" sans miracle la lumière des anges supérieurs,
" ainsi en était-il de sa lumière au regard du
" reste des esprits ! "

Le disciple aurait voulu ne pas perdre un mot des paroles d'un maître si autorisé, et il se désolait à la pensée que le père de Condren ne voulait rien écrire ni imprimer, et que tant de lumières seraient perdues pour les âges futurs. En vain lui représenta-t-il l'exemple de saint Jean qui, vaincu par les prières de l'Eglise, avait enfin consenti à écrire son évangile, comme le raconte saint Jérôme : le père de Condren répondait par quelques paroles d'humilité, par l'exemple du Sauveur et celui des apôtres qui, disait-il aimablement, n'ont écrit que fort peu

de lettres pendant leur vie, " tandis qu'il en avait écrit plus de cent."

Non, cette intelligence " la plus vaste qui fût alors au monde," cet homme apostolique, " ce vrai portrait de Jésus-Christ," comme M. Olier se plaît à le nommer, n'avait point reçu la mission d'écrire ; il était né pour former à la connaissance et à l'amour de Jésus et de Marie ceux que Dieu appelait à ranimer l'esprit ecclésiastique dans l'Eglise de France. Aussi, sous sa direction, l'amour que M. Olier avait pour le très Saint-Sacrement s'enflamma-t-il de nouvelles ardeurs.

Il aurait voulu répandre partout cette dévotion, et ce fut dès lors son unique souhait : " Je désirerais d'être pain, disait-il avec ferveur, " pour être converti en Notre-Seigneur, comme " aussi d'être de la nature de l'huile, pour pou- " voir toujours me consumer devant le très Saint- " Sacrement. Je me souviens que lorsque j'arri- " vais tard de la campagne à Paris, et que j'allais " selon ma coutume saluer Notre-Seigneur à " Notre-Dame, trouvant les portes fermées, au " moins je me consolais en regardant au dedans " au travers des fentes des portes, et voyant les " lampes allumées, je disais : Hélas ! que vous êtes " heureuses de vous consumer toutes à la gloire " de Dieu, et de brûler perpétuellement pour " l'éclairer ! J'ai toujours eu ce désir de faire con- " naître Notre-Seigneur, surtout au très Saint- " Sacrement : ce devrait être l'occupation de tous " les prêtres ! "

Et en effet ce fut là le rêve de toute sa vie, et, en établissant Saint-Sulpice, c'était surtout une congrégation de prêtres adorateurs du Saint-Sacrement qu'il se proposait de fonder.

Le père de Condren n'eut garde aussi de contrarier son culte pour la sainte Vierge Marie :

c'est le corollaire obligé du culte pour le Saint-Sacrement, et l'adoration du Corps de Jésus ne peut aller sans un infini respect pour Celle qui lui a donné naissance. Depuis ses plus jeunes années M. Olier s'était plu à témoigner son attachement à cette Reine du Ciel par une foule de petites pratiques où éclatait sa tendresse filiale : il célébrait le samedi, qui lui est consacré, comme il gardait le dimanche. Son directeur l'encouragea dans la pensée qu'il avait de ne pas même employer d'ouvriers ce jour-là, et lui conseilla d'aller tous les samedis célébrer le saint Sacrifice à Notre-Dame. Il approuva aussi la consécration qu'il faisait à cette bonne mère de tout ce qu'il possédait, les bénédictions qu'il lui demandait dans sa cathédrale au départ et au retour de toutes ses missions.

D'ailleurs M. Olier trouvait un tel charme dans ces hommages au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge, qu'il y passait la plus grande partie de ses journées. Il se le reprocha un moment, et voulut reprendre ses études théologiques, dans le but de passer son doctorat. Saint Vincent et le père Condren l'en dissuadèrent tous les deux, et l'effroi qu'il avait de perdre un peu d'humilité en recevant cette distinction lui fit accepter avec une véritable joie cette décision de ses directeurs.

Toutefois le père de Condren eut alors à combattre une autre aspiration de M. Olier, qui lui tenait bien plus vivement au cœur que la palme du doctorat ou la mitre épiscopale : c'était l'ardent désir qu'il avait de passer au Canada pour y porter l'Evangile.

Ce désir, qui le poursuivit toute sa vie et fut son plus beau rêve et sa plus chère ambition, il ne devait jamais le satisfaire. En vain, en entendant les récits des travaux apostoliques des Ré-

collets et des Jésuites, les merveilles de la foi chez les enfants des vastes solitudes et les fleurs de vertus qui s'épanouissaient partout sur la terre des neiges, sentait-il son cœur dévoré du zèle apostolique, en vain le ciel lui montra-t-il dans la lumière de l'extase cette terre de promission, il ne devait jamais y entrer. Il dut se contenter de lui donner ses ferventes prières et son amour, de lui former des apôtres et de lui trouver des ressources ; mais, chaque fois qu'il songea à venir lui-même moissonner dans ce champ nouveau du père de famille, quelque voix autorisée ou quelque impossibilité subite lui interdit d'y songer davantage.

Forcé par le père de Condren de renoncer à ces lointaines missions, M. Olier tourna la ferveur de son zèle vers l'apostolat des campagnes, qu'il reprit avec une nouvelle ardeur. Celui-là était dans les vues de la Providence : il fallait que le Vivarais, l'Auvergne, la Bretagne et la Picardie connussent le fondateur de l'œuvre nouvelle et l'esprit qui l'animait pour donner crédit aux fondations qu'il était appelé à établir dans ces différentes provinces. Le supérieur de l'Oratoire, tout en encourageant ses efforts et ceux de ses confrères, et en ouvrant à leur activité de nouveaux champs de prédication, ne voulait pourtant pas leur laisser perdre de vue les intentions ultérieures qu'il nourrissait à leur sujet, mais il continuait de leur en parler d'une manière mystérieuse : " Il faut encore continuer " les missions, disait-il, et puis nous ferons " quelque chose de mieux."

Tel était le respect qu'on avait pour lui, que jamais personne n'osa lui en demander davantage.

Puisque la prédication continuait de lui être assignée par son directeur, M. Olier, malgré sa

faiblesse, se prépara à se remettre en mission ; mais c'était sa coutume, avant chacune de ces excursions apostoliques, d'aller se remplir dans la retraite de l'esprit de Dieu, et d'y prendre pour ainsi dire Ses ordres. Il se retira donc à quelques lieues de Paris pour y vaquer à loisir à la prière et à la méditation, et cette fois encore Notre-Seigneur voulut bien lui faire entendre Sa volonté, et confirmer les instructions qu'il avait reçues du père de Condren :

" Je n'oublierai jamais, dit-il, ces paroles no-
" tables que Notre-Seigneur me fit entendre
" alors : *Je veux me servir de toi pour la prédica-*
" *tion !* Je ne m'attendais à rien de semblable,
" car depuis peu mon médecin m'avait dit
" qu'avec ma faible santé, je n'étais nullement
" propre à ce ministère, et que j'avais une poi-
" trine qui ne me permettait pas de faire autre
" chose que de courtes exhortations à la grille
" dans les couvents de religieuses. Dès que j'eus
" entendu ce mot de Notre-Seigneur, je lui
" répondis : *Hé ! comment, Seigneur ? Je n'ai point*
" *de tempérament propre à cela.—Je le changerai,*
" reprit-Il à l'instant. Je pouvais croire à peine
" ce que j'avais entendu, tant je craignais l'illu-
" sion ; cependant il ne pouvait guère y en avoir,
" à cause de la pureté de la parole, qui répondait
" trop bien à la pensée secrète du cœur, pour
" venir du démon. Mais ce qu'il y a eu de con-
" sidérable, c'est que ce divin Maître m'a donné
" un corps et un tempérament tout autre que je
" ne l'avais en ce temps-là. Je n'en connais point,
" dans notre compagnie, qui l'ait aussi robuste
" que moi : c'est un présent du ciel qui m'oblige
" à bien servir Celui qui me l'a fait." (1)

Dieu, au rebours des hommes qui ne confient

(1) Vie de M. Olier, par M. de Lantages.

des charges et des missions qu'après s'être assurés de la capacité de leurs mandataires, se plaît, suivant les paroles de saint Paul, à se servir d'instruments infirmes et incapables, qui laissent apparaître Son intervention divine, et reconnaissent n'agir que par Lui. En même temps qu'Il les choisit, Il aime à les rendre aptes à la charge qu'Il leur assigne ; Il comble leur incapacité et répand sur leurs efforts une grâce et une bénédiction singulières. Qu'importe au Seigneur que Moïse soit bègue ou les apôtres sans instruction ? toute âme lui obéit et Il peut toujours y verser l'infusion de ses dons les plus privilégiés.

M. Olier ressentit quelque chose de cette grâce de son apostolat temporaire : sa prédication avait été bénie jusque-là, mais elle devint pour lui d'une facilité et d'une aisance qu'il ne connaissait pas avant. Plus besoin d'une longue et laborieuse préparation avant de monter en chaire : une prière devant le Saint-Sacrement, devant Lequel il se tenait recueilli et immobile pendant que le peuple s'assemblait, c'était assez. Il se levait alors, tout plein de l'esprit de Dieu, et transportait son auditoire ; à peine avait-il fini, que les pécheurs se massaient autour de son confessionnal, que les ennemis se cherchaient pour se réconcilier, et les détenteurs du bien d'autrui s'empressaient de restituer ; des libertins qui, pendant de longues années, avaient été le scandale de tout le pays, devenaient des exemples de ferveur ; la paix, l'union, la sainte joie de Dieu, les cantiques en Son saint Nom, s'établissaient partout sur son passage ; de pauvres malheureux qui vieillissaient depuis des années dans l'habitude des confessions et des communions sacrilèges, venaient enfin ouvrir leur cœur à ce père si plein de charité, et d'une bonté si

inépuisable pour tous. Aussi l'affluence était immense ; on venait de six et huit lieues pour l'entendre, et on attendait jusqu'à trois et quatre jours pour pouvoir se confesser à lui, avant de s'en retourner.

Ce qui réjouissait surtout le cœur de l'humble apôtre, c'était de voir le zèle de ses catéchisés à lui amener de nouveaux auditeurs, ou à répéter ses instructions. La mission se continuait en famille, un nouveau converti se transformait en apôtre, et tous les cœurs suivaient le mouvement de la grâce.

Il avait entendu dire qu'en ce Canada qu'il rêvait tant d'évangéliser, un sauvage, instruit par le missionnaire, s'en allait à son tour prêcher la parole de Dieu avec un zèle et une éloquence qui surprenaient le missionnaire lui-même. La même merveille se reproduisait en Auvergne, parmi les montagnards et parmi les paysans. Ses collaborateurs ne pouvaient assez admirer la bénédiction que Dieu donnait à ses travaux ; et curés et prieurs, chanoines et bénéficiers, se mettaient à l'envi à faire comme lui le catéchisme aux enfants et aux pauvres. Après le passage des missionnaires, la paroisse n'était plus reconnaissable.

C'était par Saint-Ilpise, prieuré dépendant de Pébrac, que les missionnaires avaient débuté ; mais le même succès, la même affluence, et les mêmes fruits les suivirent partout. Qu'on ne pense pas qu'au milieu de tant de travaux et d'occupations diverses, au milieu de ces foules qui se pressaient autour de lui, et l'assiégeaient à toute heure, M. Olier se crût obligé de se relâcher de ses exercices de piété. Tout au contraire : il se rappelait la parole du père de Condren : " que bien souvent le fruit d'une prédication " avait été obtenu par les prières de la plus

" pauvre petite femme qui fût dans l'église, et " que le prédicateur, simple canal de la grâce, " n'a pour lui dans son partage que la pure " vanité," et pour se mettre en garde contre elle, il redoublait de mortifications,de prières et d'oraisons mentales.

Quand Jésus, entouré par la foule, pouvait à peine se mouvoir au milieu d'elle, son union avec son Père, la modestie et le recueillement divin de sa physionomie, la sérénité de son cœur ne subissaient aucune altération ; Il était attentif au pauvre malade qui touchait la frange de Son vêtement, comme aux disciples qui l'acclamaient de leurs fervents hosannas ; puis, le soir, Il allait, sur la montagne, continuer avec son Père son entretien d'amour et ses intercessions pour les hommes.

Ainsi faisait son disciple : il trouvait le moyen de se recueillir et de se posséder au milieu de ces grands mouvements de la mission ; il savait s'isoler au sein des masses, et n'y trouver que Jésus-Christ ; puis, quand la fin du jour permettait à ses collaborateurs de prendre quelques heures de repos, M. Olier se retirait pour veiller et prier encore bien avant dans la nuit, afin de reprendre des forces dans l'oraison, et d'intercéder pour les pécheurs qu'il avait réconciliés avec Dieu.

Ses missions se terminaient ordinairement par une retraite pour les enfants. Il les préparait, par des catéchismes et des instructions quotidiennes, à une communion générale, dont l'effet était presque aussi salutaire sur les familles que sur les enfants mêmes. Avant de se séparer, tous juraient solennellement de suivre le commandement de Dieu :

Tes père et mère honoreras
Afin de vivre longuement.

et les missionnaires partaient en laissant derrière eux la sanctification de la paroisse assurée dans le présent et préparée pour l'avenir.

M. Perrochel, l'abbé de Foix, M. Meyster, dont l'intrépidité rappelait le zèle de saint Jean-Baptiste, partageaient avec M. Olier les consolations de cette œuvre sainte, mais aussi une partie de ses tribulations.

Si tant de bien n'eût été traversé par quelque persécution, il lui eût manqué un des caractères de toutes les œuvres divines, l'épreuve : Dieu la leur envoya en abondance. Les libertins du pays et beaucoup de nobles influents n'avaient pas suivi le mouvement de conversion qui s'était produit autour d'eux ; les reproches de leur conscience, le spectacle du bien lui-même, la réparation des scandales qu'ils avaient causés, ou auxquels ils avaient pris part, la sainte liberté des prédicateurs, les avaient irrités profondément, et les excitations d'un personnage illustre par ses violences autant que par son crédit avaient enfin fini par porter leur colère à son comble. Ils se liguèrent pour ruiner l'abbé de Pébrac, s'ils le pouvaient, en intimidant les paysans, et en les empêchant de louer ses terres. Ils réussirent de fait à nuire sérieusement à ses intérêts, mais M. Olier n'était pas homme à sentir vivement ses pertes matérielles : aussi quand, après dix-huit mois de travaux apostoliques, il voulut terminer cette seconde mission d'Auvergne (1636), il se trouva dans un calme intérieur si complet et dans une paix si parfaite, qu'il s'en étonna et s'en effraya presque.

" Au moins, disait-il aimablement à un de ses " amis, Dieu aurait bien dû m'envoyer quinze " jours de maladie pour me faire voir qu'il " agréait mes travaux."

Ce signe de Dieu, il allait l'obtenir au-delà de

sa demande. En revenant de la Motte-Canillac, la dernière de ces missions, à son abbaye de Pébrac, il sentit plus vivement cette absence d'épreuve : " Il me semblait, dit-il, que les croix " étaient un appui et une force non pareille pour " mon âme ; sans elles, j'étais débile, en sorte " que, me voyant sans peine et sans tribulations, " je me trouvais si chancelant, que je n'en pou- " vais plus, et qu'il me semblait que tout allait " se perdre.

" Mais mon désir eut aussitôt son accomplis- " sement, car, en arrivant à Langeac, petite ville " à une lieue de mon abbaye. et entrant à l'église " du monastère, où avait vécu et où était en- " terrée la bienheureuse sœur Agnès, qui m'avait " prédit tant de croix, je fus saisi d'un mal de " tête excessif, qui fut le commencement d'une " grande maladie. Dès que je fus frappé de ce " mal, je me sentis porté à faire un vœu à Mgr de " Genève, pour le recouvrement de ma santé, et " aussitôt il me sembla que j'en étais assuré. " Bien que très assoupi, ayant aperçu comme au- " dedans de moi quelqu'un qui m'avait béni et " donné assurance que je ne mourrais pas de " cette maladie, j'appelai promptement mon bon " ami M. de Foix, que quelques mois auparavant " j'avais fait venir de Paris, et je lui dis : *Je ne " mourrai pas, allez chercher le Saint-Sacrement à " l'église du monastère !*..... Cependant le mal " devint s' violent, que les médecins me con- " damnèrent, et ne trouvant plus de remède dans " leur art, l'un d'eux en essaya un, qui réussit si " mal, qu'il me fit tomber en apoplexie : pendant " ce temps, on tâcha de me confesser, mais je ne " répondais qu'à demi, et enfin je perdis tout à " fait la parole."

Il reçut l'Extrême-Onction en cet état, sans donner aucun signe d'intelligence à tout ce

qu'on lui disait. M. de Foix usa d'un stratagème pour le tirer de cette mortelle léthargie : il répéta à son oreille les noms de Jésus et de Marie. A ce dernier nom surtout, M. Olier répondait aussitôt en l'appelant sa mère :

" On était fort étonné, dit-il, de ne m'entendre " rien répondre à tout le reste, mais seulement à " ces belles paroles qui me pénétraient le cœur, " et faisaient ce que mille glaives perçants n'eus- " sent pu faire. Cette parole touchait la partie " de l'âme qui n'était point engagée dans le mal, " et qui ne se sentait point de l'assoupissement " du corps. Je pense que notre Maître veut que " la sainte Vierge ait part à tous les biens du " corps et de l'esprit qu'Il fait dans le monde."

Une de ces douces consolations, dont les saints eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'être attendris, lui fut alors accordée : le gentilhomme qui avait ameuté contre lui toute la cabale des libertins et des jeunes seigneurs du voisinage, vint le visiter aussitôt que la connaissance lui fut revenue. Il était accompagné de sa femme et de ses trois filles, qui se plurent à le combler aussi de marques de respect et d'intérêt.

Tous ceux qui l'entouraient veillaient sur lui avec une véritable tendresse : " Pour une mère " et deux frères que j'avais quittés, dit-il, je trou- " vai des personnes sans nombre qui avaient " pour moi une charité plus que de sœur, de " frère et de mère ; les services que je recevais " étaient accompagnés d'une charité si désinté- " ressée et si pure, qu'il n'y avait que Dieu tout " seul autour de moi. Je n'avais que faire de " ma famille, j'avais celle de Dieu mon Père, qui " pourvoyait à mes besoins avec abondance et " profusion, tellement que non seulement le Fils " de Dieu accomplit en ma faveur cette prophétie " qu'on recevra cent pour un en quittant pour

" Lui la chair et ce qui lui appartient, mais Il
" me rendit pour les personnes que j'avais quit-
" tées d'autres personnes incomparablement plus
" saintes, plus utiles à mes besoins, et plus
" grandes devant Sa majesté, surtout mes amis
" qui me secoururent constamment, et me furent
" plus frères que tous mes frères. Comme aussi
" ces bonnes religieuses de Langeac qui, héri-
" tières des sentiments de sœur Agnès, n'épar-
" gnèrent rien pour mon soulagement, les prières,
" les larmes, les disciplines, et toutes les inven-
" tions dont l'amour se sert pour obtenir de Dieu
" quelque grâce : ce furent les moyens qu'elles
" employèrent pour obtenir ma guérison. Pen-
" dant ce temps-là, ma sœur, alors à Paris, et qui
" n'approuvait pas plus mes travaux que les
" autres de mes parents, et qui, au contraire, les
" avait en aversion, vint à mourir au milieu de
" ses connaissances, sans être secourue par aucun
" de ses proches, sans assistance aucune, et dé-
" laissée de tous les siens ! "

Cet événement frappa vivement le pieux convalescent. Il comprit que Dieu sait prodiguer à ceux qui s'abandonnent exclusivement à Lui des consolations que ne trouvent pas les plus favorisés du monde et de la fortune : deux excellents médecins, l'un qui se trouvait par hasard à Langeac, quoiqu'il vécût habituellement à plus de deux cents lieues de là, l'autre mandé pour la fille du seigneur de cette ville, lui prodiguaient les soins les plus assidus et les plus intelligents.

L'âme reconnaissante de M. Olier y vit une nouvelle attention de Dieu ; mais un nouveau fait mit le comble à son admiration pour la Providence paternelle qui veillait sur lui. Sa mère et son jeune frère, avertis à temps, accoururent, craignant de le trouver mourant : ils le trouvèrent presque guéri. Informé de leur arrivée, il

leur ménagea une surprise qui n'était pas peut-être entièrement dans les goûts de la noble dame, mais qu'une mère pourtant ne pouvait manquer d'apprécier : " Pour lui montrer, dit-il, quel était " celui qui me gardait et me protégeait dans son " service, je menai au-devant d'elle trois ou " quatre cents pauvres, qui me suivirent au-" dehors de la ville : elle vit alors quel amour " les pauvres me portaient, et que leurs prières " et leurs vœux avaient obtenu ma guérison. " Ces pauvres gens disaient tous de moi dans " leur étonnement : *Il était allé en paradis, mais il* " *est retourné.* Je leur suis redevable de la grâce " de ma guérison que je ne méritais pas, et que " toute ma famille ensemble n'aurait pu me pro-" curer par son argent, son industrie et son cré-" dit. Je bénis Dieu, qui prend toujours soin de " conserver les siens, quoique très chétifs et très " misérables ; non, on ne perd rien en le ser-" vant."

Il l'éprouva mieux encore à quelques jours de là : car le carrosse qui l'emportait avec sa mère vers Paris, versa dans un ravin, où ils auraient dû tous périr : personne n'eut le moindre mal, et " les chevaux ne furent pas même blessés." Cette attention constante de la Providence à le garder jetait M. Olier dans de tels transports de reconnaissance et de gratitude, qu'il ne cessait de redire avec saint Augustin : " Dieu a pris tant " de soin de moi qu'il oublie tout le monde, ou " plutôt ses soins à mon égard sont si attentifs " et si constants, qu'il semble n'avoir que moi " seul à gouverner ! "

CHAPITRE IV.

EPREUVES DE M. OLIER.

COMMENCEMENT DU SEMINAIRE (1637-42.)

Benedicite, lux et tenebræ, Domino.
Lumières et ténèbres, bénissez le Seigneur.

Lorsque le grand Condé, au retour de ses glorieuses campagnes, se plaignait de ne pouvoir, à cause de ses infirmités, monter plus vite l'escalier au haut duquel l'attendait Louis XIV, le jeune souverain lui adressa ces paroles, qui font autant d'honneur au cœur qui les inspirait qu'à l'homme qui en était l'objet : " Mon cousin, " quand on est comme vous chargé de lauriers, " on ne peut que difficilement marcher."

Quand M. Olier rentra à Paris, Louis XIV n'était pas né, et Condé était bien jeune encore : mais ce n'était pas à la cour qu'il désirait se faire féliciter de ses pacifiques triomphes, plus féconds cependant en résultats que bien des batailles du grand guerrier, et que bien des combinaisons du grand politique.

L'homme dont il désirait avant tout recevoir l'approbation, parce qu'il était pour lui le représentant le plus vénéré de son unique Maître, saint Vincent, l'accueillit en l'embrassant, et avec une parole du cœur : " Je ne sais comment " vous faites, lui dit-il, mais la bénédiction de " Dieu vous suit partout où vous allez."

Le jeune apôtre aurait voulu repartir bientôt pour ses contrées, mais le cycle de ces missions lointaines était fermé, et il ne devait plus se rouvrir. Dieu appelait son ouvrier à une œuvre qui, pour être d'un ordre plus élevé, ne l'empêcha pas cependant de se retourner toujours

avec bonheur vers ses missions d'Auvergne, douces et chères prémices de son zèle et de sa jeunesse sacerdotale.

Le père de Condren l'appliqua aussitôt aux exercices spirituels, dans lesquels il se plongea avec délices, en se préparant à de nouveaux travaux. Il partit bientôt en effet pour son prieuré de Clisson, d'où il espérait rejoindre M. Meyster, qui prêchait en Saintonge. Mais là encore la Providence lui avait réservé une autre mission à remplir.

Une indisposition assez forte le retint d'abord à Clisson plus longtemps qu'il ne l'avait pensé, et l'empêcha de rejoindre M. Meyster. Pendant sa convalescence, il apprit que les religieuses du monastère de la Regrippière, situé à deux lieues de là, donnaient par leur mondanité et les abus qui s'étaient introduits dans leur maison, un exemple peu édifiant pour la contrée. Il se sentit en même temps porté intérieurement à entreprendre la réforme de cette maison. Aussi prudent que zélé, il se dressa aussitôt un plan d'action, qui lui permettait de rappeler au devoir, sans les froisser, ces épouses irréfléchies et inconsidérées de Jésus-Christ.

Au lieu donc de se présenter avec son titre et le bruit qui s'était fait autour de lui à l'occasion de ses missions, et de leur proposer une retraite, il se rendit chez elles dans le plus humble équipage, et avec un seul missionnaire.

Il demanda l'hospitalité pour lui et le prêtre qui l'accompagnait. C'était le 20 juillet 1638. Une maladie contagieuse faisait alors beaucoup de ravages dans plusieurs cantons de cette province. Les religieuses auxquelles il s'adressa le prirent pour un homme qui venait se réfugier dans leur monastère, et qui pouvait introduire l'épidémie dans leur maison : elles crurent donc

opportun de lui refuser nettement un asile. L'humble disciple de Jésus-Christ, content d'être rebuté ainsi, et d'acquérir par là une nouvelle ressemblance avec son Maître, se retira avec des paroles de douceur, et aussi heureux que si on lui avait fait la réception la plus honorable.

Accoutumé à tirer, des obstacles mêmes qui s'opposaient à l'exécution des desseins de Dieu, un augure favorable, il trouva dans cette contradiction un nouvel encouragement à son projet, et tout en feignant de s'en aller, il examina si, dans les cours qu'il avait traversées pour arriver à la porte du cloître, il ne rencontrerait pas un abri où il pût passer la nuit, en attendant l'heure de la grâce. Il vit un appentis de bois qui servait de poulailler, et qui lui parut propre à son dessein. Après avoir humblement sollicité la faveur de s'y retirer, il se mit en prières, sans s'inquiéter davantage du lieu où il se trouvait. On pense bien que tout le temps qu'il y passa, il fut à peu près nourri comme il était logé : un habitant du village lui donna un peu de pain et d'eau, et les valets et les tourières, par respect pour son habit, n'osèrent pas le presser davantage de partir. Pour lui, il pensait à Jésus assis au bord du puits de Jacob, faute d'une retraite où il pût se délasser de ses fatigues, et il attendait que la Samaritaine vînt pour recevoir le don de Dieu.

Sa modestie, sa douceur, ses prières, firent une profonde impression sur tout le domestique, qui ne manqua pas d'aller reporter à l'intérieur du couvent ce qui était arrivé. La curiosité d'une part, et de l'autre l'estime que les religieuses conçurent de cet hôte si modeste, les poussèrent à lui offrir un logement plus convenable : il s'y refusa avec une bonne grâce et une fermeté dont les saints seuls ont le secret. Quelques

jours se passèrent, mais le fait était trop extraordinaire pour demeurer secret entre les murs du monastère. Le président du tribunal d'une ville voisine, qui avait des relations avec la famille Olier, vint à passer par là, le reconnut pour être l'abbé de Pébrac, et n'eut rien de plus pressé que de dire aux sœurs qui elles avaient l'honneur de loger dans leur hangar.

Elles furent d'autant plus inconsolables de leur erreur que les idées du monde dominaient plus parmi elles. Pour lui, à toutes les excuses, il se contenta de dire avec bonne humeur : " Après que Jésus-Christ mon maître a voulu " naître dans une étable, et demeurer si long- " temps dans une crèche, il ne serait pas raison- " nable que je sortisse si promptement d'un lieu " où je me trouve si bien." Aux instances nouvelles que lui firent les supérieures, à la demande qu'il permît au moins qu'on éloignât tous les animaux de la basse-cour, il répondit avec la même grâce que ces pauvres bêtes qui l'avaient si bien reçu, ne méritaient pas pour récompense d'être chassées : " Si la voix du coq, " ajoutait-il avec un sourire qui n'était peut-être " pas sans quelque arrière-pensée, a pu conver- " tir le prince des apôtres, je ne désespère pas " que Dieu se serve du même moyen pour opé- " rer enfin ma conversion."

Peut-être cette offre si délicate fut-elle comprise, peut-être et plus probablement la grâce de Dieu et l'humilité de Son serviteur triomphèrent-elles enfin de l'indifférence de quelques-unes : toujours est-il qu'un certain nombre désirèrent lui parler et qu'elles furent tellement édifiées, que quatorze sur quarante prirent immédiatement la résolution de revenir à la stricte observance de leurs règles.

La plus vaine de la maison, raconte-t-il lui-

même, voulut le voir par curiosité. Elle n'avait pour le moment nul désir de se convertir ; cette question débattue, réglée à l'avance par elle, était remise à trois ans, époque probable sans doute où elle espérait avoir assez de maturité pour tenir des obligations que ses promesses et le simple bon sens auraient dû dès lors lui démontrer comme très urgentes. Elle ne songeait pas aussi que la grâce de Dieu ne se laisse pas imposer d'heure par l'égoïsme humain, et que sa Providence ne promet point une si longue vie. Elle avait donc, dans toute la candeur de son étourderie, remis Notre-Seigneur à plus tard, mais elle ne savait pas que ce bon Maître a, lui aussi, ses irrésistibles attraits, et tout-à-coup, en traversant l'église pour se rendre au parloir, elle Le sentit parler à son âme, et l'appeler définitivement. En voyant M. Olier, elle crut voir saint François de Sales : elle se confessa, fit avec ses compagnes une retraite de dix jours, et les aida à perpétuer dans la communauté le bien que l'abbé de Pébrac y avait fait. Jésus bénit leurs efforts : la règle et la discipline rentrèrent en honneur, et le monastère commença à redonner au pays un exemple qu'il n'aurait jamais dû cesser de lui offrir.

Peut-être objectera-t-on que la conduite de M. Olier en cette circonstance fut extraordinaire et un peu étrange, et que de semblables moyens pourraient produire en d'autres circonstances un effet tout contraire ? Nous ne le nions pas absolument, mais nous sommes assurés qu'ils trouveront peu d'imitateurs, et que tous ceux qui voudront y réfléchir comprendront qu'il faut être vraiment un saint pour prendre ainsi dans leur vérité les conseils de l'Evangile, et imposer sa conviction aux âmes les plus mondaines et les plus relâchées.

Il est curieux de voir avec quelle modestie, tout en restant vrai, M. Olier racontait au père de Condren ce fait qui avait ému toute la contrée : " Nous avons vu, écrit-il, ces jours passés, " des conversions éclatantes s'opérer par les ex- " hortations de ce chétif prédicateur qui ne sait " monter en chaire que pour faire rougir l'Evan- " gile.....

" Nous nous trouvâmes appelé au village de " la Regrippière, où il y a un prieuré de Fonte- " vrault. Après quelques rebuts ordinaires à " notre condition, mes exhortations furent reçues " si heureusement des rel gieuses et du peuple, " que chacun était forcé de dire : Je suis vaincu, " je me rends ! Nous vîmes des effets prodigieux " de la puissance de Dieu sur les âmes."

Quelle discrétion, et quel soin à ménager l'honneur des âmes, et à épargner la rougeur au repentir !

De la Regrippière, M. Olier revint à son prieuré de Clisson, où, dit-il, " il tomba malade " le jour de la Nativité de la sainte Vierge pour " récompense de ses pauvres petits services : " c'est la plus précieuse que puisse recevoir un " chrétien ! "

C'était une fièvre tierce qui régnait alors dans le pays, et qui l'avait atteint lui et un de ses compagnons, M. Vialon (depuis évêque de Châlons).

En cette circonstance comme toujours, il ne pensa qu'au missionnaire et à l'inquiétude de sa famille, si elle venait à apprendre cet accident. La pensée que sa mère, la pieuse présidente de Herse et sa propre parente, viendrait à savoir que son fils était malade loin d'elle, lui déchirait le cœur.

Il eut le bonheur de le voir se rétablir peu à peu : pour lui, il languit pendant un mois, mais

il ne vit dans ce contre-temps qu'une occasion ménagée par la Providence pour lui donner le loisir d'affermir le bien accompli à la Regrippière, et d'y assurer la réforme.

La mère Marie Constance de Bressand, assistante du monastère de la Visitation de Nantes, l'invita à venir se rétablir dans cette ville, où médecins et secours de toutes sortes aideraient son rétablissement. Il accepta avec joie : la mère de Bressand était une des filles de saint François de Sales, formée par lui pendant de longues années à la vertu, et une de celles qui avaient le mieux connu le saint évêque de Genève.

Il vint donc. En le voyant entrer si humble et si modeste dans sa démarche, si parfaitement recueilli dans la présence de Dieu, la mère de Bressand crut revoir le fondateur de sa chère congrégation : malheureusement elle n'avait à lui offrir que la maison du jardinier. M. Olier fut enchanté de cette coïncidence qui, en satisfaisant son humilité, lui donnait un trait de ressemblance de plus avec l'évêque de Genève, qu'il avait vu mourant, autrefois, dans la maison du jardinier de la Visitation, et dont il avait été si tendrement béni.

La ferveur de cette sainte maison et l'exemple des vertus qu'il y vit pratiquer firent sans doute plus pour son rétablissement que tous les remèdes des médecins.

" Un jour, il demanda à la mère de Bressand " comment se nommait une des sœurs qui avait " une rougeur au visage, et après qu'on la lui " eut nommée, il dit qu'il fallait bien que ce fût " une âme très pure, puisque la sainte Hostie " s'était détachée de ses doigts, et avait été " d'elle-même dans la bouche de cette religieuse, " quand il lui avait porté la sainte Communion."

C'était la sœur Françoise Madeleine de la Roussière, " une de ces âmes qui ne respirent " que Dieu et n'aspirent qu'à lui, et qui la veille " de ses communions n'était qu'ardeurs et soupirs " continuels pour le Pain de vie," dit la notice publiée sur elle. Elle mourut en odeur de sainteté.

Tout embaumé de ces saints exemples et des récits que la mère de Bressand lui avait faits des vertus de saint François de Sales, et assez bien pour reprendre la règle du père de Condren, M. Olier songea à regagner Paris pour profiter de nouveau des avis de cet admirable directeur.

La chose n'était pas facile : depuis qu'il avait vendu son équipage, il était réduit à voyager à pied ou à cheval ; mais son état de convalescence, la rigueur de la saison (on était au mois de janvier 1639) lui interdisaient ce dernier mode de retour : " Je faisais demander à Dieu " quelque ouverture, dit-il, pour sortir du pays, " ne voyant pas que je pusse me hasarder à faire " ce voyage à cheval dans cette saison, et à l'is- " sue d'une si longue maladie. Alors, par une " providence manifeste de Dieu, un homme de " condition, sachant mon embarras, me fit offrir " de me ramener avec lui dans un carrosse à six " chevaux, en me priant de consentir qu'il s'ar- " rêtât à une abbaye un peu écartée du chemin, " ayant à traiter avec l'abbesse. Jamais circons- " tance n'avait été plus favorable, car cette " abbaye était celle de Fontevrault, et j'avais " grand besoin d'y aller aussi moi-même pour " en voir l'abbesse, afin de consolider la réforme " de la maison où j'avais travaillé, et qui dépen- " dait de cette abbaye."

Sa démarche eut tout le succès promis, mais les supérieures elles-mêmes ne purent réussir complètement à réformer la Regrippière dans

ces premières années, et ce ne fut que plus de deux ans après (1641), qu'il parvint enfin, dans un second voyage, à ramener tous les cœurs, et à triompher de toutes les oppositions.

Il trouva la capitale en joie de la naissance du Dauphin, qui devait être Louis XIV, et qui était né le mois de septembre précédent, après 23 ans de stérilité de la reine Anne d'Autriche.

M. Olier aimait ses rois, non pas tant parce qu'ils avaient comblé sa famille de distinctions, que parce que l'âme des saints s'attache instinctivement à ceux qui gouvernent au nom de Dieu, dont ils sont les images sur la terre : parce qu'aussi, à l'exemple de Jésus, il aimait sa patrie, il croyait à sa mission, et, lui qui ne rêvait pour lui-même que honte et mépris, il avait pour son pays une fierté filiale et une candide ambition. Or, l'incarnation vivante et auguste de la patrie, c'était son roi : longtemps il avait supplié le Ciel de donner à Louis XIII un héritier, et il avait offert, avec ses meilleurs amis, ses prières et ses austérités à cette intention.

Le jeune roi l'apprit plus tard avec attendrissement : un jour qu'un des compagnons de M. Olier, M. Picoté, traversait la cour du Louvre, le prince le fit appeler, et se recommanda à ses prières. Le pieux prêtre lui répondit que la recommandation était inutile, et qu'avant comme après sa naissance " il lui avait coûté bien des " coups de discipline à lui comme à M. Olier."

Un des plus puissants motifs de son attachement à son jeune souverain venait de ce que la grâce de sa naissance était attribuée à la sainte Vierge. Il eût voulu être le précepteur de ce Louis Dieudonné " que l'on disait devoir faire " merveilles pour la gloire de l'Eglise." Mais le ciel l'appelait à quelque chose de plus grand même que l'éducation d'un Dauphin de France,

Il le destinait à la formation de ceux que l'antiquité appelait avec tant de raison " les enfants de Dieu."

Pour cela, il fallait qu'il perfectionnât lui-même encore sa longue préparation. Dieu mit sur son chemin l'homme qui pouvait le mieux l'initier aux devoirs de la cléricature.

C'était Adrien Bourdoise, l'instituteur de la communauté de Saint-Nicolas du Chardonnet, aussi connu par l'ardeur de son zèle que par les formes originales qu'il revêtait le plus souvent. Bourdoise unissait l'intrépidité de Jean-Baptiste à l'ardeur des fils de Zébédée : on pouvait lui appliquer, dit un contemporain, les paroles que les Scribes et les Pharisiens adressèrent à Notre-Seigneur dans un esprit de malice : " Nous " savons que vous êtes véridique, et que vous " enseignez en vérité la voie de Dieu, sans avoir " égard à qui que ce soit, *et non est tibi cura de* " *aliquo.*"

Son humeur brusque et pleine de franchise, ses saillies originales, ses reparties aussi piquantes qu'inattendues, ses traits pleins de verve et d'à-propos démasquaient l'hypocrisie, flagellaient les scandales et aiguillonnaient jusqu'aux saints. Il était la terreur des Jansénistes, et le fléau des abbés de cour ; mais en même temps sa dure parole trouvait à reprendre dans la pauvreté du père Bernard et dans le zèle de M. Meyster. En un mot c'était un homme à traiter saint Vincent de Paul de poule mouillée, et à refuser à M. Olier de dire la messe dans son église à cause de son extérieur trop mondain.

Ce fut toute la politesse en effet que l'abbé de Pébrac en reçut lors de sa première visite : au fond, Adrien Bourdoise savait ce qu'il faisait, et il voulait voir jusqu'où allait l'humilité du jeune missionnaire. Le moyen choisi par lui pour

entrer en relations avec M. Olier, et qui était tout ce qu'il fallait pour rompre toute relation avec une vertu ordinaire, fait honneur à sa sagacité pour discerner le véritable mérite.

M. Olier, toujours enchanté de ceux qui le contrariaient, se sentit aussitôt attiré vers un homme qui le jugeait si sévèrement. Il demeura même si frappé, dès cette première conversation, de sa connaissance de la discipline ecclésiastique et de tout ce qui concernait la direction des églises et les devoirs de la cléricature, qu'il se mit avec M. de Foix et M. Duferrier sous sa conduite. Avec le père de Condren pour directeur, et M. Bourdoise pour maître de cléricature, ces pieux ecclésiastiques " firent des progrès étonnants dans la vertu et la science des " saints, par la lumière qu'ils recevaient, tant de " celui-ci pour la vie intérieure, que de celui-là " pour la discipline de l'Eglise." (Vie de M. Bourdoise).

Un autre incident vint pourtant encore se mettre en travers de la vocation de M. Olier : l'évêque de Châlons-sur-Marne, M. de Marchaumont, frappé des succès de l'abbé de Pébrac dans l'évangélisation des campagnes, voulut lui confier la réforme de son diocèse, et le demanda à Richelieu pour coadjuteur. La cardinal s'empressa de proposer ce choix à Louis XIII, avec ces flatteuses paroles : " C'est l'ecclésiastique le " plus propre à remplir dignement ce siège im- " portant, et j'ose même assurer à Votre Majesté " que, dans tout le royaume, je n'en connais pas " de plus capable d'honorer l'épiscopat par ses " lumières, sa piété et sa prudence." Le roi accorda aussitôt la demande de son ministre, qui expédia immédiatement à M. Olier le brevet de nomination. Celui-ci courut prendre l'avis du père de Condren : la réponse fut toujours la

même : " Dieu a sur vous d'autres desseins " moins éclatants, mais plus utiles au bien de " l'Eglise."

Le brevet fut renvoyé avec cette humble lettre : " Plus j'ai d'obligation à Votre Eminence, " plus je suis obligé de ne la pas laisser sur- " prendre dans l'opinion qu'on pourrait lui avoir " donnée de moi. Il est vrai, Monseigneur, que " je dois me soumettre à la lumière que Dieu " vous a donnée pour la conduite de ce royaume, " mais je ne puis m'abandonner au jugement de " ceux qui, sans beaucoup de connaissance de " cause, ont cru me rendre un bon office auprès " de Votre Eminence."

Ce n'était pas seulement un évêché que M. Olier refusait, mais aussi la pairie qui était jointe à celui de Châlons ! Richelieu fut ému d'un si rare désintéressement, et, malgré les instances de la mère de M. Olier, de sa famille, et de leur parent le chancelier Séguier, il donna la charge à un autre, réservant à l'abbé de Pébrac son admiration.

Sa mère aurait voulu quelque chose de plus palpable, aussi qu'on juge de son désappointement et même de sa colère, à l'issue de ce dessein ! Heureusement l'abbé s'était mis à l'abri de ces éclats : il s'était retiré à Saint-Maur-les-Fossés avec les autres disciples du père de Condren, constitués en communauté, sous la supériorité du jeune M. Amelotte, qui, malgré ses trente-et-un ans, joignait à un rare talent une maturité de vertu étonnante.

Chose étrange ! la vie commune à laquelle aspirait M. Olier depuis si longtemps, n'eut pour lui que déboires et ennuis. Non pas que sa santé ne pût s'accommoder des conditions d'existence que ce genre de vie entraîne avec soi, Dieu lui avait accordé la grâce qu'il Lui avait

demandée à cet égard ; mais Il avait en même temps écouté une autre prière que l'humilité avait suggérée à Son serviteur, celle de perdre dans l'esprit des hommes l'estime dont il jouissait.

Ces deux nominations à l'épiscopat l'avaient profondément alarmé : il craignait l'orgueil et l'infatuation, aussi bien que le zèle de ses amis. Le ciel, autant pour achever de le faire mourir à lui-même, que pour se prêter à sa demande, lui accorda cette étrange faveur. Il tomba tout à coup dans une sorte de langueur et d'anéantissement d'esprit si complets, qu'il lui fut impossible de se prêter à aucune étude et à aucun travail sérieux. Pour comprendre tout ce qu'avait de poignant cette terrible épreuve par laquelle ont passé tant de saints, il faut se rappeler la vivacité naturelle et l'exquise sensibilité de M. Olier.

Il a noté lui-même avec une sorte de complaisance les principaux traits de cette situation si humiliante pour la nature : " Mon esprit, dit-il, " était alors enveloppé d'une telle obscurité, que " je ne me ressouvenais de rien : je ne pouvais " rien apprendre, et il y avait tant de confusion " et de ténèbres dans mon intelligence, que je " ne voyais absolument rien ; je ne savais même " ce que je disais, j'entendais parler le monde " comme ferait un sourd, sans rien retenir ; je " cherchais dans mon esprit, et je ne trouvais " rien : souvent la pensée se présentait, et puis " se retirait aussitôt, en sorte que, commençant " à l'exprimer, je ne savais plus où j'en étais. " Cet embarras et cette impuissance n'avaient " pas seulement pour objet les sciences et l'é- " tude, mais encore les choses les plus indiffé- " rentes et les plus aisées, comme d'entendre " parler d'affaires, de converser avec mes amis...

" Je demeurais des heures entières à écrire deux " ou trois lignes, et encore était-ce tout de tra- " vers."

Enfin il en vint au point de se faire conduire dans les rues par son domestique, tant cet accablement intellectuel et la perte de sa mémoire l'avaient affaibli. Plus d'onction au confessionnal, plus d'élan dans la prédication, plus de consolation dans la prière, plus d'avis dans le conseil. Tout était ténèbres, effroi : il se sentait gagner par le désespoir, et il répétait dans une sorte de martyre : " Mon Dieu, pourquoi m'avez- " vous abandonné ?—Tentations que tout cela, " répétait le père de Condren.—Ah ! répondait " la pauvre âme, avec un admirable cri d'amour, " plût à Dieu que ce ne fussent que des peines " et qu'elles pussent même durer toute l'éter- " nité, pourvu que je ne fusse point haï de " Dieu ! "

C'était la prière de saint François de Sales, attaqué par la même terrible épreuve : " Ce qui " me faisait le plus de peine, continue M. Olier, " était de voir intérieurement mon Dieu qui me " rebutait et me dédaignait, moi aussi bien que " toutes mes œuvres : cette vue du dédain de " Dieu se présentait à moi sous l'image d'une " personne qui dirait avec mépris à un homme " de néant, en remuant la main et rejetant ainsi " sa personne et ses services : *Allez, allez*. Cette " vue était pour moi plus cruelle que la mort."

Et nulle consolation du côté de ses confrères : par une sorte d'aveuglement ils attribuaient son abattement au chagrin que lui aurait causé le refus de la coadjutorerie de Châlons ou la privation de son train et de son carrosse. M. Amelotte le lui disait ouvertement, et, frappé de son impuissance, il le jugeait désormais inutile au bien de la communauté. Aucun de ces traitements

n'irritait le pauvre novice, qui ne s'en attachait qu'avec plus de tendresse à son supérieur : tout le monde l'abandonnait, et le père Amelotte en vint jusqu'à lui dire un jour : " Allez où vous voudrez, nous n'avons que faire de vous ! "

Le père de Condren lui-même feignit d'entrer dans cette voie générale ; mais son œil était trop exercé pour ne pas reconnaître dans l'épreuve de son disciple une grâce de choix, présage des plus hautes faveurs. M. Olier pourtant ressentit cruellement cette sorte de délaissement de son meilleur ami : " Vous aussi, mon père, vous me " quitterez, lui dit-il un jour, avec angoisse.— " Oh ! ce ne sera qu'à la mort, repartit M. de " Condren, surpris cette fois par son bon cœur " et sa droiture."

Mais la froideur continua : M. Olier ne cessa point cependant ses visites, et, malgré le dédain qu'il affectait, le père de Condren continua de l'entretenir des plus hauts mystères de la vie spirituelle.

Pourtant qu'allait-il devenir ? Il avait vu parfois dans les rues de Paris un de ces pauvres aveugles qui recevaient son aumône, guidé à la main par un enfant ; dans son aveuglement spirituel, une douce main, la main de celui *par qui la grâce et la charité a été faite au monde*, le prit et le conduisit à la lumière. Le pieux prêtre, abandonné de tous, pensa à choisir " *l'Enfant Jésus pour son directeur.*"

Cette fois il était bien mort au monde : le vieil homme avait pour toujours succombé, et l'esprit d'enfance, de simplicité et de complet abandon avait pour toujours gagné son âme ; l'enfant de Bethléem le retirait des sombres ténèbres de cette mort spirituelle et le conduisait à l'admirable lumière de la renaissance

divine, en lui disant comme à son ami de Béthanie : " *Veni foras*, viens, sors ! "

Il doutait encore pourtant du succès de cette inspiration, quand un jour le père de Condren, après lui avoir parlé de cet ange de l'Apocalypse qui doit venir à la fin des jours jeter de son encensoir le feu de l'autel sur la terre pour y tout embraser, et l'avoir exhorté à l'amour de la divine Eucharistie, lui dit tout à coup : " Prenez l'Enfant Jésus pour votre directeur." Cette vue si claire de ses dispositions présentes saisit M. Olier ; il se reprit à espérer, et si ses peines ne disparurent pas entièrement, elles ne furent plus sans consolation.

Un fait assez étrange vint à cette époque occuper la petite communauté de M. Amelotte, et faire comprendre à M. Olier combien mystérieuses et inscrutables sont les voies de la Providence de Dieu, qui se sert de nos désespoirs pour nous forcer à nous jeter dans son sein, et de nos fautes mêmes et de nos folies pour nous fermer toute autre issue que sa miséricorde. Ce fut M. du Ferrier qui, au retour d'une visite à Paris, le leur raconta.

Il avait rencontré sur son chemin le père Bernard connu de toute la ville par ses étrangetés, mais surtout de tous les pauvres par ses aumônes et sa compassion. Le père, qui était grand parleur, entreprit aussitôt M. Duferrier : " Je veux vous faire part, lui dit-il, d'une ren-
" contre assez plaisante que j'ai eue aujour-
" d'hui. Comme j'allais du côté des chartreux,
" j'ai vu venir à ma rencontre un homme à pied
" tout couvert de poussière, avec une soutane
" retroussée, d'une assez mauvaise mine, qui
" m'a demandé si je pourrais lui dire où loge
" un certain M. Bernard, autrement dit le *pauvre*
" *prêtre*. Je lui ai demandé s'il le connaissait, et

" ce qu'il avait à faire avec lui. Je viens, dit-il,
" pour le connaître, parce qu'on m'a dit qu'il
" était homme de bien et un peu fou. Me trou-
" vant un peu surpris de ce discours : Je ne sais,
" lui ai-je répondu, si vous êtes guère plus sage
" que lui. Peut-être est-ce vous, continua-t-il, à
" qui je parle ?—Oui, c'est moi, lui dis-je. Là-
" dessus, il m'a étroitement embrassé, me disant :
" Je suis Quériolet ; je viens exprès de Bretagne
" pour avoir la consolation de vous voir."

Il lui avait ensuite raconté son histoire : comment après avoir vécu jusqu'à trente-cinq ans dans tous les désordres et tous les sacrilèges, essayé de se faire Turc, renié sa foi et renié son abjuration, il s'était rendu à Loudun pour se moquer des prétendues possessions des religieuses et des maléfices d'Urbain Grandier, dans lesquels il ne voyait qu'une vengeance du cardinal qui voulait punir la malice d'un trop malin chansonnier. Arrivé à Loudun, il avait assisté à l'exorcisme d'une possédée, qui tout à coup se retournant vers lui, s'était répandue en d'horribles blasphèmes contre la justice de Dieu, qui laissait vivre un semblable athée et renégat, tandis qu'il avait damné les anges pour un seul péché ! " Et pourquoi ? disait-elle, pour un simple vœu " qu'il avait fait à Notre-Dame de Liesse, et " qu'il n'avait pas même tenu ! "

De semblables révélations sur des choses connues de lui seul, avaient été un coup de foudre pour Quériolet. Il avait vendu sa charge au parlement de Bretagne, était entré dans les ordres, et mettait maintenant dans les œuvres de la pénitence toute l'énergie de son indomptable nature.

M. Olier, sachant par MM. Picoté et Meyster, qui avaient part aux exorcismes, combien la possession avait été réelle, ne put s'empêcher d'être

touché de voir Dieu se servir du démon même, pour ramener une âme qu'il voulait sauver.

Il espéra de plus en plus dans Sa tendresse, et il ne fut pas trompé. La sainte veuve dont nous avons déjà parlé, Marie Rousseau, qui, par ses prières, avait autrefois obtenu sa conversion et celle des jeunes ecclésiastiques qui se formaient maintenant sous la direction du père de Condren, continuait d'implorer pour lui, et Dieu lui avait révélé qu'il serait l'instrument de la rénovation du clergé, et en particulier de la conversion de la paroisse de Saint-Sulpice.

Dix mois avant de mourir, le père de Condren la fit appeler près de lui : elle vint avec son directeur le père Chrysostome, du tiers-ordre de Saint-François, qui assista à l'entrevue. Pendant plus de deux heures, le père de Condren lui développa le plan qu'il avait conçu pour la réforme du clergé et l'établissement des séminaires ; il lui parla de quatre livres qu'il avait dessein d'écrire à ce sujet : " Ecrivez au plus tôt," lui dit-elle. Il répondit qu'il avait l'intention de commencer dans ce présent carême. " Vous n'en aurez plus le temps," lui dit-elle avec simplicité.

Elle ne se trompait pas. Dix mois plus tard, le père de Condren, que ses nombreuses occupations avaient empêché d'écrire un seul mot de son projet, fut saisi par la fluxion de poitrine qui l'emporta.

M. Duferrier, son neveu, vint le visiter, et lui demanda ses instructions : il répondit comme toujours qu'il fallait faire quelque chose de mieux que lui et ses amis n'avaient fait jusqu'à ce jour : " Mais, mon père, reprit M. Duferrier, " que peut-on faire de meilleur que les mis- " sions ? " Pour sa réponse, M. Condren le remit au lendemain.

A huit heures du matin, le jour suivant, M. Duferrier pénétra dans la chambre du pieux malade. Après lui avoir démontré que le fruit des missions, quoique excellent, se perd s'il n'est pas conservé par de bons ecclésiastiques, parce qu'il n'est que passager, le père de Condren conclut " qu'il fallait nécessairement travailler à en for- " mer dans l'Eglise, sans compter sur ceux qui " sont déjà avancés en âge et promus aux ordres " sans préparation, parce qu'il n'arrivait presque " jamais qu'un mauvais prêtre se convertît. C'est " donc, ajoute-t-il, une raison qui doit nous con- " vaincre de la nécessité d'élever les jeunes gens " dans l'esprit clérical, ce qui ne peut se faire " que dans des séminaires, comme le concile de " Trente nous l'a saintement montré."

Les objections ne manquèrent pas : M. Duferrier lui remontra que cette expérience avait échoué partout, à Toulouse, à Bordeaux, à Rouen, malgré le zèle des cardinaux de Joyeuse et de Sourdis : " N'importe, insista le père, le " projet réussira, et même facilement, pourvu " que ces maisons ne soient plus des colléges " pour des enfants, mais qu'on n'y reçoive que " des jeunes gens avancés en âge."

Il voulait même qu'on s'y mît aussitôt, de peur que l'ennemi de tout bien ne se mît à la traverse, et qu'ils ne fussent arrêtés par les *troubles* et les *divisions*.

De quelles désunions voulait-il donc parler ? on était en paix et en assurance parfaite dans tout le royaume. M. Duferrier le sut le lendemain, car le père lui prédit que deux ans après un schisme allait éclater . c'était le jansénisme.

En attendant, le testament de leur père mourant était sacré : les messieurs de la communauté le reçurent avec une humble satisfaction, et M. Duferrier pria le saint malade, si Dieu

l'appelait à lui, d'éclairer quelqu'un d'entre eux sur le sujet dont il avait commencé à l'entretenir par rapport aux séminaires. La demande fut exaucée, comme nous le verrons bientôt.

Le supérieur de l'Oratoire mourut cette nuit même dans les sentiments de la plus ardente charité.

Saint Vincent de Paul accourut, se jeta au pied du lit du défunt, en se frappant la poitrine, et en se reprochant de n'avoir pas honoré comme il le méritait ce grand serviteur de Dieu.

Un immense concours se fit autour de cet homme ignoré hier, et dont la sainteté éclatait tout à coup après sa mort. Les prêtres de la communauté de M. Amelotte, tout en le pleurant, l'invoquaient déjà. M. Meyster, cette nuit même, le vit en songe revêtu de ses habits sacerdotaux et environné de gloire. " Il lui défen-
" dit de se séparer de ses confrères, ajoutant que
" Dieu lui-même ferait cette séparation, et qu'ils
" ne s'occuperaient plus qu'à former des ecclé-
" siastiques dans les séminaires."

Il lui révéla même quelles seraient les conditions de leur existence : ils ne devaient faire ni vœux ni promesses, vivre sans privilèges, n'ayant d'autres règles que les canons, d'autres supérieurs que les évêques, d'autres liens que la charité.

La même faveur fut accordée à M. Olier. " La
" nuit qui suivit sa mort, dit-il, à mon réveil, il
" daigna m'apparaître : nous ayant traités pen-
" dant sa vie comme Notre-Seigneur avait traité
" ses apôtres, il me dit ces paroles du Sauveur
" aux siens : Ayez confiance, j'ai vaincu le
" monde, *confidite, ego vici mundum.*"

Ce ne fut pas le seul témoignage qu'il lui donna : dans une autre circonstance, il le revit encore tout brillant de lumière et de gloire, et il

daigna lui dire qu'il lui laissait l'héritage de son esprit ainsi qu'à M. Amelotte et un autre de leurs confrères.

M. Olier se rendit avec ses amis à l'inhumation du vénérable défunt : " Pendant tout le " temps que son corps fut exposé, dit-il, plus je " le considérais, et plus aussi il me tenait péné- " tré de son esprit d'anéantissement, tellement " que je ne pouvais avoir d'autre occupation in- " térieure, étant entièrement rempli de celle-là... " maintenant encore le souvenir de ce saint " homme, la vue de cet intérieur admirable, de " cette vertu si pure et si éminente me confond " au point que je ne puis l'exprimer. Rien ne " me fournit une idée plus sainte, plus élevée " de Notre-Seigneur, le pontife saint par excel- " lence, innocent, sans tache, séparé de toutes " les créatures, régnant dans les cieux, en un " mot rien ne me fait autant comprendre Sa " sainteté incomparable que la pensée du père de Condren."

Saint Vincent n'en parlait pas autrement, et dans l'oraison funèbre, l'évêque de Saint-Brieuc, interprétant la pensée de tous les assistants, leur montra au pied du trône de Dieu celui qu'ils avaient tant admire ici-bas.

" Le ciel l'ayant reçu, dit-il, il faut que la " terre le loue. Ne dois-je pas dire : *Mortuus est* " *ad asculum Domini?* Le fils de Dieu ne lui a " pas dit : *Ascende et morere*, mais : *Morere et* " *ascende.*"

Nous lisons dans l'Evangile qu'après la résurrection, les disciples s'en allèrent, d'après Son ordre, en Galilée, et qu'aux approches de Tibériade, Pierre leur proposa de revenir à leurs filets, en attendant les nouvelles manifestations de Jésus, et la venue du Saint-Esprit.

Il arriva quelque chose de semblable à la

petite compagnie après la mort du père de Condren : sûrs de la volonté de Jésus, mais incertains de l'heure marquée par Sa Providence, ils se remirent à prêcher dans le diocèse de Chartres. M. Olier, qui, après dix-huit mois de souffrance morale, retrouvait enfin la facilité de s'élever à Dieu par l'oraison, vint avec eux, et reprit aux pieds de Notre-Dame de Chartres la douce gaieté qu'il faisait paraître avant ses peines.

Le succès de la mission encouragea les pieux ecclésiastiques à tenter d'établir, sous les auspices de leur patronne, et dans cette ville même, la grande œuvre qu'ils méditaient. Ils ouvrirent une maison, la meublèrent, et offrirent aux ordinands d'y venir faire la retraite d'ordination. Ils espéraient les décider à un plus long séjour. Leur espoir fut déçu : M. Olier retourna à ses catéchismes, M. Amelotte à ses prédications en Normandie. Des dissentiments de vues commencèrent à éclater parmi les membres de l'association. Dieu voulait sans effort séparer ces généreux ecclésiastiques pour les diverses œuvres auxquelles Il les destinait, et Sa Providence continuait d'agir sur eux par les événements mêmes qui semblaient de nature à amener une ruine complète.

M. Picoté était venu à Vaugirard aider la pieuse Mme Luillier de Villeneuve à établir une communauté de filles pour l'enseignement des campagnes : elle lui proposa d'appeler en cet endroit ses confrères, en lui disant qu'elle espérait qu'ils pourraient y réaliser leur dessein, objet de toutes ses prières et de tous ses vœux.

La proposition parut étrange et inacceptable. M. Picoté en fit pourtant part à ses amis ; on se récria de tous côtés. On voulait réformer le clergé en France, et on allait commencer par s'ensevelir dans un désert comme Vaugirard.

L'idée paraissait condamnée. M. Olier ne l'approuvait pas plus que les autres. Pourtant comme MM. Duferrier et de Foix avaient besoin de repos, que d'ailleurs M. Copin, le curé de Vaugirard demandait des confesseurs pour les exercices du Jubilé qui s'y donnait alors, M. Amelotte leur permit de demeurer quelque temps en ce lieu.

Ils ne tardèrent pas à s'y laisser gagner au projet de M. Picoté, et à prier M. Olier de se joindre à eux. Mais comme c'est Dieu qui appelle et non les hommes, M. Olier refusa de nouveau, tout en donnant à M. Picoté, son directeur, la satisfaction de les venir voir.

Il se retira ensuite à Notre-Dame-des-Vertus, dans une maison de campagne, pour y consulter Dieu dans la retraite et la prière. Le 6 décembre 1641, le Ciel daigna encore se manifester à lui : il aperçut en vision Dieu lui-même qui lui semblait porter dans Ses bras une compagnie de personnes, pour lui faire comprendre par là le soin qu'Il aurait de la nouvelle société : " J'éprouvais en même temps, dit-il, une confiance extraordinaire que cela serait de la sorte. Dans cette vue, Il me faisait répéter ces paroles dont il me montrait le sens, auquel je n'avais jamais fait attention : *qui regis Israël, intende, qui deducis velut ovem Joseph*, veillez sur nous, Seigneur, qui conduisez le peuple d'Israël, qui conduisez Joseph et sa famille comme une brebis. Je prononçais ces paroles avec un cœur tout pénétré de confiance et d'amour et le sens m'en paraissait alors tout nouveau."

" Voulant ensuite sortir de ma solitude pour aller retrouver nos Messieurs, qui m'appelaient à Paris, je fus arrêté et me sentis porté par un mouvement intérieur à me prosterner par terre. Je le fis aussitôt, et adorant mon Dieu,

" je lui demandai abondance de charité pour
" tous ceux qui devaient servir à l'accomplisse-
" ment de son dessein : ce qui me fut promis et
" comme accompli dans le même instant, car il
" me semblait voir nos Messieurs nager dans la
" grâce et dans l'amour. Sorti de ma retraite,
" et les trouvant tout découragés d'avoir vu
" échouer le séminaire de Chartres, je les exhor-
" tai puissamment à reprendre courage, leur
" disant que Dieu nous porterait entre ses bras
" comme de petits enfants."

Mais ils n'étaient que trois disposés à cette grande entreprise : MM. de Foix, Duferrier et Olier. Sans s'effrayer de leur petit nombre, ils résolurent de se rendre ensemble à Montmartre, et de s'y consacrer à la sainte Trinité en présence des trois martyrs, saint Denis, saint Rustique et saint Eleuthère. Ils promirent de ne se plus quitter et de ne se départir jamais du dessein qu'il avait plu à Dieu de leur manifester.

Dom Tarrisse, supérieur des Bénédictins de Saint-Maur, et le père Bataille, procureur général de l'ordre de Saint-Benoît, et directeur de M. Olier, avec le père Saint-Jure et saint Vincent de Paul approuvèrent leur résolution. M. Bourdoise tressaillit de joie à la pensée de voir enfin réalisé le rêve de sa vie : l'observation des saints canons et des règles liturgiques : " Oh !
" leur écrivait-il, si Dieu donnait trois hommes
" fidèles qui ne se proposassent que son service !
" que ce serait une grande bénédiction ! quel
" fruit ne feraient-ils pas ? S'il se trouvait trois
" prêtres assez remplis de l'amour de l'Eglise
" pour vouloir la croire dans les règlements que
" le Saint-Esprit lui a dictés, et se déclarer pour
" elle contre le monde et ses coutumes ; trois
" prêtres qui, lorsqu'on leur fera voir ce qu'elle

" a ordonné, ne disent pas : Ce n'est pas la cou-
" tume !—nous faisons autrement !—Que dirait-
" on ?—Cela n'est pas aussi commode que nos
" usages ! — le monde se rebutera ! — On se
" moquera de nous !—Cela ne durera pas !—Lais-
" sons les choses comme nous les avons trou-
" vées !—Nous ne sommes pas plus sages que
" ceux qui nous ont précédés ! "

Les solitaires de Vaugirard, qui allaient fonder ces saintes traditions de Saint-Sulpice si scrupuleusement et si religieusement gardées, étaient hommes à comprendre ce langage. Ils savaient que toute coutume introduite contrairement aux règles de l'Eglise, ou même à son esprit, a un effet très malheureux dans toute l'économie de son culte, et peut porter indirectement atteinte à la pureté des croyances ; ils savaient aussi qu'un état de choses longtemps souffert et universellement reconnu, n'est pas consacré par là, s'il est abusif, et qu'il n'est que plus urgent de réagir contre lui par tous les moyens possibles. Aussi répondirent-ils à M. Bourdoise par cette énergique protestation : " Vous trouverez trois prêtres comme vous les
" cherchez, si vous venez ici, pourvu que vous
" leur fassiez connaître les choses que la sainte
" Eglise a réglées. L'*usage* ni tout le reste n'em-
" pêchera point qu'elle ne soit fidèlement obéie
" avec le secours de la grâce de Notre-Seigneur
" que nous vous conjurons de Lui demander
" pour nous."

Et il vint au printemps de 1642 avec sa grande science, son grand sens et sa rudesse, leur donner ses leçons et ses exemples. Ses leçons les édifièrent, et son originalité les amusa : pourtant, dit M. Duferrier, " nous tâchions d'en user
" avec plus de civilité."

M. de Foix était le supérieur de la petite com-

munauté à son début, mais il ne tarda pas à reconnaître que le vrai supérieur par son influence, sa vertu et ses lumières, était M. Olier.

Dieu, en l'attachant à l'œuvre pour laquelle il était fait, lui avait rendu toutes ses faveurs : tous ses confrères en étaient dans l'étonnement et l'admiration. Marie Rousseau, qui l'avait annoncé, et avait seule compris que l'épreuve était de Dieu, triomphait et remerciait Jésus de ses miséricordes. M. Olier lui-même, qui voyait par cet effet extraordinaire qu'on ne serait plus tenté d'attribuer ses succès à ses mérites personnels, mais que tout ce qu'il ferait désormais serait pour la pure et exclusive gloire de Dieu, s'en réjouissait plus que tout autre : " Depuis mes grandes désolations, disait-il, je ne puis douter " que l'esprit de mon Maître n'habite en moi : " pour des ténèbres si épaisses, j'ai maintenant " tant de lumières ; pour la confusion de mon " esprit, tant de netteté dans mes pensées ; pour " mes bégaiements précédents, tant de liberté " de parler ; pour les sécheresses désolantes que " j'éprouvais, et que je causais aux autres, tant " de bons effets de la parole ; pour cette mau- " dite et malheureuse occupation sur moi-même, " tant de sentiments d'amour et d'élévation vers " Dieu ! Je suis contraint de le confesser : c'est le " divin Esprit qui me remplit et me possède. Je " me souviens que c'était là le sujet de ma con- " solation dans mes peines : dans l'impuissance " totale où je me voyais, je me disais à moi- " même : Si jamais le bon Dieu voulait se ser- " vir de moi (ce que je ne pouvais croire), au " moins on connaîtrait alors visiblement celui " qui agirait en moi. Mes délaissements passés " m'ont appris que ces biens sont de Dieu seul, " et que leur privation est mon fond propre. Ce " que je possède maintenant n'est point un bien

" personnel et qui soit attaché à mon âme : c'est
" une grâce, une miséricorde que je n'attendais
" pas, dont j'étais entièrement indigne ; j'étais
" alors délaissé de tout conseil intérieur, et
" presque extérieur pour ma conduite. Mainte-
" nant la bonté de Dieu me donne, avec une bé-
" nédiction non pareille, tous les conseils que je
" puis souhaiter... Intérieurement, je suis guidé
" comme un enfant qui en tout serait conduit
" par un père très sage et d'une bonté parfaite."

C'est ainsi que le profond mystique décrit avec une précision étonnante cette touche de Dieu sur la volonté humaine. " Cela se fait dans
" le fond de l'âme par une opération divine ex-
" trêmement délicate, et que le démon ne peut
" contrefaire. Quelquefois c'est un mouvement,
" d'autrefois un sentiment sans parole, qui se
" fait entendre bien plus distinctement que la
" parole. Car Dieu, qui est *Parole*, Se rend bien
" plus sensible à nos âmes que les hommes par
" la parole articulée."

Marie Rousseau, de son côté, ne restait pas inactive : cette pieuse veuve, qui servait de conseil aux duchesses d'Orléans, d'Aiguillon et d'Elbœuf, à la princesse de Condé, au chancelier, à tout ce que la ville et la cour possédaient de plus pieux ; qui encouragea et guida de ses lumières la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, mademoiselle Mance, et M. de la Dauversière, l'instituteur des hospitalières de la Flèche, appelées à desservir plus tard cette mission lointaine ; qui enflamma le zèle du père Eudes et de tant d'autres, hâtait de toute l'ardeur de son zèle l'œuvre de Dieu. Elle alla trouver un à un chacun des anciens confrères de M. Olier, fit tomber leurs préventions, et leur dit avec l'Ecriture : " Venez et voyez. Voilà l'homme

que Dieu n'a semblé délaisser que pour l'inonder ensuite de ses lumières."

Ils vinrent. M. Amelotte resta saisi devant un tel changement. M. Olier ne savait comment assez s'humilier de ces dons du ciel : " Cela me " confond, disait-il, car je suis un pauvre aveugle " si misérable, un ver de terre si chétif que je " m'étonne d'oser paraître devant le monde, moi " plongé si longtemps dans l'aveuglement le " plus ténébreux et l'objet de la risée et des mé- " pris de tous ceux qui maintenant m'écoutent " avec étonnement... Je vois maintenant s'ac- " complir la promesse que m'avait faite le défunt " père général, que je serais un jour un des hé- " ritiers de son esprit : je ne puis pas en douter : " les choses que je lui ai ouï dire autrefois, et " qu'alors je ne pouvais concevoir, me sont ex- " pliquées maintenant avec une netteté qui sur- " passe la clarté du soleil.

" Depuis la mort de ce grand homme que j'ai " tant honoré, on entend mieux sa doctrine que " de son vivant ; et la raison en est qu'il a " maintenant reçu dans le ciel le don d'éclairer " les esprits, ce qu'il n'avait pas avec autant de " plénitude durant sa vie. Notre-Seigneur, après " Sa mort et Sa résurrection, fit dans l'esprit de " Ses disciples ce qu'Il n'avait pas fait dans l'in- " firmité de la chair, lorsqu'Il n'usait pas de Sa " toute-puissance : de même en est-il de ce grand " serviteur de Dieu ! "

Tout lui réussissait à souhait : il n'avait qu'à former un projet, réaliser une entreprise, la Providence se plaisait à dénouer pour lui les difficultés, à résoudre les impossibilités, et à faire évanouir tous les obstacles : " Je vois s'accom- " plir chaque jour, disait-il avec gratitude, la " promesse que Dieu m'a faite dans ma retraite : " tous mes intérêts sont les tiens, et tous tes in-

" térêts sont les miens, *omnia mea tua sunt, et tua* " *mea sunt.*"

L'occupation ne manqua pas aux solitaires de Vaugirard : le curé de la paroisse, retenu pendant neuf mois à Paris, leur en laissa la desserte et la direction, ce qui acheva de les former aux obligations du saint ministère et à toutes les industries du zèle.

Ils avaient besoin d'une maison et d'un jardin. M. de Rochefort leur céda l'un et l'autre tout près de l'église, et presque pour rien : il ne se réservait que la faculté de venir de temps à autre dire son chapelet au jardin.

M. de Foix, à la vue des merveilles opérées par son confrère, reconnaissait que l'esprit de Dieu était sur lui ; il refusait de prendre la parole là où se trouvait M. Olier, et se mettait avec tous les autres sous sa direction : il fallut bien que M. Olier cédât à tous leurs vœux et acceptât la supériorité.

Le cardinal de Richelieu, qui décidément n'est point l'homme de la légende et du roman historique, mais dont le zèle pour le choix de dignes ministres de Dieu mérite vraiment les plus grands éloges, méditait alors l'établissement d'un séminaire où se formeraient les futurs évêques qu'il devait présenter au choix du monarque. Il apprit la tentative des prêtres de Vaugirard, et, se rappelant aussitôt le désintéressement que M. Olier avait montré à propos de la coadjutorerie de Châlons, il crut avoir trouvé enfin le moyen de réaliser son projet. Sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, vint donc de sa part offrir à la communauté naissante d'aller s'établir dans la belle résidence du cardinal à Rueil, et de l'aider dans son dessein.

Il fallait renoncer à leur humble et paisible Vaugirard pour vivre dans la familiarité du

grand ministre : leur parti fut aussitôt pris. M. Olier, avec ce tact et cette grâce qui le faisaient réussir en tout, pria la duchesse de supplier Son Eminence " de les laisser dans le lieu qu'ils oc- " cupaient, précisément parce qu'il était pauvre " et caché."

La duchesse et le ministre étaient capables de comprendre de semblables susceptibilités : Richelieu n'en estima que plus M. Olier, et l'éloge qu'il en fit détermina plusieurs jeunes abbés de la cour, qu'il élevait pour les dignités, à venir à Vaugirard se former aux vertus ecclésiastiques. C'était M. de Gondrin, plus tard coadjuteur de Sens, puis M. Gabriel de Thubières de Queylus, abbé de Loc-Dieu, l'apôtre du Velay et du Rouergue, que tout le clergé français désigna pour l'évêché de Québec, mais que la Providence réserva pour fonder la cure de Ville-Marie, et assurer l'établissement des Sulpiciens, et même de toute la colonie de Montréal.

Citons encore parmi ces premiers disciples M. Antoine Raguier de Poussé, plus tard successeur de M. Olier dans la cure de Saint-Sulpice, M. Hurtevent, mort supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon, M. de Cambiac, frère de M. Duferrier, etc.

Les solitaires n'allaient bientôt plus pouvoir suffire à leur tâche : Dieu leur ménagea du renfort. Un de leurs collaborateurs dans les missions s'était retiré dans sa famille avec M. Amelotte, après l'abandon de Chartres : il vint visiter ses anciens amis, et comme il était d'humeur très aimable et très gaie, il commença par les plaisanter sur le choix qu'ils avaient fait de Vaugirard. Vaugirard, le lieu le plus inconnu des environs de Paris, allait donc se changer en

cénacle ? Vaugirard allait éclairer la France et renouveler son clergé ?

Cet entretien " ne fut d'abord qu'une récréa-
" tion et une sorte d'amusement ; mais M. de
" Bassancourt qui, à l'aménité du caractère, joi-
" gnait la piété la plus solide et la mieux éclai-
" rée, n'ignorait pas que les grandes œuvres n'a-
" vaient souvent que des commencements faibles
" et réussissaient contre toute apparence."

Aussi, laissant bientôt le ton de la plaisanterie, il leur demanda avec simplicité de le recevoir parmi eux : " Messieurs, leur dit-il, je trouverai
" Notre-Seigneur plus sûrement dans votre mai-
" son que dans celle de ma mère. Non, ce n'est
" pas au milieu d'une famille qu'Il communique
" son esprit à un prêtre ; on lit cette maxime
" partout, et j'en ai fait l'expérience. Mon parti
" est donc pris de vous demander une cellule.
" Vous l'entendrez comme il vous plaira, ajouta-
" t-il en concluant, mais je vous annonce que je
" ne retourne plus chez mes parents, et dès ce
" soir il faut bien que vous me donniez un
" lit." (1)

Les solitaires furent enchantés de cette candeur et de ce fraternel abandon, et après avoir conféré quelques instants entre eux, ils revinrent à lui, lui disant qu'il était leur ami et leur frère, et pouvait désormais se considérer comme l'un d'entre eux.

Cette admission faite sous de si heureux auspices, allait pourtant susciter à M. Olier un des plus vifs chagrins de sa vie. M. de Bassancourt, enchanté de son séjour à Vaugirard, pressa M. Amelotte, son précepteur, de se joindre à eux : M. Amelotte le désirait vivement, et cela avait été longtemps l'espérance de M. Olier.

(1) Vie de M. Olier, par M. de Lantages.

Sûr de la volonté de Dieu, M. Olier ne songeait qu'à prendre tous les moyens propres à réunir au plus tôt les ouvriers.

M. Amelotte, qui lui avait été montré comme un des héritiers de l'esprit du père de Condren, lui avait semblé surtout l'homme de l'œuvre nouvelle. Dieu lui révéla plus tard qu'il se trompait, et un jour qu'il présentait à Notre-Seigneur dans une prière les sujets qui pourraient l'aider, et entre autres M. Amelotte, une voix intérieure lui dit : *Non, il me servira dans un autre lieu pour ma gloire.*

C'était une perte immense : M. Amelotte, docteur en théologie à 22 ans, érudit, éloquent, sage et vertueux, était en même temps plein de décision et de courage. Dieu avait besoin de sa grande énergie pour la direction de l'Oratoire dans les mauvais temps qu'on allait traverser.

En attendant, M. Amelotte faisait les plus vives instances, et employait jusqu'au crédit de la reine-mère pour se faire admettre dans la nouvelle société. M. Olier fut inflexible : il ne pouvait désobéir à Dieu, ni faire connaître ses ordres. Il se laissa accuser de jalousie : on prétendit qu'il ne voulait écarter son ancien ami que pour n'être pas éclipsé par lui.

Il souffrit et se tut.

Pour le consoler, Dieu lui montrait sa petite compagnie "*l'ancillula cleri*" réussissant dans l'œuvre rêvée par le concile de Trente, après plus de mille essais tentés par les hommes les plus saints et les plus éclairés depuis soixante ans. Aussi le père Bataille et dom Tarrisse affirmaient-ils aux jeunes prêtres qu'ils faisaient l'œuvre de Dieu, et qu'ils étaient les ouvriers marqués par Sa Providence.

Ce fut à Paris que cette assurance leur fut donnée : en s'en retournant à Vaugirard, les soli-

taires, transportés d'enthousiasme, répétaient avec une ineffable joie : " Nous faisons la volonté de Dieu ! nous faisons la volonté de Dieu ! " M. Olier voyait dans cette ferveur le présage du succès : " Nos Messieurs, disait-il en sou-
" riant, ne parlent que de faire ce qu'ils ap-
" pellent des folies pour Dieu, de se faire pendre
" pour son service, et d'aller souffrir le martyre
" en Canada." Le Canada, c'était déjà la terre promise des nouveaux apôtres, l'amour pour cette lointaine mission naquit au prèmier jour de la société, il y a vécu et y vivra toujours, sous quelque forme qu'il plaise à Dieu de le faire éclater.

Pour M. Olier, sa reconnaissance pour Jésus était sans bornes, et il ne cessait de Le bénir, d'user d'un si faible instrument pour un si noble résultat : " *Suscitans a terrâ inopem et de stercore erigens pauperem.*"

Sa parole prenait quelque chose de la douceur de celle de saint François de Sales : " Seigneur,
" que vous êtes suave, disait-il, et que votre
" souvenir seul embaume divinement les cœurs !
" Maintenant, Seigneur, nous vous suivrons à
" l'odeur de vos parfums : et qu'insensible et
" malheureux est celui qui ne le voudrait pas,
" après avoir expérimenté la douceur et la puis-
" sance de ce baume gracieux ! Ah ! Seigneur,
" répandez-le dans le cœur de vos fidèles. On
" dit qu'il n'y a qu'à parfumer les ailes des co-
" lombes pour attirer les pigeons au colombier,
" ou qu'à parfumer le colombier, afin d'appeler
" ces innocentes créatures. Répandez, Seigneur,
" ce parfum sur plusieurs de ceux qui sont ici,
" afin qu'en parlant suavement aux autres, toute
" la troupe accoure fortement à vous. Que ces
" saintes colombes volent par tout le monde,
" comme un saint Paul, qui était la bonne odeur

" de Jésus-Christ : que partout où nous allons, " nous portions les parfums de notre maître, "que partout nous publiions ses grâces, ses " douceurs et ses joies. Nous soupirons de ré- " pandre et d'épancher au dehors l'abondance de " ces douceurs : car nous ne pouvons en parler " distinctement à cause de votre plénitude."

Dieu allait donner satisfaction à cette ardente charité. Vaugirard était assez beau pour un berceau, mais quels que soient les charmes touchants de Bethléem et de Nazareth, les joies ineffables du silence et de la vie contemplative, il faut que le prêtre suive son divin modèle dans les luttes de la vie publique, et partage sa vie entre le combat du jour et la prière de la nuit : pour mettre un dernier trait de ressemblance entre le Maître et les disciples, il fallait donc aux fondateurs de Saint-Sulpice les épreuves de la direction et de la réforme d'une grande paroisse, et pour se retremper l'ombre du séminaire. Paris allait leur donner l'un et l'autre.

CHAPITRE V.

ÉTAT DE L'ÉGLISE AU MOMENT OÙ M. OLIER ÉTABLIT SA CONGRÉGATION.—RÉFORME DE LA PAROISSE DE SAINT-SULPICE.

> " Je suis le bon pasteur : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis."
> (EVANGILE.)

L'Evangile raconte que, pendant Sa prédication, et surtout après Sa résurrection, Jésus avait coutume de se dérober pour un temps à Ses disciples, qui, au milieu de leurs ténèbres et de leur abandon, se troublaient soudain et L'appelaient à eux. Il reparaissait alors, apaisait une tempête, dirigeait une pêche miraculeuse, ou annonçait l'Esprit consolateur.

L'Eglise traverse souvent de ces crises terribles pendant lesquelles il semble que Jésus se retire d'elle pour un temps : les ténèbres et les ruines s'amassent, il semble que tout va périr, et tout d'un coup un rayon mystérieux la pénètre, et fait sortir de ses plaies mêmes une germination d'œuvres nouvelles, qui témoignent de la perpétuelle fécondité de l'Epouse de Jésus-Christ.

Non, Jésus n'abandonne point Son Eglise : s'Il disparaît soudain, c'est qu'Il prie sur la sainte montagne, ou jette mystérieusement dans le sillon les semences de l'avenir : attendez quelques jours, et vous verrez la moisson.

C'est ce qui parut admirablement à la fin de ce XVIe siècle, où la foi, étouffée au milieu des guerres religieuses et de l'effondrement des constitutions et des Etats, semblait prête à périr. La licence était partout ; les vices les

plus honteux déshonoraient toutes les classes de la société ; l'Eglise même était désolée par les scandales. Et tout à coup la solitude des cloîtres refleurit, la cour se purifie, les villes se transforment, et le feu sacré se ranime dans le sanctuaire.

Qu'était-il donc arrivé ? quelques hommes animés de l'esprit apostolique av[illegible]t paru, et, comme toujours, là où les saints [illegible]nt passé, Dieu était passé avec eux.

Nulle part ce changement ne fut plus éclatant qu'en France. En 1603, l'ordre des Carmélites, réformé par sainte Thérèse, avait été introduit en France par les soins du cardinal de Bérulle et de la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Sept ans plus tard (1610), l'année même où mourut Henri IV, saint François de Sales jeta les fondements de la Visitation, dont le succès fut si rapide, que Mme de Chantal vit avant sa mort l'érection du 75e monastère de son ordre.

En 1611, le cardinal de Bérulle bâtit cette maison de l'Oratoire de France, où devaient revivre les vertus de saint Philippe de Néri, en même temps que toutes les branches de la science sacrée devaient y avoir leurs représentants, malgré les déchirements de l'intérieur, et les tempêtes du dehors.

C'est à ce grand foyer de la vie cléricale, auprès du père de Condren, et bientôt du père Amelotte, que vinrent s'inspirer les fondateurs des congrégations nouvelles, M. Bourdoise, instituteur du séminaire du Chardonnet, M. Olier, le père Eudes, et ces austères et fervents missionnaires.

Près de ces savants, surgit cette réforme de Saint-Benoît, que l'on nomme en Italie la réforme de Saint-Bernard, et en France l'ordre des

Feuillants; il allait bientôt donner à l'Eglise l'admirable cardinal Bona qui, quoi qu'en dise Pasquin, n'eût pas eu besoin pour faire un pontife excellent (papa Bonus), de contrefaire son nom et sa nature. *

Saint Vincent de Paul est partout avec ses missionnaires et ses admirables filles de la Charité : pas une bonne œuvre qu'il n'encourage, pas un institut qu'il ne dirige.

Pour ne point sortir de notre cadre, nous ne parlons point des merveilles accomplies par les écoles du père Borré et les sœurs du bienheureux Pierre Fourier en Lorraine.

Chaque année enfin de ce nouveau siècle est marquée par une grande œuvre : en 1612, Mme de Sainte-Beuve fonde les Ursulines pour l'éducation des jeunes filles. Les Filles du calvaire, les religieuses de l'Adoration perpétuelle, les Nouvelles catholiques, les Filles de la Providence, celles de l'Union chrétienne, bientôt les Hospitalières de La Flèche, qui rivalisent en Canada, avec les Ursulines et les Sœurs de la Congrégation, de zèle et de piété ; en Provence, les Sœurs de la Miséricorde, fondées par le père Juan (1630) ; en Languedoc, les Filles de Notre-Dame, fondées par Mlle de Lestonnac : toute une efflorescence enfin d'asiles de la prière et de la charité console l'Eglise, et glorifie Jésus-Christ.

Les romans de cette époque ne voient à la cour qu'intrigues et scandales, duels de mousquetaires et de gardes : ils oublient que le monde et la cour rivalisèrent souvent de générosité avec le cloître. La reine Anne d'Autriche fonde le Val-de-Grâce pour la vénérable Marguerite d'Arbouze, près d'elle, la mère du chancelier Séguier, la comtesse de Bérulle, la jeune mar-

(*) Vana solecismi ne te conturbet imago,
Esset papa Bonus, si Bona papa foret.

quise de Bréanté, la duchesse de Rochechouart, Mlle de Bains, que toutes les cours d'Europe appelaient la merveille de la création et la reine de beauté, Mlle du Vigean, aux pieds de laquelle le jeune et brillant Condé était venu apporter les lauriers de Lens et de Rocroi, enfin la plus riche héritière de France, la fille du duc d'Epernon, et cent autres des plus nobles, jetant sur toutes les joies du monde un regard de dédain, viennent, comme une volée de colombes, se cacher à l'ombre du Carmel.

La princesse de Conti resta près de sa souveraine avec la duchesse de Bouillon, mais elles vendirent toutes leurs pierreries pour en verser le prix dans le sein des pauvres et des congrégations de France et du Canada. Mme de Bullion, à elle seule, donna 80,000 écus pour l'hôpital de Montréal, et les aumônes de Mlle de Lamoignon furent si considérables qu'on estime à plus de cinq cent mille francs ce qu'elle distribua dans une seule année, et qu'on lui attribua d'avoir sauvé de la mort plus de cent mille pauvres.

De toutes parts, à celui qui lit la véritable histoire de cette époque, les noms les plus glorieux viennent s'offrir dans tous les rangs de la société. Bernard, le pauvre prêtre, donne la main au maréchal de Joyeuse devenu capucin, et au duc de Gondi devenu oratorien; MM. de Boudon, de Bretigny, de Renty, rivalisent avec MM. de la Dauversière, de Fancamp et de Maisonneuve, nos amis du Canada; la bienheureuse Mechtilde du Saint-Sacrement, et la bienheureuse Marie de l'Incarnation, la bienheureuse Agnès de Lanjac, la marquise de Belle-Isle et Marguerite Bourgeoys, Marie Rousseau, Mme Legras, Mlle Mance et Marguerite du Saint-

Sacrement suffiraient à elles seules pour illustrer cette époque.

Ce grand arbre de l'Eglise catholique, que la Réforme avait cru renverser, qui avait paru dépouillé de sa verdure et découronné par les tempêtes, qu'une dernière bourrasque allait renverser sur le sol, reverdissait au printemps du XVIIe siècle ; une sève abondante circulait dans toutes ses parties qui se développaient en rejetons, en feuilles et en fleurs, et promettaient à tous ombrage, abri et nourriture.

Saint-Sulpice fut un des jets de cette divine germination. Il vint en son temps et après tous les autres ordres, afin d'assurer par l'éducation d'un clergé pieux et instruit le maintien et le développement de tout le bien qu'ils étaient appelés à produire. Son fondateur pourtant, malgré sa foi aux promesses de Dieu, ne pouvait prévoir un si prompt accomplissement de ses vœux. Il se fit pourtant, comme toutes les choses dirigées spécialement par la Providence, de la manière la plus naturelle à la fois et la plus admirable.

Un certain nombre de paroissiens de Saint-Sulpice, qui avaient entendu parler des pieux ecclésiastiques de Vaugirard, venaient s'adresser à eux pour leurs confessions : M. Duferrier alla trouver le curé de cette paroisse pour lui exposer le fait, et lui demander son agrément. M. de Fiesque le donna sans réserve et avec empressement, et il en prit occasion de leur faire l'offre de sa paroisse elle-même : " Que faites-" vous là-bas ? disait-il à M. Duferrier. Si vous " avez besoin de travailler au salut des âmes et " d'assembler des ecclésiastiques, ne leur donnez " donc pas l'incommodité d'aller vous trouver " si loin : venez ici, je vous donnerai ma cure, " où vous aurez tout ce qui vous manque à

" Vaugirard, et vos amis seront auprès de vous." Et aux refus de M. Duferrier, il répondait avec une rondeur toute bretonne : " Je demande " mille écus de revenu ; M. Olier possède le " prieuré de Clisson en Bretagne, d'où je suis : " ce bénéfice rapporte seize cents livres. Joi- " gnez-y quatorze cents livres de pension, et " nous voilà d'accord."

M. Duferrier protesta qu'il ne viendrait jamais prendre la responsabilité d'une paroisse, qui surpassait en étendue et en nombre les plus grandes villes du royaume, et qui était à la fois la capitale de la pauvreté, et la sentine de tous les vices.

MM. Olier et de Foix ne se montrèrent pas si opposés à ce projet, et M. Duferrier, déférant à leur sentiment, partit aussitôt pour Vendôme consulter le père Tarrisse, qui s'y trouvait alors. Il approuva le dessein : M. Olier voulut l'exposer lui-même à Marie Rousseau, en qui il avait tant de fois reconnu l'inspiration divine.

Il vint donc la trouver la veille de l'Ascension, et lui fit part de toutes les difficultés et de toutes les impossibilités qu'on lui opposait. Elle lui répondit très tranquillement : " Faites ce " qu'il vous plaira ; mais, malgré l'avis de tant " de personnes, vous serez curé. Que d'autres " vous disent ce qu'ils voudront : toutefois, vous " serez curé de Saint-Sulpice, Dieu le veut."

Ce fut aussi l'avis de saint Vincent de Paul, de M. Bourdoise, et du père Bataille. Restait à consulter celle qu'il avait choisie pour Mère et pour Reine : il vint mettre à ses pieds cette grande entreprise.

Les voies de la Providence lui apparurent alors : cette offre de Saint-Sulpice lui rappela le songe qu'il avait eu, où saint Grégoire et saint Ambroise lui avaient montré au-dessous d'eux

une place de curé vacante, et bien au-dessous un grand nombre de Chartreux, moins indispensables au salut des âmes que les prêtres du saint ministère. Dieu le voulait donc : la paroisse allait frayer le chemin au séminaire !

Sa résolution fut prise dès lors d'une manière irrévocable. Bien que la réforme de Saint-Sulpice parût une œuvre au-dessus de toute proportion, et une véritable folie dans les circonstances, M. Olier ne douta pas un instant que Dieu ne le destinât à l'accomplir : " Maintenant " que nous allons prendre la cure de Saint-Sul- " pice, écrivait-il alors, Dieu, ce me semble, me " manifeste ma vocation, qui est *de ranimer par* " trois moyens la piété chrétienne : le premier " sera l'instruction et la sanctification du peuple, " le second la sanctification des docteurs et des " prêtres, et le troisième la formation des jeunes " clercs. (1) Il nous montre qu'Il veut former " dans ce lieu un séminaire ouvert à toutes les " provinces, ou au moins un modèle de sémi- " naire pour les autres diocèses et royaumes. " Voilà pourquoi Dieu veut l'établir dans un " lieu qui n'est ni borné, ni rétréci par aucune " juridiction particulière, car cette paroisse n'est " d'aucun diocèse : elle ne relève immédiate- " ment que du pape, et ceux qu'il commet pour " la servir sont comme ses substituts et ses " membres qui suppléent à ce qu'il ne peut faire " par lui-même. Ce séminaire étant destiné " pour le service de l'Eglise universelle, il était " convenable qu'il fût fixé dans un lieu qui " n'eût d'autres bornes ni d'autre dépendance

(1) C'est encore sous cette triple forme que se manifeste l'œuvre de Saint-Sulpice, surtout à Montréal, où nous la voyons conduire des paroisses modèles du Canada et de l'Amérique entière, diriger les prêtres et les clercs qui se préparent aux degrés de théologie, et former les grands et les petits séminaristes.

" que celle du Saint-Siège, à l'honneur duquel
" il se consacre entièrement.

" Je sens un si grand désir de sauver tout le
" monde, de répandre le zèle de l'amour et de la
" gloire de Dieu dans tous les cœurs ; je pense
" tant à avoir mille sujets, pour les envoyer por-
" ter partout l'amour de Jésus-Christ et du très
" Saint-Sacrement ! Et quand je considère que
" la cure qu'on me présente pourra servir à cela,
" et à communiquer ce zèle à Paris et à toute la
" France, je suis ravi de joie, et je ne désire plus
" autre chose que de faire glorifier mon Maître,
" surtout dans ce mystère où Il a été si méprisé."

Ce fut avec cette sûreté de vue, et ce zèle du salut des âmes, qu'il accepta de prendre possession de cette cure, après que les arrangements de permutation eussent été arrêtés avec M. de Fiesque.

Pour se disposer toutefois à remplir plus fructueusement les devoirs de la charge qu'il allait entreprendre, il voulut faire une retraite préparatoire sous la direction du père Bataille. Enfin, bien que ses provisions en cour de Rome ne fussent pas encore arrivées, il dut prendre possession la veille de l'Assomption 1642, à cause du départ de M. de Fiesque.

A peine avait-il mis le pied dans sa cure, que la tempête commença à se déchaîner contre lui. Sa mère, désolée de lui voir accepter une cure dans la banlieue, après qu'il avait refusé Châlons et la pairie, et son frère aîné, furieux de voir qu'il n'avait ni équipage ni train, vinrent en grande colère lui reprocher de les déshonorer.

Cette persistante mondanité dans ceux qu'il eût voulu tant aimer l'affligea vivement : il trouva heureusement dans son frère cadet une plus juste appréciation de sa conduite. Le mi-

nistre d'Etat de Chavigny, son parent, qui, comme tous les autres, l'avait sévèrement jugé d'abord, lui en fit sincèrement ses excuses, et lui offrit son appui pour tout ce dont il aurait besoin dans sa charge nouvelle. Mme la princesse de Condé et la duchesse d'Aiguillon, qui devenaient ses paroissiennes, se montrèrent pleines de prévenances pour lui : elles poussèrent même la délicatesse jusqu'à aller trouver Mme Olier pour la réconcilier avec le nouvel état de choses. La visite des illustres princesses jeta enfin un peu d'huile sur ce pauvre cœur ulcéré, mais la noble dame trouva que ce n'était pas trop de cette réparation " après tant d'honneur perdu ! "

Pour le curé de Saint-Sulpice, il subissait doucement toutes ces violences et toutes ces colères, et trouvait moyen de les excuser avec son humilité ordinaire : " Il y a plus d'innocence dans leurs procédés, disait-il, que dans la plupart des actions que je fais à chaque instant."

Il n'oubliait pas toutefois, au milieu de ces nouvelles fonctions, que l'œuvre dominante de sa vie, l'œuvre que la Providence lui confiait, son œuvre enfin, était avant tout l'établissement des séminaires.

La paroisse était pour lui l'acheminement à ce couronnement de ses œuvres, et il ne cessait d'y tendre avec une patience et une ardeur, dont la source ne pouvait être qu'en Dieu.

L'œuvre du séminaire était encore impossible à Paris pour quelques années au moins : les préventions étaient trop fortes, les évêques trop découragés, le clergé trop convaincu que cette tentative resterait une brillante utopie.

Il y a deux manières de convaincre les esprits : la première, en les instruisant des motifs et des

raisons qui appuient la vérité que l'on défend ; mais cette méthode à priori, si prompte et si facile, et que les esprits éclairés et vifs affectent si volontiers, a le grand désavantage, dans des questions qui ne sont pas purement du domaine intellectuel, mais qui réclament la contre-épreuve de la pratique, de laisser subsister des doutes parfaitement justifiés chez des hommes habitués à faire la part des difficultés des temps, des lieux, des circonstances, et surtout des passions humaines. La masse surtout ne se passionne guère pour une idée dont elle ne peut voir la réalisation sous ses yeux. A la méthode du raisonnement sur laquelle tout repose, il faut donc joindre alors la méthode expérimentale. Le divin Maître des hommes n'enseigna pas autrement : Il commença par faire et accomplir tout ce qu'il prêchait, puis Il instruisit : *Cœpit facere et docere.*

Les conciles avaient proclamé la nécessité des séminaires : les esprits persistaient à regarder leur institution comme un *desideratum* irréalisable. On parviendrait peut-être à former des noviciats du sacerdoce, où les jeunes gens recevraient pendant quelques années des instructions théoriques, qu'ils laisseraient invariablement à la porte de ces pieuses maisons pour le service de ceux qui devaient les y remplacer ; mais les choses continueraient d'aller leur train, et nulle réforme sérieuse ne viendrait de là : il fallait donc prouver par les effets, et avant d'établir des séminaires, montrer ce qu'ils pouvaient faire.

Saint-Sulpice était le théâtre choisi par Dieu pour cette épreuve : l'énorme étendue de cette paroisse, les abus et les vices qui y régnaient, ses relations directes avec le Saint-Siège, tout

allait contribuer à rendre cet essai retentissant et décisif.

M. Olier vit sa tâche dans toute son étendue, mais aussi dans son merveilleux résultat. Si, avec les prêtres formés avec lui à cette éducation des séminaires, il réalisait la réforme de cette paroisse, sa cause était gagnée : et sa cause ne pouvait manquer d'être gagnée, parce qu'elle était celle de Dieu : " Je vois, disait-il, que ce " dessein ira à donner à l'Eglise beaucoup des " bons sujets, que le roi et M. le Cardinal, imbus " de nos procédés et de notre façon de vivre, " tireront de notre maison. Je pense qu'à l'ave- " nir on viendra les choisir chez nous, et que " pour cela Dieu prend plaisir, dès ce commen- " cement, à inspirer de l'estime pour le sémi- " naire."

Il savait d'ailleurs que toute tentative de réforme resterait inefficace, s'il ne commençait par établir sa maison sur un pied parfait de régularité et de simplicité, et s'il ne commençait par donner aux fidèles l'exemple d'une famille cléricale unie et fervente.

Il invita donc les vicaires et les assistants de M. de Fiesque à se réunir aux ecclésiastiques qu'il avait amenés avec lui de Vaugirard pour vivre en communauté, et s'aider, dans l'affranchissement de toute préoccupation temporelle, à accomplir l'œuvre de Dieu. Quatre seulement répondirent à son appel : sept ou huit autres vinrent de divers endroits se joindre à eux ; mais ce n'était pas assez encore. M. Olier alla demander à Marie des collaborateurs dignes d'elle : il fut presque immédiatement exaucé : quelques semaines plus tard la communauté contenait cinquante membres qui rivalisaient de dévouement et d'abnégation.

Mais il fallait pourvoir à l'entretien de ces

nouveaux confrères. M. Olier commença par faire trois parts des revenus de la paroisse : la première pour les pauvres, la seconde pour les anciens prêtres, la troisième pour la communauté ; rien pour lui.

La difficulté était d'habituer ces hommes de naissance et de fortune à la pauvreté et aux privations de la vie commune : " Chacun, dit-il, " avait à dîner une écuelle de potage et une " petite portion de chair de boucherie bouillie ; " sans dessert ; et le soir de même un peu de " mouton rôti."

Le costume était à l'avenant : propre, mais très simple. M. Olier lui-même ne portait qu'une soutane de serge et des habits de dessous de l'étoffe la plus commune : nulle dentelle au surplis, ce qui n'empêcha pas M. Bourdoise d'exercer sa verve impitoyable sur les concessions à l'esprit du siècle qu'il assurait découvrir en eux : " Il se moquait de nous, dit M. Olier, qui pré- " tendions former des vicaires pour les villages, " après les avoir accoutumés durant plusieurs " années à une nourriture qu'ils ne sauraient " avoir dans les pauvres lieux de la campagne. " —Que faire alors ? " demanda l'humble curé. M. Bourdoise, rappelé à la vérité de la situation, avoua qu'après tout on ne pouvait mieux faire.

Et en effet, pour des hommes qui de grand matin venaient assister à l'oraison, récitaient pendant la journée les heures canoniales en commun, comme ils faisaient tous leurs exercices, et consacraient tous leurs moments libres à la prédication, aux catéchismes, à la visite des quartiers, à l'administration des sacrements et aux confessions, une nourriture moins abondante eût été insuffisante : il fallait s'arrêter dans les exigences de mortification commune, en laissant libre champ aux austérités particulières.

L'établissement de cette communauté fut si visiblement béni de Dieu, qu'il fut imité sur-le-champ sur plusieurs points de la capitale et de la France, et avec le même succès.

Libre alors de s'occuper de son peuple, M. Olier commença par se faire rendre un compte détaillé et minutieux de l'état de sa paroisse. Cette étude le navra de douleur : mais si grand que le mal apparût, ce n'était rien auprès de ce qu'il était en réalité. Non seulement les enfants croupissaient dans la plus complète ignorance, mais encore les parents et les vieillards eux-mêmes ignoraient les premiers éléments de la foi.

Qu'on juge dès lors de la moralité de cette population d'ouvriers, qui ne voyaient les grands dans leurs faubourgs, que pour être témoins de leurs duels, et souvent de leurs excès, et que d'ailleurs une multitude de protestants réfugiés sollicitaient au mépris de la religion et de ses ministres.

Les renseignements les plus décourageants, les détails les plus attristants, et malheureusement les plus incontestables lui étaient donnés chaque jour par ses coopérateurs. Pour se rendre un compte parfaitement exact de la situation, et se mettre à même d'y remédier, il divisa sa paroisse en huit quartiers, chacun sous le titre d'une des principales fêtes de la sainte Vierge. Le Luxembourg, qui était peut-être la partie la plus corrompue et la plus gangrenée du troupeau, fut mis sous la garde de Marie Immaculée ; Vaugirard, où était l'espoir de la renaissance, fut consacré à la Nativité ; le quartier de la rue du Four à la Présentation, celui de Bussy à l'Annonciation, et ainsi des autres.

Sûr du zèle et de la prudence de chacun des prêtres qu'il mettait à la tête de ces quartiers, parfaitement rassuré surtout sur l'esprit de dé-

sintéressement personnel et d'entente pour le bien général, qui régnait parmi eux, le pieux pasteur s'en remit à eux pour la surveillance, l'érection et la direction des œuvres de chaque district : il se fit donner par eux un état nominatif des chefs de famille, une liste des pauvres, une autre des personnes qui vivaient dans l'éloignement des sacrements et le désordre.

Que de tristes révélations amena l'exposé détaillé de cet état de choses ! jamais pasteur avait-il eu plus de vices à combattre, plus de mal à extirper ? Et il n'avait que trente-quatre ans ! Mais Dieu était avec lui : il le sentait bien à la confiance que lui témoignaient les hommes les plus élevés dans l'Etat, les évêques qui venaient en foule lui demander avis pour l'établissement de leur séminaire, la reine-mère qui, après la mort de Louis XIII, ne voulut plus élever à l'épiscopat aucun sujet qui n'eût été formé pendant quelques années au séminaire de saint Vincent de Paul ou à celui de M. Olier.

Il usa de l'influence que Dieu lui donnait sur les esprits pour réformer les abus les plus criants et les plus publics : le plus notable peut-être était la foire de Saint-Germain, qui durait deux mois, et qui attirait, à cause de sa franchise, des marchands et des bateleurs de toute la France. La police n'y intervenait que rarement, et presque toujours sans effet. Dix-sept personnes y furent tuées en duel dans une seule semaine. Les scandales et la corruption y régnaient pendant tout ce temps avec une notoriété et une impudence incroyables : l'abbé de Saint-Germain était incapable de s'opposer à un mal si invétéré et si général.

M. Olier alla trouver les magistrats, leur parla avec une force apostolique, les menaça de la justice de Dieu, obtint plus de la police et réta-

blit enfin l'ordre et la décence. Noblement dédaigneux de cette popularité vaine et superficielle, que cherchent à se concilier les âmes faibles par le laisser-faire et le laisser-passer, il se rendit lui-même le plus souvent qu'il put à cette foire, visita les étalages, et en fit disparaître les images indécentes et les livres mauvais ou dangereux. On comprendra le courage qu'il y avait à agir ainsi, quand on saura qu'on en était venu à vendre des objets de superstition et des livres de magie jusque sur les marches de Saint-Sulpice.

Après avoir pourvu au public, il descendit au particulier. Sa sagacité lui fit comprendre que, toute réforme, pour être durable, devait commencer par la famille et le foyer. Il avait lui-même commencé par régler sa maison, où l'ordre, la simplicité, une douce et respectueuse familiarité, des récréations communes animées d'une gaîté cordiale et sans bruit faisaient l'admiration de tout le monde : il crut que chaque chef de famille pouvait obtenir le même succès. Mais il connaissait trop la nature humaine pour ne pas savoir que le peuple, toujours porté à imiter les grands, ne changerait point sa manière d'agir, s'il ne trouvait parmi eux un exemple et un modèle. Il insista donc près des plus nobles et des plus influents pour qu'ils l'aidassent dans son œuvre, en réglant leur maison, leur table, leur ameublement, avec une modestie toute chrétienne : il leur rappela les devoirs des maîtres à l'égard des inférieurs, la nécessité de veiller sur leurs mœurs, de pourvoir à leur instruction, et de leur faire observer les lois de Dieu et de l'Eglise.

Mais ces bénédictions des familles chrétiennes sont impossibles, si le lien même qui les unit, si le mariage n'a été entouré de toutes les pré-

cautions et de toutes les préparations recommandées.

Sous ce rapport aussi le mal était grand : un grand nombre vivaient dans le concubinage, beaucoup de mariages n'avaient pas été bénis, un bien plus grand nombre encore étaient malheureux. En s'appliquant à réparer le passé, il s'efforça d'assurer l'avenir. Il écrivit pour les parents et les jeunes gens des *avertissements* qui, en leur facilitant la réception du sacrement de mariage, leur en rappelait les graves devoirs et les saintes responsabilités.

M. Duferrier l'aida dans cette œuvre avec une fermeté et un zèle admirable : " Nous établîmes, " dit-il, un règlement invariable : ce fut de ne ma- " rier personne, que les contractants ne fussent " venus trouver M. Olier, afin d'apprendre leurs " obligations et de répéter leur catéchisme. La " mère conduisait sa fille, et le fiancé y venait " seul. Ils récitaient les commandements de " Dieu et les points nécessaires de la doctrine " chrétienne. Les grands seigneurs le faisaient " avec beaucoup de civilité et de respect. On " recommandait aux ecclésiastiques de la com- " munauté d'interroger leurs pénitents sur les " articles de la foi que plusieurs ignorent. Je " puis dire que je trouvai un des premiers sei- " gneurs de la cour que j'interrogeai sur son caté- " chisme, et qui confessa ne l'avoir jamais ap- " pris. Je lui en donnai un, que j'allai lui faire " répéter comme à un petit enfant : ce qu'il " faisait avec humilité."

Pour que ces mariages, dont il assurait ainsi les débuts, obtinssent pour la société et la famille toutes les bénédictions du ciel, il fallait précautionner les nouvelles générations contre les malheurs du passé, et commencer par instruire les enfants. Ils avaient été laissés dans

un abandon et un délaissement hideux : il fallait donc établir des catéchismes, les encourager, les rendre attrayants. Pour que tous ses auxiliaires comprissent l'importance de cette tâche sainte et sublime entre toutes, M. Olier voulut lui-même " avec un amour et une humilité admirables," faire celui des plus petits enfants.

Il en établit douze, dont il donna la direction aux ecclésiastiques du séminaire de Saint-Sulpice. On fut tout d'abord étonnés de voir ces jeunes gens, la plupart distingués par leur naissance, parcourir les rues, une sonnette à la main, se répandre dans les maisons, appeler les enfants à l'instruction chrétienne, et se vouer ainsi à l'enseignement de quatre mille d'entre eux.

La nouveauté du fait fut un attrait de plus. La curiosité amena les parents : ils en avaient besoin. Ils apprirent ainsi sans honte ce qu'ils n'avaient jamais connu. Pour assurer ce succès, M. Olier conçut la pensée d'établir, pour les grandes personnes, un catéchisme public, auquel il ne manquerait que ce nom et les interrogations habituelles, et où tout le monde pourrait apprendre sans rougir les grandes vérités du salut. En même temps, il faisait distribuer dans les familles des images où étaient figurés les principaux actes et les principales vérités de la vie chrétienne avec des légendes qui contenaient les prières du matin et du soir, la manière de sanctifier les principaux actes de la journée, les dispositions requises pour bien profiter des sacrements, etc.

Les petits et les humbles continuaient donc d'avoir la première part dans l'affection du pieux pasteur ; mais parmi eux les pauvres, s'ils étaient surtout ignorants ou infirmes, restaient ses privilégiés. Il savait tout le succès que

saint Vincent de Paul avait obtenu, en établissant des confréries de la charité pour le soulagement des malades. Une de ces institutions avait même été fondée à Saint-Sulpice, mais elle était à peu près ruinée.

M. Olier n'était pas encore curé depuis un an, qu'il écrivit à saint Vincent pour le prier de venir ranimer ce foyer de la charité presque éteint : " J'ose prendre la liberté pour la gloire de Jésus-" Christ, disait-il, et le service de Ses membres, " de vous supplier, si votre commodité le per-" met, de vouloir prendre la peine de venir en-" courager mes dames de la charité. Elles s'as-" semblent aujourd'hui pour trouver moyen " d'aller servir les pauvres elles-mêmes, et d'ac-" complir le règlement de la compagnie, auquel " jusqu'à présent elles ne s'étaient point assu-" jetties. Je vous conjure, au nom de Notre-" Seigneur et de Sa sainte mère, de ne point " refuser cette grâce." Saint Vincent de Paul accourut, et l'œuvre triompha.

Un grand malheur venait d'affliger les pauvres nécessiteux de Paris : ils étaient orphelins : *Le pauvre prêtre Bernard*, comme l'appelait le monde, *notre père*, comme disaient les indigents, venait de mourir. M. Olier recueillit sa succession. Elle était lourde à gérer : heureusement le principal agent du pauvre prêtre, frère Jean de la Croix, vint tout naturellement se retirer près de lui. M. Olier fit avec lui la visite de tous les indigents, " ne refusant jamais rien de ce que " lui proposait l'aumônieux frère Jean. Il don-" nait à toute main," racontait son compagnon avec attendrissement. Il ne s'en tint pas là, et plus tard M. Gibily fut nommé le confesseur des pauvres, comme frère Jean était leur serviteur.

La misère entraîne avec elle bien des maux ;

le plus triste est la débauche et le libertinage, aussi les maisons de prostitution fourmillaient-elles dans sa paroisse. Ce spectacle brisait le cœur du saint prêtre. Il comprit que ce mal ne disparaîtrait pas comme les autres, que les influences lui manqueraient, que les appuis humains lui feraient défaut. Il se jeta aux pieds de Dieu, et s'offrit comme victime pour son peuple. Pour expier les fautes que commettait son troupeau, le pasteur flagella sa chair avec une sévérité sans exemple : " il avait lu dans " l'Ecriture que cette espèce de démon ne se " chasse que par le jeûne et la prière," et que le zèle ordinaire des apôtres n'y suffisait pas ; il prolongea ses veilles et ses prières, il recourut aux macérations les plus pénibles à la nature. Impossible de raconter les persécutions et les avanies des libertins, et les intrigues des débauchés, rien ne découragea la constance du pasteur.

Entendant un jour que des soldats enlevaient une pauvre fille, il court à son aide, et par son énergie et son intrépidité, met les soldats en fuite. Il osa bien en poursuivre jusqu'à Montrouge pour leur arracher leurs victimes.

Aussi, au bout de sept ans de luttes, put-il s'applaudir d'avoir presque entièrement purgé sa paroisse de ces honteuses maisons. Son succès ne fut pas moindre contre les protestants et les jansénistes.

Les réformés avaient profité du désordre du faubourg Saint-Germain pour s y établir, si à l'aise, qu'on appelait ces quartiers la *petite Genève*. Leur influence et leur audace augmentaient chaque jour : le clergé séculier, accablé par le saint ministère, n'avait ni le temps, ni les moyens de s'opposer à cet envahissement graduel. Les protestants triomphaient de ce silence apparent, pour prétendre que les prêtres

catholiques n'osaient pas entrer en discussion avec leurs ministres. M. Olier, que sa grande science théologique et sa vivacité naturelle qualifiaient si bien pour la controverse publique, s'y refusait pourtant par humilité, et par amour de la vie cachée. Mais l'honneur de l'Eglise et l'intérêt de la foi ne pouvaient lui être indifférents ; aussi trouva-t-il moyen d'établir des discussions publiques et privées, qui ne laissèrent aux hérétiques aucun moyen de calomnier leurs adversaires, et donnèrent aux égarés de bonne foi toute facilité de s'éclairer sur les points en question.

Le père Véron, qu'on avait nommé curé de Charenton, justement pour l'opposer aux ministres du temple de ce nom, obtint, sans quitter sa paroisse, de venir faire des conférences à Saint-Sulpice, sur les erreurs des huguenots. Quoique avancé en âge, il était aussi alerte et aussi vif que dans ses plus belles années, et n'épargnait pour son œuvre ni peine ni temps. Afin de préparer des successeurs, il consentit à donner aux séminaristes de Saint-Sulpice des leçons de controverse, et à les initier à sa méthode, qui était aussi simple qu'irréfutable. " Il commençait, dit " M. Duferrier, par proposer aux Huguenots la " vérité catholique, et exposait ensuite leur " croyance : Vous venez, disait-il, nous réformer " par l'autorité seule de l'Ecriture : nous sommes " prêts à vous écouter. Nous croyons par ex- " emple que Jésus-Christ est réellement et subs- " tantiellement présent dans la sainte Eucha- " ristie : vous croyez qu'Il n'y est que par la " foi, et non pas réellement, et vous vous obli- " gez de nous le prouver par un texte formel de " l'Ecriture. Rapportez-le donc, et nous vous " croirons." Le ministre protestant alléguait alors les paroles du chapitre VIe de saint

Jean : *La chair ne profite de rien, c'est l'esprit qui vivifie*, et le père Véron, le répétant après lui, disait : Ce n'est pas de quoi il est question. Je vous demande un passage qui dise : *Le Corps de Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie ; celui-ci ne le dit pas.* Et si le ministre alléguait les mots : *Ce que je vous ai dit est esprit et vie*, ou : *les cieux doivent contenir Jésus-Christ jusqu'à ce qu'il vienne*, l'impitoyable raisonneur continuait de dire : Un passage, un passage clair, précis, qui dise que *Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie.* Je ne vous demande pas ce que vous voyez dans l'Ecriture, mais ce qui s'y trouve d'une manière positive. Forcés d'avouer qu'il ne se trouvait point de texte évident en leur faveur, le père Véron les mettait en rage en leur demandant : que nous prêchez-vous donc ? l'Ecriture ? Elle ne dit rien que contre vous : vous ne pouvez rien établir par l'évidence du texte, et l'Eglise, et dix-huit siècles de science et d'érudition ont résolu toutes les difficultés que vous ne voulez pas comprendre !

Cette méthode serrée, ces répliques *ad hominem* par lesquelles le père Véron rétorquait l'argument de ses adversaires, les couvraient de confusion, mais ne les convertissaient pas. Y a-t-il eu jamais un protestant converti par la réfutation publique et impitoyable de son erreur ? Quand l'illustre Newman demanda au pieux Murray de Maynooth des livres pour s'instruire, ce dernier lui envoya un chapelet, et saint Liguori : l'humilité de la prière, et l'humilité de l'enseignement !

Le père Véron vengeait les catholiques et honorait notre croyance, deux autres controversistes animés de l'esprit de Dieu sauvaient les âmes, et pansaient les blessures de leur vanité révoltée. C'étaient le coutelier Jean Clément et

le mercier Beauvais. " Après que le père Véron était descendu de chaire, Clément répondait dans le parterre ou dans les charniers de l'Eglise à ceux qui proposaient des doutes, et il le faisait avec une telle bénédiction, qu'il y avait peu d'hérétiques qui, après l'avoir entendu, ne restassent persuadés. Sa douceur et son humilité gagnaient ceux que la méthode dure, mais solide, du père Véron avait émus, et on peut dire que jamais homme n'a obtenu plus de succès que lui dans cet emploi.

" Il en ramena plus de deux mille dans une " seule année, ajoute M. Duferrier, et Beauvais " n'était pas moins heureux." Tout le monde en était dans l'enchantement, excepté M. Bourdoise : non que l'instituteur de la communauté du Chardonneret fût indifférent au bien opéré dans les âmes. Non, le saint prêtre était plus que personne désireux du salut des hérétiques, mais il eût voulu qu'il s'opérât dans l'ordre hiérarchique, par les mains de ceux que Jésus-Christ a établis Ses aides, Ses coopérateurs, le sel de la terre et la lumière du monde, et l'indolence de certains prêtres le faisait bondir d'indignation : " C'est le plus grand reproche et l'affront le " plus sensible que Dieu puisse faire au clergé " de ce siècle, qui a si peu d'humilité ! s'écriait-" il Vivent le coutelier et le mercier ! "

Pour seconder leur zèle, M. Olier ne marchanda ni ses peines ni son influence. Il dissipa les prêches qui essayaient de se former sur divers points de sa paroisse, et, par un mélange de fermeté et de douceur, il réussit à ramener un grand nombre d'égarés, et surtout à sauvegarder ses ouailles.

Nous verrons bientôt la part qu'il prit à la réforme du midi et le zèle qu'il montra pour

la conversion de l'Angleterre et de son roi Charles II.

Mais un nouvel ennemi né lui-même du protestantisme, non moins dangereux et plus perfide à cause de ses formes hypocrites, commençait à se glisser dans sa paroisse : c'était le Jansénisme.

Son auteur, Jansénius, né à Leerdam (Hollande), en 1585, avait étudié à Utrecht, à Louvain et à Paris. C'est dans cette dernière ville qu'il fit connaissance avec Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, qui l'attira près de lui à Bayonne. Il y demeura douze ans, comme principal du collége de cette ville, mais déjà fort occupé de la composition de son fameux livre sur *la grâce*, qu'il prétendait n'être que la reproduction de la doctrine de saint Augustin sur cette matière, et qui se trouva ne contenir que les théories de Janson, son premier maître, avocat et disciple de Baïus.

De retour en Hollande, le roi d'Espagne le nomma évêque d'Ypres : il mourut en 1638, en léguant à ses disciples son "Augustinus," qui parut deux ans après à Louvain,et fut condamné en 1642 par Urbain VIII, comme renouvelant les erreurs de Calvin et de Baïus sur la liberté humaine et le concours de la grâce.

C'était au fond le serf-arbitre du prédicant de Genève, *qui refaisait son apparition*, la damnation obligatoire ou le ciel inévitable ; par contre, en morale, l'inutilité des bonnes œuvres au salut, et l'irresponsabilité humaine. Pour couvrir ces conséquences affreuses, dont les adeptes les plus avancés se réservaient le bénéfice, on criait très haut et très fort contre le relâchement du clergé, la nécessité d'en revenir à la doctrine et à la morale des saints docteurs de la primitive Eglise, et même à la pénitence publique.

Par piété et conscience, on négligeait de faire ses pâques et de dire la messe : les plus parfaits s'abstenaient de sacrements, dont leur humilité les empêchait d'approcher. Le docteur Arnauld, les religieuses de Port-Royal, dont sa sœur, la mère Angélique, était supérieure, Saint-Cyran, Nicole, se firent les propagateurs de cette doctrine, au cri de réforme et de réparation. L'esprit français, toujours sincère et porté, à cause de sa netteté et de sa précision, à réagir contre les abus, au risque de détruire le bien même, accueillit cette prétendue rénovation apostolique, avec enthousiasme.

Nous avons dit quelles aspirations et quel élan vers la réforme se manifestaient depuis le commencement du siècle sur tous les points du royaume : on crut voir dans ces nouveaux docteurs les apôtres de l'Evangile de perfection, et leurs austérités bruyantes, leur retraite plus éclatante encore, prévinrent en leur faveur les plus dévots et les plus religieux.

Ce fut donc avec une indicible douleur que M. Olier vit ses meilleurs fidèles, des ducs et des princes, patronner une hérésie si insidieuse. En vain la Sorbonne condamna-t-elle les cinq erreurs fondamentales sur lesquelles reposait toute la doctrine de l'Augustinus, et que son syndic Cornet lui désigna, les sectaires distinguèrent, proposèrent, éludèrent, et s'entêtèrent à rester dans l'Eglise malgré l'Eglise, et à lui donner le spectacle de leurs pénitences publiques, en attendant qu'ils la dégoûtassent par leurs convulsions. Le mot d'ordre était de s'insinuer surtout dans les communautés religieuses les plus ferventes, et d'en faire autant de boulevards de leurs œuvres. C'était ce qu'avait annoncé le père de Condren avant sa mort.

Le père Amelotte eut l'occasion d'en faire l'épreuve, et toute sa fermeté ne réussit qu'à demi à préserver l'Oratoire de l'infiltration des nouvelles doctrines. C'était là la mission que Dieu lui avait réservée, et pour laquelle Il avait refusé un coopérateur si actif à M. Olier. Saint Vincent, M. Bourdoise, un instant prévenus par l'austérité de Saint-Cyran, repoussèrent avec indignation ses émissaires du sein de leurs communautés, quand ils eurent appris le cas qu'ils faisaient de Rome et de ses décisions.

M. Olier n'eut pas la même peine à l'égard des siens : d'instinct, ils pressentirent, à leurs menées, à leurs alliances et à leurs intrigues, que Satan tentait par ses sectaires une contrefaçon de la réforme catholique. Leur dureté au tribunal de la pénitence, leur éloignement de la communion fréquente, leur rigorisme insensé n'allaient qu'à dégoûter de la pratique religieuse, et à abolir les sacrements en les rendant inabordables.

Le coryphée de la secte à Paris était le fameux du Hamel, que les intrigues du parti firent nommer à la cure de Saint-Merry, après qu'il se fût signalé en province par l'établissement de la pénitence publique, partout suivie à bref délai de l'abandon de la confession. A l'exemple de M. Olier, il réunit ses prêtres en communauté, à son exemple encore il leur fit des conférences. Il ne différa du zélé pasteur que sur la matière de ses entretiens : au lieu de traiter, comme le curé de Saint-Sulpice, des vertus cléricales, du zèle pour le culte de Dieu et le salut des âmes, de la modestie et du désintéressement, de l'esprit d'union constante avec Jésus-Christ ; il dissertait sur la grâce et la prédestination, l'action irrésistible de Dieu sur les cœurs, qui n'attendait sans doute que la péni-

tence publique pour envoyer à tous cette grâce toujours et nécessairement triomphante.

D'ailleurs souple, aimable et flatteur, il sut s'introduire dans la confiance des ducs de Luynes et de Liancourt, qui se mirent à jouer au cénobite dans d'élégants ermitages, et à y rendre avec leurs amis des oracles, que les Antoine et les Hilarion d'autrefois n'avaient point connus. On juge si ces nouveautés avaient séduit les dames de Saint-Merry. Malheureusement le drame suivit de près la comédie : quelques-unes de ces infortunées moururent des suites de leurs indiscrètes pénitences, d'autres devinrent folles.

Cet état de choses alarmait à bon droit M. Olier. Pour préserver ses paroissiens, il fit des conférences sur le sacrement de Pénitence, et avec tant de fruit, que ses enfants ont toujours retenu dans leurs retraites cette méthode d'instructions, qui met si bien en relief la bonté de Dieu, la facilité du salut, les consolations et les saintes exigences de notre foi : " Il faut " tenir le milieu, disait-il à ses paroissiens, " et n'aller ni dans une extrémité ni dans " une autre, si vous ne voulez périr. Il y a de " l'abus dans l'indulgence et la facilité de plu- " sieurs ministres, et il y a de l'excès dans la " rigueur des autres. Le malin fait semblant de " vouloir bannir l'abus de quelques particuliers, " et il veut ou abolir les sacrements dans l'E- " glise, ou les porter à des extrémités excessives " contraires à l'esprit de Jésus-Christ."

Ainsi démasqués, les docteurs Arnauld, Sainte-Beuve, Saint-Amour du Hamel, Saint-Cyran, et le père Desmares crièrent à l'hérétique, à l'ennemi de saint Augustin et des Pères, à l'apôtre du relâchement et de la ruine des mœurs, et vomirent contre lui tout ce que la haine put leur inspirer

d'injures et de suggestions perfides et enfiellées. Sans doute, M. Olier était trop connu pour que de semblables accusations pussent le ruiner dans l'esprit des bons ; mais il y a des époques de vertige où l'esprit public semble se faire le complice des plus niaises calomnies et nous verrons bientôt quels orages elles préparaient au curé de Saint-Sulpice. Les libertins et les jansénistes se donnèrent la main avec une entente qui aurait dû éclairer tout le monde sur leurs vrais sentiments, pour accabler ce prêtre qui ne relevait que de Rome et de sa conscience.

M. Olier, peu touché de tout ce qu'ils tentaient contre lui, mais effrayé des progrès de leurs hypocrites menées, chercha aux pieds de Marie et près du Saint-Sacrement force et consolation contre la tempête.

Il y trouva tant de lumière et de sainte confiance, qu'il voulut ouvrir à ses paroissiens ces deux grandes ressources de notre foi, en les mettant en honneur plus qu'elles ne l'avaient jamais été. Il savait que la dévotion au plus grand et au plus saint des sacrements, cœur de la foi catholique et vrai aliment de toute notre vie spirituelle, et conséquemment l'amour pour la vierge Marie en qui a été formée cette Chair divine et ce Corps de Jésus, était la pierre de touche de toute vraie doctrine et l'écueil de toute hérésie, qui nécessairement s'attaque toujours à l'Incarnation ou à ses conséquences.

La piété envers le Saint-Sacrement et la dévotion à Marie furent donc le mot de ralliement des fidèles, le centre d'union et le foyer toujours vivace où s'entretenait l'esprit de la paroisse et du séminaire de Saint-Sulpice.

Nous avons vu la tendresse d'enfant que M. Olier avait toujours eue pour la sainte Vierge, comment dès l'enfance il lui avait offert tout ce

qu'il avait de neuf et de beau, comment dans sa maladie son nom seul suffisait à le tirer de sa léthargie, et comment enfin il s'était attaché à elle par un vœu de servitude filiale : cette dévotion avait été la source de toutes les grâces qu'il avait reçues.

Il avait consacré sa paroisse à Marie en en prenant possession, et il faisait porter sa bannière à côté de celle de saint Sulpice, pour que sous les plis de l'oriflamme de la Mère se groupassent tous les enfants. Il voulut que tous ses jeunes communiants se consacrassent à elle, et renouvelassent tous les mois ensuite cette consécration : une messe se disait ce jour à leur intention.

Enfin sa piété s'ingénia de toutes manières à faire honorer Marie, et à embellir le magnifique autel qu'il lui consacra dans sa nouvelle église.

La Mère de Dieu l'en récompensa en lui donnant à lui et à ses paroissiens un amour et un zèle sans exemple pour le Saint-Sacrement. C'était par la mère qu'ils étaient introduits près du Fils. A son arrivée dans cette paroisse, la Table sainte était déserte, l'adoration au pied du saint Tabernacle presque abandonnée, le culte de l'Eucharistie sans éclat et sans splendeur.

Il voulut que ses prêtres fussent les restaurateurs de cette dévotion, car c'était là le foyer même de l'esprit sacerdotal, de l'esprit de contemplation et de sacrifice, de l'Esprit de Jésus prêtre et victime de Son Père. C'était donc à eux cette fois de donner l'exemple.

Quand le peuple les vit se ranger en surplis devant l'autel, immobiles et recueillis devant la majesté de Dieu, se succédant les uns aux autres dans une garde d'honneur et d'amour, un saisissement religieux s'empara des fidèles. A leur tour, ils accoururent entourer le divin Prison-

nier, dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes. Pour seconder ce bon mouvement, M. Olier fit graver par Melland une image explicative du mystère de l'autel, et il donna aux expositions du Saint-Sacrement, encore peu en usage, ou imparfaitement pratiquées dans la plupart des églises, un lustre inouï jusque-là.

Le peuple fut si frappé de ce zèle pour la sainte Eucharistie, qu'il n'appelait plus les messieurs du séminaire que les *prêtres du Saint-Sacrement*, comme on désigne un arbre par les fruits qu'il porte.

Une congrégation d'adorateurs, qui a duré jusqu'à nos jours, fut établie, et les personnages les plus haut placés tinrent à honneur d'en faire partie. M. Olier les réunissait le jeudi, et dans une chaleureuse et fervente exhortation, il laissait déborder de son cœur les sentiments de tendresse qu'il éprouvait pour la divine Victime, et qu'il désirait faire naître dans tous les cœurs. Il ne pouvait souffrir la négligence et l'inexactitude dans ceux qui s'engageaient une fois dans cette garde d'honneur : il en parlait comme une désertion honteuse et particulièrement sensible à Jésus-Christ.

Un jour qu'il s'était élevé avec plus de force que de coutume contre quelques-unes de ces absences, la mère du grand Condé, Charlotte de Montmorency, se leva, et dit avec une simplicité qu'on ne saurait trop admirer dans une si haute princesse : " Monsieur, j'y ai manqué samedi, " étant allée faire ma cour à la reine ! " et, dans la circonstance, cette visite était un acte de charité, car Louis XIII venait de mourir, et Anne d'Autriche, enfermée dans ses appartements, continuellement éclairés par des flambeaux, devait y passer les quarante premiers jours de son veuvage : le soir seulement, la princesse de

Condé la conduisait incognito à la promenade dans les jardins. M. Olier, qui ignorait cette circonstance, et qui, dans l'exercice de ses fonctions, ne faisait d'exception pour personne, ne se laissa point toucher par l'humble aveu de son illustre paroissienne, et crut devoir répondre à son excuse avec une fermeté toute apostolique : " Vous " seriez plus louable, Madame, lui répliqua-t-il, " si vous fussiez venue ici faire votre cour au " Roi des rois."

La pieuse pénitente reçut ce reproche sans le moindre signe d'émotion : mais M. Olier fut vivement affligé de sa sévérité, lorsqu'il apprit que la fille des Montmorency ne laissait point Dieu pour les rois, mais allait Le chercher près de ceux qui souffrent et pleurent : il répara son erreur avec un tact qui consola toute l'assemblée, le jeudi suivant, en louant une illustre " princesse qui se cachait dans la foule, et qui, " malgré le misérable siège qu'elle voulait occu- " per, était présente à tous les cœurs, et ravis- " sait le regard des anges."

La princesse de Condé, grâce à son humilité et à sa ferveur, fut l'aide principale de M. Olier pour répandre l'amour du Saint-Sacrement parmi les dames de la paroisse : la duchesse d'Aiguillon, non moins connue au Canada qu'en France par ses aumônes et ses générosités, le seconda aussi puissamment.

Rien ne causa au pieux pasteur plus de consolation que la dévotion témoignée par cette cour d'honneur de princes et de grands au Dieu de l'Eucharistie. Sa piété sans doute et sa foi furent les principaux éléments de son succès ; il faut reconnaître pourtant que ses qualités naturelles furent pour beaucoup dans l'ascendant qu'il prit sur les esprits. Il avait le don de faire aimer Dieu : il inspirait comme naturellement à

tous le désir d'être bons, et tournait insensiblement les cœurs des mondains et des courtisans vers l'Eucharistie, source de toute piété et aliment de toute perfection. Ses manières nobles et modestes, ce mélange de fermeté et de douceur qui se manifestait dans ses paroles, dans ses actions, même dans ses gestes, ce je ne sais quoi d'achevé, cette exquise distinction qu'il devait à sa naissance et à son éducation prévenaient d'abord en sa faveur, et lui donnaient accès près de tous. Il connaissait le secret de la simplicité, et pouvait sans crainte descendre aux derniers services : ils s'élevaient avec lui.

" Il était d'une taille médiocre, dit M. Baudrand, avait le port libre, dégagé, avantageux : " sa complexion était sanguine, délicate, quoique " forte et robuste, s'il ne l'eût altérée par ses " jeûnes, ses longues veilles et ses rigoureuses " pénitences. Son teint était blanc, mêlé de vermeil, son visage plein, son nez aquilin, son " front large et serein. Il avait les yeux vifs, la " bouche d'une grandeur médiocre, les lèvres " vermeilles, la voix belle, argentine, flexible ; " la prononciation libre, insinuante ; le geste " naturel et dévot, soutenu d'une éloquence " mâle, élevée, et si heureuse que, sur-le-champ, " sans étude, il ravissait les esprits et enlevait " les cœurs. Enfin il avait le visage beau, " agréable et bien proportionné, accompagné " d'un air rempli de tant de grâce, de majesté " et de modestie, qu'il était impossible de l'approcher sans concevoir de l'estime et du respect, et sans être élevé à Dieu,"

Les militaires étaient surtout sensibles à ces avantages extérieurs et à ces qualités naturelles : sa franchise, sa bravoure à s'exposer au feu des railleries, son mépris d'une vaine popularité, son dévouement sans bornes attiraient ces âmes

qui se connaissaient en générosité : le maréchal Fabert et le marquis de Fénelon, braves soldats tous deux, mais malheureusement aussi grands duellistes, lui vouèrent un véritable culte. Il profita de son ascendant pour les porter à réparer le passé en travaillant à l'abolition des duels.

C'était chose délicate, et qui devait prendre du temps. Cependant le choix des deux apôtres de la paix était si bon, leur réputation d'héroïsme si incontestable, qu'une association de gentilshommes se forma pour appuyer ce dessein. On n'y admit que ceux qui étaient réputés les plus braves. Tout le monde alors voulut en être : les maréchaux d'Estrées, de Schomberg, Plessis-Praslin et Villeroi y donnèrent la main plus tard, et le mouvement se propagea et se développa dans tout le pays, même après la mort de M. Olier, avec un succès inouï. Les Etats de Languedoc et de Bretagne la favorisèrent, la Sorbonne décréta en son honneur, le roi fit des édits pour l'appuyer, et le fléau qui dépeuplait la noblesse et l'armée, sans disparaître entièrement, décrut dans une proportion qu'on n'aurait jamais osé espérer.

Toutes ces œuvres n'épuisèrent point l'activité de M. Olier : son zèle ne connaissait ni borne ni mesure, il eût voulu faire dans le monde entier ce qu'il accomplissait à Saint-Sulpice. Dieu donna d'une certaine manière satisfaction à ses saints désirs par la bénédiction qu'il accorda à deux autres de ses œuvres, l'établissement des séminaires et l'évangélisation du Canada.

CHAPITRE VI.

ÉTABLISSEMENT DU SÉMINAIRE A PARIS.

> " La solide piété pour le Saint-Sacrement et pour la sainte Vierge, qui s'affaiblit et qui se dessèche tous les jours par la critique des novateurs, doit être le véritable héritage de votre maison."
>
> FÉNELON.

L'archevêque de Cambrai, qui fut un des premiers ecclésiastiques formés à Saint-Sulpice, et qui avait vu ses fondateurs à l'œuvre, résumait dans ces paroles adressées au successeur de M. Olier la mission de Saint-Sulpice et son histoire. Au moment où le jansénisme allait ruiner dans les cœurs l'onction et la ferveur par ses desséchantes doctrines, Dieu avait suscité M. Olier pour former dans ses séminaires des prêtres imbus des vraies traditions de la piété catholique, et dévoués à ces deux grandes dévotions : l'adoration de la divine Eucharistie, et l'amour de Marie. Ce fut là toute l'œuvre de Saint-Sulpice, c'est par là que s'explique son succès : c'est de cela qu'elle a vécu.

A peine installé dans sa cure, M. Olier avait songé au moyen de transporter à Paris le séminaire de Vaugirard, bien qu'il sût qu'une telle entreprise ne pouvait s'opérer sans opposition ni résistance. Il n'avait pas compté pourtant que la tempête dût être aussi violente qu'il l'éprouva : Dieu qui, pour lui donner confiance, lui avait révélé trois ans auparavant cette nouvelle épreuve, lui avait laissé ignorer quels en seraient les auteurs.

Elle vint du côté d'où il devait le moins s'y attendre : l'abbé de Saint-Germain, qui l'avait

encouragé dans la réforme de sa paroisse, refusa d'ériger l'association en communauté, les personnes influentes et les marguilliers qui l'avaient assisté généreusement dans toutes ses entreprises, ne lui permirent de bâtir que trois petits corps de logis dans le jardin du séminaire, avec des charges vraiment exorbitantes. *Foris pugnae, intus timores !*

Le découragement l'aurait gagné, si Dieu ne l'avait soutenu : " L'œuvre subsistera en moi," lui disait-Il doucement, lorsqu'il Lui montrait la disproportion des moyens et de l'œuvre, la puissance des oppositions, la nullité des instruments. Un jour qu'il contemplait un tableau de l'agonie de Jésus au Gethsémani, il lui sembla que Notre-Seigneur lui disait : " Veux-tu boire aussi mon calice ? " " Je lui disais alors de tout " mon cœur, raconte-t-il : O mon Tout ! mille " millions de vies pour votre amour ! "

Il se mit donc à l'œuvre : un architecte lui traça le plan des trois corps de bâtiments projetés, et il alla à Notre-Dame, suivant sa coutume, pour offrir à Marie son entreprise. Mais la sainte Vierge n'aime ni la mesquinerie, ni les demi-mesures lorsqu'il s'agit de la gloire de son Fils ou de l'honneur de l'Eglise : pendant sa prière, il crut voir cette divine maîtresse " qui portait un bâtiment dans ses mains, et le lui présentait." Il comprit que Marie, toujours prête à soutenir son œuvre, la voulait pourtant plus grandiose et plus digne de son appui.

Toujours est-il que le premier projet fut abandonné, et que le 27 mai 1645, il acheta pour 75,000 livres un terrain qui se trouva à vendre dans les environs de son église, et que MM. de Poussé et Damien, ses confrères, l'aidèrent à payer.

Cette tentative nouvelle ne satisfit pas davan-

tage le public, ceux surtout qui avaient le moins le droit de s'en occuper : princes et peuples, religieux et laïques, semblaient à l'envi ne vouloir y trouver qu'une atteinte à leurs droits ou une menace à leur autorité. Ce fut un déchaînement de colère aussi injustifiable dans ses motifs que dans son expression. Tout semblait à jamais compromis : mais la divine Voix répétait toujours au fond du même cœur fidèle : " Ton " œuvre se fera !—Non, mon Dieu, répétait " l'humble ouvrier, ce n'est point la mienne, " c'est la Vôtre."

Pourtant l'arbre que la tempête n'a pas remué jusque dans ses racines, ne peut être assuré contre l'autan et les hivers, on ne peut savoir si la maison a été bâtie sur le sable ou sur le roc, avant que le torrent, descendu de la montagne, ne se soit rué sur ses fondements : il fallait donc que cette institution, à l'exemple de tout ce qui est appelé à durer, fût assaillie par l'épreuve, pour qu'à sa résistance on jugeât de son fondateur. Il fallait donc qu'on se dît, dans un retour de bon sens, ce que le sanhédrite disait de l'entreprise des apôtres : " Si cette œuvre est des " hommes, elle tombera avec eux ; si elle est de " Dieu, qu'y pouvons-nous ? "

Mieux que personne M. Olier connaissait cette loi de toutes les grandes entreprises. Dieu d'ailleurs le lui rappelait avec une sollicitude paternelle, et lui demandait s'il était prêt à ce suprême assaut de toutes les puissances ennemies. Ses confrères, qu'il avait mis dans le secret de cette future épreuve, s'y préparaient avec lui, et ne s'étonnaient point de l'entendre répondre mystérieusement à la voix divine : " De bon " cœur, mon Dieu, de bon cœur ; je ne suis pas " digne de cette grâce, non, je ne mérite pas " cette miséricorde avec laquelle Vous voulez

" me traiter, par le grand désir que Vous avez
" de faire du bien au plus ingrat des hommes ! "

Ses disciples, animés par sa confiance, éprouvaient les élans de cette générosité qui poussait les apôtres à la suite de Jésus sur le chemin de Jérusalem, et leur faisait dire : " Allons mourir avec lui ! " Mr. de Poussé fit son testament six jours avant que la tempête éclatât,et laissa tous ses biens " au séminaire que M. Olier fondait."

Mais qui allait réunir dans un effort commun toutes les passions diverses et contradictoires excitées contre lui ? qui allait donner aux libertins l'occasion de prêter la main aux Jansénistes, la cour au parlement, le peuple aux princes ? L'agent inconscient et abusé de cette conjuration fut ce même M. de Fiesque que nous avons vu presser si vivement M. Olier et ses confrères de prendre sa cure dans, le malheureux état où elle était. Quelques vicaires de son prédécesseur, que M. Olier avait eu l'imprudente bonté de conserver à titre de prêtres habitués,n'avaient jamais voulu se prêter à la réforme " in capite et in membris " tentée par le nouveau pasteur. Ils circonvinrent M. de Fiesque, lui firent entendre qu'il avait été trompé par son successeur dans l'échange effectué, et le poussèrent à écrire un libelle pour réclamer Saint-Sulpice et l'expulsion du nouveau curé. En attendant que le Parlement prononçât, les conjurés voulurent faire parler les faits.

Le 8 juin 1645, un gentilhomme de la duchesse d'Orléans, M. Dufour, vint de grand matin avertir M. Olier qu'il se tramait quelque chose contre lui. Pour toute réponse, M. Olier se revêtit de son surplis, et se rendit à l'église, pour puiser dans le saint sacrifice le courage de supporter l'épreuve voulue de Dieu.

Il rentra à 8 heures. Les affidés guettaient

son retour : leur troupe, composée des laquais de grands seigneurs excités par des filles de mauvaise vie, et des malheureux égarés poussés par les partisans de M. de Fiesque, n'attendait que ce moment. Ils s'élancèrent vers sa maison avec un bruit d'armes, des cris et des malédictions effroyables, criant : Justice au titulaire ! mort aux usurpateurs !

A leur approche, on ferma les portes de l'église. Ils se ruèrent sur le presbytère, et s'y répandirent pour le piller et le dévaster, brisant et enfonçant les portes, sous la conduite d'un des malheureux prêtres de M. de Fiesque. M. de Bretonvilliers s'élança à une fenêtre, pour haranguer la foule au dehors : il fut assailli par des vociférations, et un pavé, lancé par un de ces furieux, lui effleura la tête. M. Olier priait : " Quand il avait vu entrer les rebelles " chez lui, dit M. de Lantages, il s'était mis à " genoux, adressant à Dieu les paroles de Notre-" Seigneur au jardin des Oliviers, comme une " victime toute prête à être immolée à sa gloire " pour le salut du peuple et de ses persécuteurs. " Dieu le fortifia aussitôt par une apparition du " bienheureux patron de son Eglise. Saint " Sulpice le consola, en lui faisant connaître que " cette persécution, loin de ruiner l'œuvre qu'il " avait commencée, ne servirait qu'à l'affermir " et à la perfectionner. "

Pendant qu'il converse ainsi avec le ciel, les envahisseurs font irruption dans sa chambre, et le trouvant à genoux et en surplis, se jettent sur lui, mettent en pièces ses vêtements sacerdotaux, et le traînent sur l'escalier : le malheureux prêtre qui les guidait le frappait du pied et l'accablait d'outrages.

" Le serviteur de Dieu, continue M. de Lan-" tages, n'ouvrit pas même la bouche pour se

" plaindre. Après l'avoir jeté rudement hors du
" presbytère, en le frappant et en lui montrant
" un pistolet prêt à être tiré sur lui, de la rue
" où il fut donné en spectacle à un grand peuple
" que cette tragique scène venait de rassembler,
" on le traîna jusqu'à la porte du palais du
" Luxembourg, toujours en l'accablant de coups
" et d'injures. "

Mais tout-à-coup les rangs de la foule s'entr'ouvrent : un vieillard, dont les pieds mal assurés portaient encore les stigmates des fers dont on les avait chargés dans l'esclavage, dont le visage empreint d'une indicible bonté reflétait en ce moment l'expression de l'anxiété la plus poignante, s'élance au milieu de cette scène sauvage. C'est celui que le peuple appelle son saint, que les pauvres nomment leur père : Vincent de Paul ! Sa vue seule va sans doute désarmer ces furieux : elle les excite au contraire. N'est-ce pas lui en effet qui a conseillé à M. Olier d'accepter cette cure ? lui qui l'a dirigé dans sa réforme, soutenu contre eux tous ? Ils accablent d'injures le saint vieillard ; des injures passent aux coups, et laissent leur victime pour se jeter sur cette nouvelle proie. Vincent n'oppose à tous leurs mauvais traitements que la douceur d'un agneau : il se réjouit de souffrir pour son fils et son ami, et dit à tous ces malfaiteurs avec une sublime charité : " Frappez hardiment saint Lazare et épargnez saint Sulpice. "

Pourtant cette diversion donne aux amis de M. Olier le temps de se réunir ; d'ailleurs une partie de ces misérables, lassés de le maltraiter, se souviennent que le pillage du presbytère s'opère sans eux. Ils reviennent sur leurs pas, et se mettent, comme les séditieux qui y sont restés, à briser les meubles, saisir les provisions,

et voler tout l'argent sur lequel ils peuvent mettre la main. On avait fait dans les murailles du jardin deux ouvertures pour faciliter l'entrée des matériaux devant servir à la construction du séminaire. Mais le séminaire est justement un des griefs des révoltés : ils roulent des pierres à l'entrée de ces passages, et comme ils n'ont pas de mortier pour cimenter leur folle construction, ils défoncent des barriques de vin, et le mêle avec la terre et le plâtre pour s'en procurer !

Pendant ce temps, M. Olier avait pu se réfugier au palais du Luxembourg, où la maréchale d'Etampes l'accueillit avec les marques du plus profond respect. M. de Bretonvilliers accourut pour prendre de ses nouvelles : " Je le trouvai, " dit-il, dans un calme aussi parfait que s'il " n'eût eu que des sujets de consolation et de " joie. Il ne parut nullement ému, et je n'aper- " çus pas en lui la moindre altération. Ce fut " pour moi une très forte conviction de la pléni- " tude de l'esprit qui le possédait ; mais ce qui " m'étonna singulièrement, ce fut la manière " dont il parla des auteurs de la persécution. " Pendant que chacun les condamnait, et quali- " fiait leurs procédés comme ils le méritaient, " non-seulement il les excusait, mais il témoi- " gna tant d'estime et d'affection pour leurs per- " sonnes que j'en conçus de la peine. Je crus " même devoir lui dire à l'oreille que les louan- " ges qu'il leur donnait étaient capables de faire " retomber sur lui tout le blâme de cet évène " ment : m'ayant entendu, il se contenta de sou- " rire à ce que je lui disais, et continua de par- " ler d'eux aussi favorablement. "

Les factieux restèrent maîtres du presbytère pendant trois jours : M. Olier présenta requête au Conseil d'État pour être rétabli. La question

sembla devoir échouer par celui-là même dont l'influence aurait dû la faire réussir. On prenait M. Olier et ses confrères pour des *prêtres de la Mission*, et les courtisans, qui n'avaient peut-être pas tous à se féliciter de la complaisance de ce pieux clergé, trouvaient une belle occasion de se plaindre de saint Vincent et des réformes qu'il introduisait partout.

Ce qui prêtait davantage à l'illusion, était que tous les prêtres de la conférence de Saint-Lazare, à laquelle appartenaient la plupart des Messieurs de Saint-Sulpice, avaient (en 1641) donné une mission dans cette paroisse avec des fruits extraordinaires, et comme M. Olier et ses prêtres, grâce à leur zèle, entretenaient pour ainsi dire une retraite permanente à Saint-Sulpice, on en avait conclu que tous étaient missionnaires et qu'il était temps de donner une leçon à ces prêtres trop remuants et trop zélés.

Pour faire tomber l'erreur et dégager sa responsabilité, saint Vincent n'aurait eu à dire qu'un mot, et déclarer, comme il n'y manquait jamais lorsqu'on attribuait aux Sulpiciens quelque nouvelle bonne œuvre, qu'il n'avait pas l'honneur de leur être uni. Mais il s'agissait d'un blâme et d'une humiliation immérités, c'était une perle que saint Vincent voulait recueillir sur le chemin : il défendit donc l'intérêt du clergé de Saint-Sulpice avec une chaleur qui confirma tous les malintentionnés dans la pensée qu'il était en cause. Le Conseil d'Etat se déclara incompétent, et renvoya l'affaire au Parlement.

La question semblait mal engagée. Le prince Henri de Condé se portait lui-même l'accusateur de M. Olier devant la cour suprême : mais pendant qu'il réclamait au palais contre son propre pasteur, sa pieuse épouse visitait les juges à do-

micile et faisait tomber leurs préventions. Sainte Anne, que M. Olier avait chargée de plaider sa cause auprès de sa royale cliente la mère du roi, s'était si bien acquittée de cette charge de confiance, qu'Anne d'Autriche fit solliciter le Parlement pour le curé de Saint-Sulpice.

Jour fut pris pour le prononcé de l'arrêt : M. de Fiesque fut cité à comparaître en personne, et quatre factieux furent incarcérés pour l'exemple. Un d'eux était le malheureux prêtre dont nous avons parlé. Les conseillers Page et Lenain remirent M. Olier et ses confrères dans la possession de leur cure, et rétablirent toutes choses " in statu quo ante. "

Les mutins, voyant la tournure que prenait l'affaire, voulurent tenter un dernier effort. Un ramassis de vauriens armés et furieux se rua de nouveau sur la maison curiale pour recommencer le pillage et l'expulsion : mais cette fois les portes furent fermées à temps, et comme ils avaient eu la sottise de murer eux-mêmes les deux passages du jardin, ils furent forcés de demeurer dans la rue. Pendant trois heures, ils essayèrent des attaques de toutes sortes : ne pouvant desceller les portes, ils voulurent les brûler. Le danger augmentait, les défenseurs accablés de fatigue faiblissaient, les scènes affreuses de la semaine précédente allaient peut-être se renouveler, et M. Olier défendait à ses prêtres tout autre moyen de défense que la prière.

Dans cette extrémité, M. Picoté court au Palais-Royal avertir la reine : elle donne aussitôt une compagnie de ses gardes. Ils eurent peu à faire : au seul bruit des tambours, les héros se dispersent, et les soldats entrent dans la place sans coup férir. Quelques-uns d'entre eux du-

rent cependant y demeurer à domicile, car la vie de M. Olier et de ses prêtres était dans un continuel danger.

La plus ridicule des tentatives fut celle de trois cents dames, qui se rendirent magnifiquement parées au Luxembourg, pour demander justice au duc d'Orléans contre M. Olier. On les prit d'abord pour des femmes de qualité, mais l'illusion ne fut pas longue : c'était l'avant-garde de toutes les prostituées chassées par le zélé pasteur hors de la paroisse. Quand on s'aperçut au palais de la méprise que l'on avait faite, on s'empressa de jeter à la porte toutes ces princesses du ruisseau.

Il fallut reconnaître pourtant que les ennemis du curé étaient nombreux, quelques-uns puissants, tous irréconciliables : ils osèrent bien insulter le Parlement et la cour dans les salles du Palais le jour du " Te Deum " pour la prise de Roses (1645) enlevée par du Plessis-Praslin. On sévit avec vigueur ; on donna même à M. Olier la faculté d'envoyer en prison quelque ennemi qu'il lui plairait de désigner, mais il s'y refusa avec horreur : " Ce qu'ils m'ont fait n'est " rien, disait-il, et puis quoi qu'ils aient témoi- " gné contre moi quelque mauvaise volonté, ne " sont-ils pas toujours mes enfants ? Dieu me " les a donnés : je tâcherai, avec le secours de " Sa grâce, de conserver pour eux un cœur de " père. " Et joignant les faits aux paroles, il allait chaque jour importuner la reine mère pour obtenir la liberté des détenus.

Ses amis se décourageaient : " Le meilleur " moyen d'obtenir de lui des bienfaits, disait-on " dans le faubourg, c'est de lui faire du mal. " On en vint à lui conseiller de céder à l'orage, et de rendre la cure à M. de Fiesque : " Jamais, " dit M. Olier, jamais nous ne devons abandon-

" ner les œuvres de Dieu pour les oppositions
" qui s'y rencontrent... Je n'ai embrassé cet
" emploi que pour Sa gloire, je ne le quitterai
" jamais que lorsque je saurai que c'est Sa vo-
" lonté. "

La reine mère pria saint Vincent d'intervenir et d'arranger les choses avec M. de Fiesque : ce fut peine perdue.

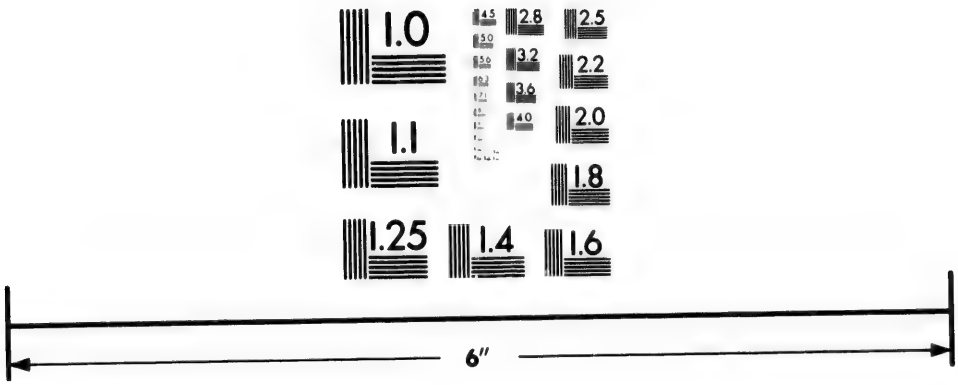
Sur ces entrefaites, l'évêque de Rodez, Mgr de Corneillan dépêcha son neveu à Paris pour prier M. Olier de vouloir bien accepter son siège. Malgré sa fermeté M. Olier eut un moment d'hésitation : ne s'était-il pas trompé sur les moyens d'établir son œuvre ? un évêché ne lui donnerait-il pas tout de suite les facilités et l'influence qui lui manqueraient à Paris ? Ses amis le pressaient vivement.

Dans son trouble, il voulut s'en remettre au jugement de son supérieur ecclésiastique, et lui laisser la responsabilité de la décision. Tout son parti applaudit à la mesure : l'abbé de Saint-Germain, très prononcé contre le séminaire, allait être ravi de se débarrasser sans bruit de deux malencontreuses affaires à la fois.

C'était donc fait de l'entreprise, et l'établissement projeté échouait définitivement, on était remis à une époque indéfinie ! C'était la ruine complète, Dieu en fit le salut définitif. L'abbé de Saint-Germain fut si touché de la candeur de M. Olier, et saisi de la responsabilité qu'il allait encourir s'il privait le faubourg d'un semblable prêtre, qu'il supplia M. Olier de garder sa cure, lui promit son appui non-seulement pour la paroisse, mais encore pour le séminaire, dont il approuva l'érection, et dont il se déclara hautement le patron et le protecteur.

La générosité de M. Olier mit fin aux réclamations de M. de Fiesque. Il avait droit à une

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

rente de trois mille livres : M. Olier lui en assura une de dix mille, et la paix fut conclue.

Aussitôt, avec le même calme et la même persévérance, il rédigea avec MM. de Poussé et Damien les articles constitutifs de leur association pour les présenter à la signature de l'abbé de Saint-Germain, à l'autorisation du roi, et à la confirmation du pape. L'abbé de Saint-Germain en effet les érigea en communauté le 23 Octobre 1645, la régente leur accorda les lettres patentes les plus flatteuses pour l'établissement " d'une " œuvre inspirée de Dieu, " et leur permit d'accepter tous les legs, fondations et donations qui leur seraient offerts.

La paroisse de Saint-Sulpice respira à l'aise après cet orage qui avait failli tout emporter. Elle essaya, par toutes sortes de marques de respect et de vénération, de faire oublier au saint prêtre ces mauvais traitements : il n'en était pas besoin, et il n'usa de ce retour des cœurs que pour les porter définitivement à Dieu, et pour les intéresser à son œuvre.

Elle marcha plus lentement qu'il n'aurait voulu. Il fallut laisser les séminaristes pensionner aux alentours pendant un certain nombre d'années et ce ne fut qu'en 1649 qu'il put enfin terminer cette œuvre.

Le moment sembla aussi choisi providentiellement, on était alors au milieu des troubles de la Fronde : le peuple, qui n'avait guère d'intérêt dans cette lutte des parlementaires contre la cour de Mazarin, manquait de travail et mourait de faim ; on n'osait rien entreprendre dans l'incertitude des évènements et devant les menaces de l'avenir. M. Olier qui suivait la tradition de l'Eglise d'agir au milieu des tempêtes avec la même confiance qu'au milieu de la paix, et dont le cœur était navré de voir tant de braves gens

dans la misère,accepta leurs services à tous,et les employa à construire ce même séminaire, dont on avait tant voulu leur faire peur.

Il se réjouissait vivement de soulager cette foule irritée par la souffrance, et que de mauvais conseils menaçaient d'entraîner aux excès : " Que " nous sommes heureux, disait-il, de pouvoir, en " élevant une maison à Notre-Seigneur, donner " du pain à Ses membres ! "

Mais avant de remuer une pierre, il voulut encore consulter la sainte Vierge sur son projet : il prit avec lui M. de Bretonvilliers, et se rendit à Notre-Dame. Marie daigna encore se manifester à lui et bénir son projet : " Il lui plut, dit-il, " nous apparaître portant en main le modèle " d'un édifice qu'elle me donnait pour m'en " charger : je n'osais presque l'accepter, n'ayant " pas de quoi l'entreprendre. Je la priai de le " mettre dans les mains de celui qui était près " de moi : mais sa bonté me témoigna qu'elle " voulait que ce fût moi-même qui le prît pour " l'exécuter. "

Il communiqua aussitôt ce plan et ses vues pour la distribution intérieure de cet édifice au fameux architecte Jacques Lemercier,connu pour la construction de la Sorbonne, du Palais-Royal et la continuation des travaux du Louvre. La première pierre fut posée dans l'octave de la Nativité : on mit dans les fondements plusieurs médailles d'or où la sainte Vierge était représentée au-dessus de cette maison. C'était la sienne, et elle devait la défendre comme son bien propre, ainsi que l'indiquait la légende inscrite au revers : " Cum ipsâ et in ipsâ et per ipsam " omnis ædificatio crescit in templum Dei. "

Aussi M. Olier ne voulut-il jamais accepter le titre de fondateur de cet établissement qu'on lui donna quelquefois : " Vous savez, disait-il, que

" c'est Jésus en sa divine Mère qui l'est, et qu'Il " l'en a établie fondatrice, fundavit eam Altissi- " mus, " et pour que nul ne l'oubliât, il fit graver ces paroles de nos saints livres sur une plaque de marbre attachée au fronton de l'édifice. Le monogramme de la Vierge fut gravé sur les portes, les meubles, le linge, les vitres mêmes de la maison, et cet usage a été suivi pieusement dans les autres fondations de la société de Saint-Sulpice : " C'est qu'elle en est " la conseillère, la présidente, la trésorière, la " princesse, la reine et toutes choses, " disait M Olier.

Aussi voulut-il que la chapelle fût d'abord construite et aussi magnifiquement que possible, et que la dévotion à Marie y fût rappelée de toutes manières et partout. Il n'y a que les malheureux protestants, avec leur moitié de christianisme, qui puissent se scandaliser de voir les courtisans du Roi des rois suspendre partout le portrait de Sa mère. Ce n'était pas le sentiment qui animait le cœur de M. Olier et celui des artistes qui l'aidaient dans ces décorations. Lebrun surtout se surpassa dans la peinture du plafond, où il représenta le triomphe de la sainte Vierge. Il ne laissa aucun de ses élèves toucher au dessin de la tête ; tout fut de lui : le visage de la Vierge se dégageait éclatant de lumière, et on sentait en la voyant que l'amour l'emportait vers son Dieu. C'est le chef-d'œuvre de Lebrun : M. Olier ne put s'empêcher de lui en témoigner sa satisfaction par une de ces paroles gracieuses que son cœur lui inspirait dans toutes circonstances, et qui doublaient le prix de ses éloges : " Que vous êtes heureux, Monsieur, dit-il à l'ar- " tiste, de nous pouvoir donner par le moyen de " votre pinceau une si belle expression de la " gloire du ciel ! "

Médaillons, guirlandes, fleurs et festons peints sur les murailles, tout rappelait Marie, ses perfections et ses grâces.

Paris entier admira la nouvelle chapelle comme un de ses ornements de meilleur goût, et rendit hommage à l'esprit de religion du fondateur qui jetait ainsi son or sans calculer aux pieds de Dieu, au début d'une entreprise qui semblait devoir épuiser des trésors. Ses héritiers n'ont pu oublier un tel exemple : les nouvelles circonstances des temps ne leur ont pas permis partout en France de déployer ce zèle pour la décoration des saints autels, mais en Amérique, où ils ont été plus libres de suivre les inspirations de leur cœur, on ne peut voir sans édification les sacrifices qu'ils ont faits pour rendre partout le culte magnifique. Nul séminariste de l'Amérique ne s'est agenouillé au pied de l'autel de marbre chargé de fleurs de Sainte-Marie de Baltimore, et n'a vu se dérouler la pompe de nos cérémonies catholiques, sans comprendre que le cœur de ses maîtres était là, et sans ressentir les ardeurs du zèle pour la maison de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ lui-même : " Zelus domûs tuae comedit me."

La chapelle terminée, le bâtiment fut poussé avec activité. M. Olier voulut qu'il fût en pierre de taille : ce début présageait un monument. Lemercier dessina de beaux pavillons et quelques ornements de façade. M. Olier arrêta les pavillons au moment où ils cessaient de fournir à la maison autre chose qu'une commodité indispensable, supprima les denticules de l'entablement qui couronnait la maison, et ne permit pas même une toiture en ardoise. Une seule décoration trouva grâce à ses yeux : deux pilastres à la porte d'entrée. Partout la plus stricte écono-

mie et la plus complète absence de toute recherche et de tout luxe.

Ce style grave et austère, s'il a l'inconvénient de ne pas multiplier les chefs-d'œuvre de l'architecture, a l'avantage aussi incontestable que peu envié d'imprimer un caractère de modestie et de simplicité qui ne déplaît ni aux donateurs ni aux contribuables dans les établissements de cette nature. Ils n'attirent ni les yeux de l'envie, ni les traits de la malignité, mais ils rappellent à ceux qui les habitent que les vertus fondamentales dont ils doivent faire profession sont l'humilité, la mortification et la pauvreté.

Nous oserions presque dire que de semblables qualités valent des assurances en temps de révolution : le bon sens populaire aime à voir dans ces œuvres une apparence de solidité et de permanence convenables aux institutions d'une foi à laquelle l'immortalité est promise. Faut-il le blâmer d'y chercher en même temps la pratique d'une vertu dont on lui prêche chaque jour l'obligation et la nécessité ? *Rien d'éphémère, rien de frivole*, telle était la devise de M. Olier, quand il s'agissait de construire. Il ne croyait pas la gloire de Dieu attachée à un éclat extérieur sans but et sans utilité, et préférait mettre l'argent qu'on y eût consacré, à doter et à assurer l'œuvre.

Il eut le bonheur de voir enfin cette entreprise terminée au printemps de l'année suivante : il voulut finir, comme il avait commencé, par une suite d'hommages à Marie. Par ses ordres, Buistel exécuta une statue de la Vierge couronnée, dont la reproduction se trouve partout dans les maisons de Saint-Sulpice, et dont l'original était un vrai chef-d'œuvre. On la plaça au fond de la cour, en face de la porte d'entrée, avec cette inscription sur le piédestal : *Interveni pro*

clero. La bénédiction solennelle de la maison fut remise à la fête de l'Assomption.

En attendant, M. Olier voulut se rendre à Chartres pour rendre compte à sa protectrice de l'exécution de ses ordres, et lui remettre les clefs du nouvel établissement. Il lui offrit en même temps une robe précieuse brodée de soie et d'or, qu'on conserve encore dans le trésor de la cathédrale, et il pria sa Reine, avec une simplicité d'enfant, de vouloir bien venir prendre possession de sa maison.

Enfin, le 15 août 1651, eut lieu la cérémonie d'inauguration. C'etait le nonce du pape que M. Olier avait prié de dire le premier la messe dans la nouvelle chapelle, ce fut encore lui qu'il pria de bénir cette maison appelée à conserver les doctrines de l'Eglise Romaine, et à populariser l'attachement à son auguste chef. Pendant la messe qui suivit, le saint prêtre, abîmé dans des sentiments d'amour et de gratitude, suppliait Dieu de bénir cette maison, et Lui protestait qu'il ne le quitterait pas qu'Il ne lui en eût donné l'assurance : " Sa bonté divine, ajoute-t-il, " parut me mettre cette maison sur mes bras, et " la faire reposer entre mes mains, comme si " l'on mettait le modèle d'un grand bâtiment en " raccourci sur les mains de quelqu'un. Je voyais " cela se passer en moi, me trouvant tout anéan- " ti, et en même temps Dieu me disait ces paro- " les : Je te mets cette maison entre les mains, " tu m'en répondras ; en sorte que je concevais " que j'étais chargé de cette œuvre comme aussi " de la cure qui était adjointe *pour rendre visible* " *l'esprit du Séminaire.* "

On voulait écrire sur la porte du nouvel établissement : *Collegium apostolicum.* " Non, disait " M. Olier, qu'il s'appelle Séminaire de Saint- " Sulpice, si l'on veut lui donner un nom. Mon

" avis serait de ne lui en donner aucun. Il vaut
" mieux que l'œuvre se fasse qualifier par ses
" effets que par son nom. Je demande à Notre-
" Seigneur que la chose parle d'elle-même, et
" que les sujets, par leurs conversations, leurs
" mœurs, leurs instructions, et leurs œuvres,
" soient ainsi connus de Dieu et de l'Eglise, et
" qu'il soit dit de la maison : Nomen habet quod
" vivat ! "

Son vœu était déjà en grande partie exaucé, et si le bâtiment extérieur était magnifique, comme le remarquait l'évêque de Vence Mgr Godeau, le bâtiment intérieur l'était bien autrement, de sorte qu'au lieu de répéter avec les apôtres : *Videte quales lapides !* il y avait bien plus lieu de s'écrier : *Videte quales homines !* voyez quels hommes se forment dans cette maison ! " En effet, raconte M. de Lantages qui s'y
" trouvait en ce moment, la ferveur y était si
" grande, la fidélité aux exercices et aux règles
" si exemplaire, que le séminaire ne le cédait en
" rien aux plus saintes institutions ecclésiasti-
" ques et religieuses de la capitale. La charité
" fraternelle semblait y faire sa demeure ; on
" eût dit que tous ceux qui l'habitaient n'avaient
" qu'un cœur et qu'une âme. Chacun des nou-
" veaux membres qui venaient s'y incorporer en
" grand nombre goûtait une consolation singu-
" lière à vivre dans une société semblable à
" celle des premiers disciples du Sauveur. La
" mortification des sens et les austérités que
" l'esprit de pénitence y avait introduites s'y
" trouvaient réunies avec une douceur et une
" affabilité qui charmaient tous les étrangers.
" La pratique de l'oraison et du recueillement y
" mettait les prêtres qui aidaient à servir la
" paroisse en garde contre les dangers du minis-
" tère...

" Cette société naissante de ministres et d'é-
" lèves du sanctuaire gouvernée par la sagesse
" et sanctifiée par les vertus de M. Olier était
" un spectacle aussi agréable qu'édifiant. Il
" était difficile de trouver une plus vive image
" du paradis, tant on y remarquait de confor-
" mité avec la société des saints. "

De quelque diocèse ou de quelque pays que fussent les séminaristes, ils oubliaient leur nationalité pour ne plus connaître que l'esprit de la maison, et ils étaient si prompts à l'obéissance, que les directeurs devaient être sans cesse sur leurs gardes pour ne pas dire une parole qui ressemblât à un ordre ou même à une insinuation de se porter à quelque acte d'austérité indiscrète.

On ne faisait rien sans en demander la permission à la sainte Vierge: le silence le plus parfait, la ponctualité la plus admirable régnaient partout. Les récréations étaient à la fois enjouées et édifiantes, si bien que M. de Lantages, qui ne put être reçu d'abord au séminaire, s'y rendait chaque jour de fort loin, et avec un tel plaisir, " qu'il me semblait, dit-il,
" plutôt voler que marcher, tant j'avais de joie
" d'aller dans cette sainte maison. J'y décou-
" vrais une perfection si élevée au-dessus de ce
" que nous avions pratiqué jusqu'alors, qu'étant
" de retour, je disais à un ami : Vraiment, nous
" ne sommes dévots qu'en peinture ; c'est au
" séminaire que l'on pratique la solide dévo-
" tion. "

Pour alimenter cette piété, M. Olier institua deux dévotions spéciales aux séminaristes : le culte de l'Intérieur de Jésus et celui de l'Intérieur de Marie. A chaque instant du jour, ils devaient se rappeler les dispositions intérieures du Sauveur et y conformer les leurs ; leur intel-

ligence devait se nourrir, dans l'étude et la prière, de ses contemplations divines, leur mémoire se rappeler ses bienfaits, leur cœur son amour, leur volonté son obéissance, leurs sens intérieurs et extérieurs se garder en parfaite conformité avec ceux de leur divin modèle : *quid nunc Christus ?* que ferait Jésus s'Il était à ma place, et comment le ferait-il ? Telle devait être leur unique préoccupation, suivant la recommandation de saint Ambroise : *Omnia Christus est nobis !* " Jésus est un sceau sur notre front " pour Le confesser sans cesse, un sceau sur " notre cœur pour L'aimer sans relâche, un " sceau sur notre bras pour travailler sans fin à " son service. " C'était dans saint Paul, à qui M. Olier empruntait toute sa doctrine spirituelle, qu'il avait puisé cette pensée : Ayez en vous-mêmes les sentiments de Jésus-Christ. Toute la perfection est là pour tous, et surtout pour les prêtres, qui sont la plus haute personnification de Jésus-Christ.

Mais pour que les cœurs ne se découragessent pas à cause de la divine perfection de cet Intérieur de Jésus-Christ, M. Olier présentait à ses disciples une reproduction affaiblie mais vraie de ces vertus dans l'Intérieur de Marie, qu'ils devaient honorer et imiter de tout leur pouvoir. Le cœur de la Mère a été formé par Dieu sur le cœur du Fils qu'elle devait tant aimer ; jamais une ombre de contradiction n'exista entre ces deux foyers de charité qui se renvoyaient leurs flammes et leurs aspirations : il fallait donc les associer dans un même culte.

Il avait fixé le jour de la Présentation de la sainte Vierge pour être la fête du Séminaire. Il voulut faire de cette solennité une occasion de renouvellement spirituel, et il institua cette touchante cérémonie de la rénovation des pro-

messes cléricales, qui ne se répéta jamais depuis sans apporter les plus précieuses bénédictions. Ce fut encore le nonce du pape qui y présida, et ce fut entre ses mains que chacun des prêtres et des clercs vint renouveler les engagements de la cléricature : Seigneur, vous êtes mon unique partage, c'est vous qui me rendez tous mes biens !

Ergo nunc tua gens se tibi consecrat
Ergo nostra manes, portio, tu Deus
Qui de Virgine natus
Per nos sæpe renasceris !

De la société des cœurs de Jésus et de Marie M. Olier ne pouvait séparer saint Jean, le chef de cette famille d'âmes mystiques qui, au travers des âges, se retirent en Dieu, et dont M. Olier, comme nous l'avons dit, fut un des membres les plus vivants. Sa fête, avec celle de saint Joseph, celle des deux grands Docteurs de l'Eglise latine, saint Ambroise et saint Grégoire, et celle de saint Martin, l'apôtre des Gaules, complétèrent les pieuses réjouissances de la famille sulpicienne.

Pour achever sous d'heureux auspices cette année 1651, et par reconnaissance envers la mère Agnès qui avait prédit et préparé tous ces biens, M. Olier prit l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique avec les sentiments de la plus vive dévotion et de la plus profonde gratitude envers Marie, honorée si spécialement dans ce saint ordre.

L'année ne s'acheva pas cependant sans deux nouvelles consolations, qui le touchèrent également. Le roi, pour témoigner son estime au zélé pasteur, voulut assister aux offices de Noël à Saint-Sulpice. M. Olier le complimenta à son entrée, et le conduisit sous le dais qui lui avait été préparé. Le recueillement du monar-

que pendant les vêpres et le sermon qui fut donné par M. Joly édifia toute la population

La seconde faveur que reçut encore M. Olier fut la flatteuse approbation qui fut donnée à sa congrégation par les prélats de l'Assemblée du clergé qui lui donnèrent par décret la qualification de *Compagnie de prêtres du clergé de France.* M. Olier rédigea aussitôt une demande de confirmation au Saint-Siège, mais il ne put pour le moment donner suite à son dessein, de sorte que ce ne fut qu'en 1664, à l'époque de la formation du séminaire de Villemarie que M. de Bretonvilliers reprit ce projet, et obtint, par lettres-patentes du cardinal Chighi, la faveur sollicitée.

M. Olier, qui comprenait que son œuvre était avant tout une exception, et qui n'avait nullement l'intention de former un nouvel ordre religieux, mais d'apprendre aux prêtres comment ils pouvaient trouver dans l'exercice de la charge pastorale tous les secours essentiels de la religion, en pratiquant la vie commune et les exercices de piété, insista auprès des évêques et du clergé, par des mémoires et par des lettres, sur le caractère tout particulier de cette association. Les prêtres qui la composaient ne cessaient point d'appartenir au clergé, ils ne faisaient que s'engager plus strictement à aider et à servir l'évêque dans les différents ministères qu'il lui plairait de leur confier : " Le vrai et unique " supérieur du séminaire, écrivait-il aux prélats, " est Monseigneur l'évêque, qui, contenant en " soi la plénitude de l'esprit et de la grâce desti- " née à être répandue dans son clergé, peut seul " lui donner son esprit et sa vie. " Comme les évêques ne peuvent suffire à tout, il faut qu'ils aient entre les mains " des prêtres qu'ils éta- " blissent à leur défaut pour diriger le sémi-

" naire, et auxquels ils donnent de leur esprit et " de leur grâce, comme fit autrefois Moïse aux " 70 vieillards, afin de vivifier et de nourrir le " clergé." Puisque ce n'était pas un nouvel ordre, il ne devait pas y avoir de constitutions proprement dites : les membres se proposaient de vivre en prêtres zélés et exemplaires, et pour la pratique de la vie s'en rapportaient aux traditions de leurs saints fondateurs et de leurs pieux devanciers. Ce qu'il y avait de mieux, de plus sage, de plus recueilli, de plus humble, et après tout de plus ordinaire dans la vie du clergé devait se retrouver chez eux à l'état d'institution permanente : les formes pouvaient varier, l'esprit restait.

Mais encore fallait-il former ses nouveaux confrères à ces traditions de la famille. M. Olier le comprit, et voulut que tous passassent au moins une année à la solitude d'Issy pour se pénétrer des maximes de la vie parfaite et du véritable esprit sacerdotal. C'était pour eux avant tout qu'il rédigea d'une main si ferme ces règles de spiritualité et de perfection d'une inspiration si haute et d'un sens si orthodoxe, que Bossuet les consultait souvent dans ses discussions avec l'archevêque de Cambrai. Comme il ne s'adresse pas comme saint François-de-Sales aux séculiers, il ne lui paraît pas nécessaire de les attirer à Dieu par les charmes de l'amour divin ; il le suppose dans leurs cœurs, il se contente d'indiquer quels sont les sacrifices que réclame l'Époux de nos âmes, et les vertus par lesquelles nous pouvons Lui plaire.

Le tout se résume dans la croix, dont le fardeau est doux et léger, mais à condition qu'elle soit portée généreusement. C'est la croix sans déguisement, le maître avec saint Paul ne sait pas autre chose que Jésus, et Jésus crucifié. Il

passe devant chacune des idoles du cœur humain avec le symbole de la Rédemption, et, comme à l'approche de l'arche, les idoles tombent et s'évanouissent. La mort du vieil homme, la destruction impitoyable de toutes ses convoitises, la mortification générale et particulière de toutes les facultés intérieures et extérieures, la substitution de la vie surnaturelle à la vie des sens, l'ensevelissement avec Jésus sous les eaux du baptême, la résurrection à une vie transformée et qui participe déjà à la délivrance du ciel, voilà le fort, viril et substantiel enseignement du grand mystique. Il parle à des hommes, il ne déguise rien. Partout, dans son Catéchisme chrétien, dans sa Journée chrétienne, dans son Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes, son Traité des saints ordres, ses Lettres spirituelles, ses mémoires, ses manuscrits, c'est le même fond d'idées empruntées à l'apôtre des nations : " Qui ôterait, dit Bossuet, des écrits de " saint Paul les endroits où il explique cette " doctrine de la nécessité d'une vie nouvelle, " non-seulement énerverait ses raisonnements " invincibles, mais encore effacerait la plus " grande partie de ses divines Epîtres." Qui ôterait cette pensée des écrits de M. Olier, les rendrait incompréhensibles ; qui l'ôterait de l'Evangile, le détruirait.

Il ne manquait aucune occasion de la rappeler à ses prêtres, et cela donna même lieu à un épisode assez piquant. Un jour le vieux jardinier de la maison, frappé du recueillement des ecclésiastiques qui sortaient des conférences de M. Olier, vint écouter à la porte de la salle les admirables choses qu'il devait leur dire. Il arriva sans doute un peu tard, peut-être vers la péroraison, toujours est-il que les paroles qu'il entendit étaient prononcées avec une chaleur et

une conviction qui ne laissaient aucun doute sur la pensée de l'orateur : " Il faut tuer le vieil " homme, disait-il, pas de faiblesse, pas d'hésita- " tion, tuons le vieil homme ! " Le vieil homme, quel était-il ? pensa l'avisé jardinier, sinon lui, le seul homme âgé qu'il y eût dans la maison. Il se retire à petit bruit et s'enfuit tout d'un trait à sa demeure, en bénissant son étoile de l'avoir conduit au trou de cette serrure révélatrice.

Après avoir, comme de juste, cédé aux questions de sa vénérable compagne, et augmenté ses appréhensions par celles qu'il fait naître, il se met au lit avec une bonne fièvre et les yeux fixés sur la porte, par où il pensait à chaque instant voir entrer les assassins.

Cette position était intolérable. La jardinière prit héroïquement son parti, et vint droit à M. Olier pour lui faire des représentations senties sur sa cruauté : " Nous savons ce que nous " savons, lui dit-elle, inutile de dissimuler, mon " mari a tout entendu : vous avez comploté de " tuer le vieil homme. Dites-moi ce que vous " a fait votre pauvre vieux jardinier ? " On n'a jamais dit que M. Olier n'ait pas souri en entendant ce prodigieux quiproquo : aussi nous osons presque l'insinuer, sans craindre de nuire à l'authenticité de l'histoire. Qu'il soit même permis d'ajouter que le bon Priape apprit alors une double leçon de l'ordre moral et surnaturel : 1o. l'obligation de ne pas écouter aux portes ; 2o. la nécessité de tuer le vieil homme, double devoir dont il s'acquitta jusqu'au jour de sa mort douce et chrétienne, qui ne fut troublée par aucune vision sanglante.

CHAPITRE VII.

Fondation de la Colonie de Montréal.

" Elle est précieuse devant le Seigneur,
la mort de ses saints ! " (Psaumes)

Au moment où M. Olier jetait à Vaugirard les fondements de son œuvre, et en poursuivait l'accomplissement avec une énergie surhumaine, en réformant la paroisse de Saint-Sulpice, en y établissant son séminaire, il menait de front une autre entreprise plus difficile et plus délicate encore, pour laquelle l'inspiration de Dieu et Sa paternelle protection lui furent encore plus indispensables : c'était l'établissement d'une colonie chrétienne à Montréal.

Les récits des missions du Canada, les souffrances et le martyre des apôtres qui y travaillaient, la ferveur des néophytes lui avaient dès ses plus jeunes années donné le désir de travailler à l'évangélisation de cette lointaine contrée. Dieu ne le voulut pas, et lui révéla du moins que pour un temps sa place était à Paris au sein de sa communauté. Mais, pressé par sa charité, cet apôtre de désir chercha s'il ne pourrait pas, par quelques moyens, aider à cette sainte œuvre.

Il remarqua que les diverses missions s'éparpillaient dans toutes les directions de ces vastes solitudes sans avoir d'autre centre que Québec, beaucoup trop éloigné du Canada supérieur, pour que le commerce et les relations avec les Français amenassent une transformation durable. Sans désapprouver la direction de ces co-

lonnes volantes de missionnaires, qui se portaient de tribu en tribu, et qui est peut-être la seule possible dans les pays gouvernés par des princes païens, il crut qu'un autre mode d'évangélisation produirait peut-être un effet plus durable et moins hasardeux dans des pays protégés par le drapeau de la France.

Reprenant donc la pensée des religieux Bénédictins, les grands civilisateurs des barbares, il se convainquit que le plus sûr moyen, et en même temps le moins dispendieux, de convertir le Canada était d'établir, à l'exemple des enfants de saint Benoît, un vaste centre d'opérations, d'où les missionnaires pourraient rayonner partout aux environs, mais où surtout les sauvages affluéraient pour les échanges, sans que leur nombre ou leurs dispositions pussent devenir un danger pour l'établissement.

L'île de Montréal, à 60 lieues de Québec, protégée par les bras de ses deux grands fleuves, et lieu nécessaire de réunion pour les sauvages du haut et du bas Canada, lui semblait marquée providentiellement pour être le foyer, d'où la lumière allait pénétrer de proche en proche jusqu'au fond des plus vastes solitudes. Le père LeClercq, religieux Récollet, qui connaissait ces missions, rend hommage au coup d'œil de M. Olier, et écrit à la fin du même siècle que, de tous les projets faits pour convertir les sauvages, il n'y en a point eu de plus désintéressé, de plus solide et de mieux concerté. M. Olier pensait le devoir moins à sa sagacité qu'à l'inspiration de la sainte Vierge, et c'est pour cela qu'il voulut que la nouvelle fondation s'appelât Ville-Marie.

Restait à trouver des ouvriers et des ressources—Pendant qu'il y songeait, il fut forcé de se rendre à Meudon près du garde des sceaux,

pour traiter quelque affaire urgente. En sortant de l'audience du ministre, il rencontra sous la galerie un homme de chétive apparence qui arrivait de La Flèche, et attendait son tour d'audience. C'était un pauvre receveur des finances sans bien, sans appui, sans charme de parole, ni d'extérieur, et que la Providence chargeait d'une des plus étranges et difficiles missions pour son état : l'établissement d'une communauté d'hospitalières chargées de desservir un hôpital qui n'existait pas, dans une ville à fonder, et dans un pays à peine découvert.

Cet audacieux se nommait Jérôme Leroyer de la Dauversière. " Ni les devoirs de sa charge " de receveur des finances, ni les obligations de " la vie de famille, ni sa qualité de laïque ne " l'avaient empêché de s'intéresser aux œuvres " de zèle et de se livrer aux pratiques les plus " mortifiantes de la vie parfaite. " (1) Il portait une ceinture et des gants remplis de pointes très aiguës. La Providence, pour le purifier de tout esprit personnel, s'était appliquée à le faire passer par les épreuves les plus pénibles, en même temps " qu'Elle relevait son cou- " rage par les plus hautes communications. " Levant pour lui les voiles de l'espace, Dieu lui " avait montré, comme au fondateur de Saint- " Sulpice, les rivages de l'île choisie du ciel, et " la place de Ville-Marie au pied de sa monta- " gne, et au bord de son grand fleuve. "

A peine M. Olier l'eût-il aperçu sous cette galerie de Meudon, où ils se rencontrèrent si inopinément, et à peine eût-il jeté les yeux sur M. Olier, " que ces deux hommes qui ne " s'étaient jamais vus, illuminés soudainement

(1) Vie de Mlle Mance, par M. Leblond.

" par une clarté intérieure, tombent dans les
" bras l'un de l'autre, s'appellent par leurs noms,
" se traitent de frères, se font part de leurs mu-
" tuels projets, et se mettent à parler de cette
" colonie de Montréal avec des détails topogra-
" phiques si exacts, qu'on eût dit qu'ils y
" avaient passé de longues années ensemble.
" C'est ainsi, dit M. Faillon, que s'abordaient les
" Paul et les Antoine au désert. " (1)

Ils s'entretinrent pendant trois heures de leurs mutuels projets, qui se trouvèrent concorder de point en point, et comme M. de la Dauversière venait réclamer du ministre des secours pour l'accomplissement de son dessein, M. Olier lui mit cent louis d'or dans la main, en lui demandant de le mettre de la partie chaque fois qu'il s'agirait de Montréal.

Ces deux pères de la patrie, qui réglaient ainsi sous l'œil de Dieu les destinées de notre ville, se séparèrent alors pour chercher des collaborateurs. Ils vinrent à leur heure : M. Olier réussit presque aussitôt à former une société dite de Notre-Dame de Montréal, composée des personnes les plus zélées et les plus capables d'appuyer son projet. M. de la Dauversière se fit leur procureur.

Mais, avant de faire des dépenses pour la colonisation de cette île lointaine, il fallait s'assurer de la bonne volonté du propriétaire. Le Montréal appartenait à M. de Lauzon, intendant du Dauphiné, à qui la société générale du Canada l'avait donné, à condition qu'il y fondât une colonie. Mais l'intendant ne semblait guère plus disposé à céder l'île qu'à faire honneur à ses engagements. M. de la Dauversière s'inquiétait : Dieu lui envoya le père

(1) Ibid.

Lallemand, frère du père Jérôme Lallemand et oncle du glorieux martyr de ce nom, qui occupait en ce moment à Paris la place de procureur des missions canadiennes. Il connaissait M. de Lauzon et en était estimé : il voulut bien accompagner M. de la Dauversière en Dauphiné, et contribua beaucoup à décider l'intendant à céder Montréal aux 45 associés de Notre-Dame. L'acte de cession fut signé le 7 août 1640, et aux conditions auxquelles l'île avait été reçue.

Rassurés de ce côté, les actionnaires préparèrent un double convoi pour transporter les personnes et les vivres nécessaires à cette entreprise. Une trentaine de familles, animées plutôt par des motifs de religion que par le désir de faire fortune, se disposèrent à s'embarquer au printemps de 1641.

Mais il fallait un chef à cette expédition. Un homme aussi ferme que prudent, aussi habile que brave, M. Paul Chaumedy de Maisonneuve se présenta : c'était le Godefroy de Bouillon de la nouvelle croisade. Il avait la piété, le désintéressement, et toutes les qualités requises pour un projet de cette nature ; c'était en même temps un soldat brave et expérimenté, et un chrétien de foi antique.

Avant le départ, une jeune fille vint de Langres à Paris exposer à M. Olier qu'elle se sentait appelée par Dieu pour aller en Canada travailler à l'évangélisation de ces contrées. Elle s'appelait Jeanne Mance, avait reçu une belle éducation, et était aussi remarquable par la distinction de ses manières que par sa vertu et sa modestie. Elle ignorait encore la mission que la Providence lui réservait en ces contrées, mais le riche don qu'elle reçut de Mme de Bullion pour fonder un hôpital à Ville-Marie lui fit déjà

pressentir la volonté de Dieu sur elle. M. Olier approuva son dessein, et reconnut en elle des marques très spéciales de l'appel de Dieu. Elle partit pour la Rochelle, d'où deux navires s'apprêtaient à mettre à la voile avec M. de Maisonneuve, le père Laplace, et près de quarante hommes.

Arrivé à Québec le 24 août, M. de Maisonneuve aurait voulu partir aussitôt pour Montréal : on lui représenta que la saison étant trop avancée pour songer à faire un établissement, on ne pouvait tenter qu'une reconnaissance des lieux. Il vint donc le 15 octobre 1641 prendre possession de l'île au nom de la compagnie, et redescendit à Québec passer l'hiver près de ses compagnons. Mlle Mance et Mme de la Peltrie, qui aidait les Ursulines à évangéliser les sauvages, s'ingénièrent à adoucir aux émigrants l'ennui d'un premier hiver, et dès le 8 mai 1642, une petite flotte consistant en deux barques, une pinasse et une gabarre, partit de Saint-Michel du Puyseau emportant toute l'expédition du Montréal. Le 18, les colons débarquèrent à la pointe à Callière, et résolurent de s'établir dans cette position entre le fleuve et la rivière qui s'y jetait, ce qui des deux côtés les mettait à l'abri des surprises des sauvages.

Le jour même, Mlle Mance et Mme de la Peltrie dressèrent un autel où le père Vimont célébra, puis dans une chaleureuse allocution pronostiqua la grandeur future de Montréal. La première chapelle n'était qu'en écorce, et comme les pauvres colons ne pouvaient se procurer d'huile, ils durent pendant longtemps se résigner à placer dans un vase des mouches à feu, qui éclairaient le rustique sanctuaire.

La première année fut heureuse, sans maladie et sans attaque des sauvages : peut-être le

devait-on aux prières de M. Olier, et surtout à la pieuse pensée qu'il avait eue de consacrer cette île à Marie le 2 février 1642, au nom et avec l'assentiment de tous les associés qui l'accompagnaient dans ce but à Notre-Dame.

Mais l'année suivante, la lutte commença. Les Hurons, en partie baptisés, succombaient sous les coups des Iroquois, et ce rempart détruit, ces sauvages ennemis espéraient écraser la poignée d'Européens débarqués sur leurs bords. Ce fut une lutte héroïque, une agonie de dix ans : resserrés dans un cercle de fer et de feu qui se rétrécissait chaque jour, les associés ne durent qu'à la protection du ciel et à l'héroïsme de M. de Maisonneuve de sauver leur vie et leur œuvre. Une piété angélique régnait parmi eux ; le désir du martyre était dans tous les cœurs ; les maisons, placées sous la protection d'un saint, étaient ouvertes à tous les membres de la colonie ; matin et soir, le chef de famille récitait la prière suivie de l'examen de conscience.

L'année suivante, M. d'Ailleboust vint prêter à M. de Maisonneuve l'aide de son expérience et de ses connaissances en fortifications : l'érection de l'Hôtel-Dieu compléta l'installation préliminaire. Les Algonquins de l'île et des sauvages des contrées les plus distantes commencèrent à y affluer, et à venir demander le baptême. " Ils disent tous, raconte le père Vimont " dans la Relation de cette année, que c'est à " Ville-Marie qu'ils veulent être instruits et " baptisés, et non-seulement ceux qui ont déjà " le bonheur d'y demeurer, mais même ceux des " nations plus éloignées au-dessus de nous."

L'œuvre réussissait donc et obtenait son but ; mais elle ne pouvait se soutenir au milieu de ces combats qui empêchaient presque toute

culture, sans des sacrifices énormes de la part des associés. Mlle Mance, M. de Maisonneuve vinrent successivement faire appel à leur générosité. Le gouverneur surtout insistait près de M. Olier pour qu'il leur donnât les prêtres de sa compagnie qu'il avait promis pour cette œuvre ; les associés le pressèrent de céder à cette réclamation : il hésitait, malgré son désir, pressé qu'il était par toutes sortes de demandes.

Enfin il choisit M. de Queylus, abbé de Loc-Dieu, que les ressources considérables dont il disposait, sa réputation de zélé missionnaire et de supérieur de Viviers désignaient naturellement pour diriger cette fondation. M. Souart fut désigné comme curé de Ville-Marie, et M. de Galinée eut la charge de former un village de sauvages, et de l'évangéliser. M. Dallet devait servir de secrétaire à M. de Queylus nommé vicaire général du Canada par l'archevêque de Rouen.

Tous les prêtres de M. Olier auraient voulu faire partie de la sainte expédition. M. Le Maître lui promit même que s'il l'envoyait en Canada, il irait partout à la recherche des sauvages : " Vous n'en aurez pas la peine, dit M. " Olier, ils viendront bien vous chercher eux-" mêmes, et vous vous en trouverez si environ-" né, que vous ne pourrez leur échapper. " La prophétie s'accomplit deux ans après la mort du serviteur de Dieu.

M. LeMaître, qui avait enfin obtenu de passer en Canada, et dont la charité avait admirablement éclaté pendant la traversée envers ses compagnons presque tous malades ou mourants de la peste, se mit à l'œuvre avec un cœur d'apôtre. Nommé économe de la communauté, il se montra d'une charité sans bornes pour les

pauvres sauvages, et d'un dévouement sans fin pour les colons.

Le 29 août 1661, il accompagna dans les champs de Saint Gabriel ses moissonneurs qui venaient y faire la récolte, et se mit à faire la garde, tout en récitant son bréviaire. Il vint si près des Iroquois cachés dans les broussailles, que ceux-ci se croyant découverts, fondirent sur lui avec de grands cris. Sans souci du danger pour lui-même, il cria à ses hommes de se sauver : les sauvages, voyant leur proie leur échapper, s'en vengèrent sur lui, et lui tranchèrent la tête. Ils l'emportèrent dans un mouchoir, mais ses traits, racontent les hospitalières et tous les récits de ce temps, y demeurèrent empreints : " Ce qu'il y a de particulier, " écrivent-elles,c'est qu'il n'y avait point de sang " au mouchoir, et qu'il était très blanc ; il pa- " raissait par dessus comme une cire blanche " très fine, qui représentait la face du serviteur " de Dieu. "

On dit même qu'elle leur parlait parfois et leur reprochait leur cruauté, et que, pour se délivrer de cet oracle qui les effrayait, ils vendirent le mouchoir aux Anglais. Hoondoroen, son meurtrier, se convertit et mourut à la mission de Saint-Sulpice.

Quelques mois après, le compagnon de voyage de M. LeMaître et son successeur comme économe, mourut aussi martyr de son zèle. Il s'était rendu à l'Ile à la Pierre avec une douzaine d'ouvriers, afin d'y prendre des matériaux pour la construction du séminaire qu'on bâtissait alors. Il tomba avec ses compagnons dans un gros de sauvages qui s'étaient cachés, et la plupart furent pris, blessés ou tués avant d'avoir pu regagner leurs bateaux. M. Vignal, atteint d'une balle, ne survécut que deux jours, et édifia ses

compagnons par sa résignation et sa tendre pitié pour eux. Les Iroquois, voyant qu'il allait échapper au poteau du supplice, firent rôtir sa chair et la mangèrent.

M. Olier ne connut point les travaux, les souffrances et le martyre de ses enfants : il était mort avant que M. de Queylus pût mettre à la voile, mais sa tendre sollicitude pour la colonie demeura jusqu'à sa dernière heure. Avant de mourir, il supplia ses successeurs de continuer cette œuvre, parce que, disait-il, c'est la volonté de Dieu ; et les Messieurs de Saint-Sulpice recueillirent cette recommandation comme un des codicilles les plus sacrés du testament de leur père. Quelque onéreuse qu'ait toujours été la continuation de ce dessein, pour la Compagnie, elle lui a sacrifié sans hésiter ses ressources, ses soins et ses membres avec la plus complète abnégation. Aussi, quand, le 9 mars 1663, la Compagnie de Montréal crut ne plus pouvoir faire face à ses obligations,et pria Saint-Sulpice de lui succéder, le séminaire fit passer toutes les considérations d'intérêts et de prudence humaine après cette vue : " Avant tout, " accomplissons la volonté de notre saint fonda- " teur ! "

MM. de Bretonvilliers, de Queylus et du Bois y mirent leur fortune ; des prêtres distingués par la naissance et la richesse se donnèrent tout entiers eux et leurs biens à cette œuvre de la conversion des sauvages. M. de Belmont acquitta les 120,000 livres de dettes de la Compagnie de Montréal, en donna autant pour l'établissement des diverses œuvres, et laissa plus de 200,000 livres de biens patrimoniaux pour les soutenir après sa mort. Combien d'autres firent ainsi ! Pendant plus de cinquante ans, Paris n'envoya à cette mission que des prêtres capa-

bles de payer leur pension, pour avoir droit de participer à cette évangélisation.

Ce désintéressement inouï dans l'histoire des congrégations les plus désintéressées a sauvé, maintenu, et enfin développé cette colonie, qui est aujourd'hui le plus beau joyau du Canada. Le séminaire de Paris y a fait passer deux fois la valeur de l'île, et dans les 60 premières années, plus de neuf cent mille livres, comme on peut en juger d'après les archives de la marine à Paris. Que l'on juge de ce que représenteraient ces sommes aujourd'hui ! (1)

Mais quelque onéreuses qu'eussent été ses charges, lorsqu'à la conquête (1763), le séminaire de Paris se vit dans l'alternative ou de vendre ces terres, ou d'en abandonner la propriété à la communauté de Montréal, il n'hésita pas à en laisser l'entière possession aux confrères qui y demeureraient, à condition que ces biens n'appartiendraient jamais qu'aux prêtres de Saint-Sulpice, soumis pour le spirituel au même supérieur général de Paris.

Ils ont eu la consolation qui leur tenait au cœur avant tout, celle de voir la colonie grandir pour le bien de la foi et de la religion, et devenir ce foyer de prosélytisme et d'apostolat qu'avait rêvé M. Olier. Le père Charlevoix louait l'heureuse direction donnée par les seigneurs, et la conduite exemplaire des habitants : " L'île ressemblait, dit-il, à une communauté " religieuse. "

Moins de cinquante ans après sa fondation, Montréal possédait déjà 1600 habitants ; au moment de la conquête, elle balançait Québec ; aujourd'hui, elle est quatre fois plus populeuse.

(1) Voir à la fin la liste de quelques-unes des fondations de Saint-Sulpice dans l'île de Montréal.

Son grand et son petit séminaire préparent pour le Canada et les missions d'Amérique plus de 600 jeunes néophytes, les colléges des PP. Jésuites et des pères de Sainte-Croix sont remplis ; les communautés des Oblats, des Viateurs, des frères de la Réforme rivalisent de zèle ; l'Hôtel-Dieu, la Congrégation et vingt autres maisons religieuses répandent le bien dans toute la contrée. Il n'y a peut-être pas une ville dans la catholicité qui possède d'aussi beaux et d'aussi vastes établissements religieux et ecclésiastiques.

Soyez donc béni, humble prêtre qui avez préparé tout ce bien, et gardez toujours votre place d'honneur parmi les pères de la patrie !

CHAPITRE VIII.

Dernières années et mort de M. Olier.

Veni, Domine Jesu,
Venez, Seigneur Jésus. (Apoc.)

Nous sommes des enfants de lumière, dit saint Paul, un rayon de la grâce de Dieu se reflète sur nos âmes au moment où l'Illumination, comme l'appelaient les premiers chrétiens, le saint Baptême allume en elles cette clarté céleste qui est l'aube de la gloire et l'aurore de l'immortalité. Saint Thomas se plaît à rappeler cette pensée pour expliquer les splendeurs de l'état de grâce et les ténèbres du péché. Il aime à montrer cette lueur cachée dans les vases d'argile de nos corps et perceptible aux regards de Dieu seul, agrandie dans tous les sacrements par la pratique de toutes les vertus, et allumant dans les saints cet embrasement divin, ces flammes de l'amour qui les dévorent, comme la flamme dévore l'huile du sanctuaire.

Quand une âme arrive après de longues luttes à étouffer les vapeurs de la concupiscence dans l'éclat de ces feux, et quand Dieu allume en elle cette irradiation de toutes ses divines lumières, quand ce brasier entretenu par Sa grâce, jette toutes ses flammes, oh ! que le cœur de l'homme est beau à contempler ! Il s'est élevé de clartés en clartés dans son ascension lumineuse ; les bruits du monde ne montent pas jusqu'à lui ; les mirages et les illusions de la terre ne trompent plus son regard désenchanté de leur faux éclat : il voit au travers de leurs voiles et de leurs ombres les divines

réalités. Il était donc vrai, tous les êtres cachaient un attrait divin, un reflet du ciel avait été jeté sur toutes choses, non pour qu'elles le captivassent, mais pour qu'elles pussent au contraire le solliciter doucement vers Dieu.

Jamais la terre de son exil ne lui avait apparu si gracieuse qu'en ce moment, où il en comprend la touchante signification et les saintes harmonies ; la métaphore terrestre s'éclaire dans tous ses détails, et lui laisse voir partout les symboles de la paternelle Bonté qui lui disait, par toutes les voix de l'air et de l'abîme, des plaines et des monts, du ciel et des astres : " Cherche au-dessus de nous ! " Le concert de la nature entière monte à son cœur, non pour le solliciter vers elle, mais pour l'emporter vers Dieu. Il est libre enfin par la vérité ; il respire la vérité comme la poitrine respire l'air, il se tourne vers elle comme la plante vers le soleil.

Tout en lui, les pensées, les désirs, la mémoire, l'imagination, la voix, le geste, les regards, le visage, tout est si pur, si calme, si limpide, que l'innocence reluit au travers de son corps comme un rayon qui traverse le cristal des eaux. Toutes les beautés couronnent à la fois son cœur, la candeur reconquise d'une enfance tout angélique, la virile et glorieuse expression du combat et de la victoire, l'humble et reconnaissante sérénité de l'âge mûr.

Il voit : des flots de lumière envahissent son intelligence, les torrents des flammes de l'amour divin dévorent son cœur, et tendent à se répandre dans le monde entier. Des paroles brûlantes montent de son cœur à ses lèvres : David appelle tous les êtres à louer leur auteur, saint François d'Assise leur prête sa voix, saint Thomas passe ses derniers jours à commenter dans une douce extase le cantique des cantiques,

saint François-Xavier, dévoré par ces divines ardeurs, ne cesse de crier à Dieu : " C'est assez " Seigneur, c'est assez ! " Une flèche d'amour traverse le cœur de sainte Thérèse : les âmes d'autres saints sont embrasés par des feux si brûlants qu'ils ne les soutiennent que par miracle : ils voudraient dans cette possession de Dieu crier avec des voix sans nombre : Aimez l'Amour infini ! car Lui seul est bon, saint, juste et vrai !

On raconte que la fameuse statue élevée dans le désert par les rois d'Egypte rendait des oracles lorsqu'elle était touchée par les feux du soleil. Il en est ainsi de l'âme des saints : entourés d'une atmosphère toute divine, rayonnants sous le soleil de Justice, pénétrés de ses splendeurs, des oracles d'amour s'échappent de leurs lèvres, et mettent vraiment le feu divin à notre pauvre terre : Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut ascendatur ? Jésus, qui a voulu que son saint précurseur fût une lumière vive et étincelante, et que ses apôtres fussent transformés intérieurement par les langues de feu du Saint-Esprit, veut toujours que le flambeau de la Vérité et les ardeurs de la charité s'allument dans les cœurs de ses disciples.

La mère de M. Olier avait vu, avons-nous raconté, un globe de feu prêt à embraser la terre, et en avait conclu que son fils serait un foyer du céleste amour. La prophétie maternelle s'accomplissait à la lettre, et ce qui nous reste à raconter de la vie du serviteur de Dieu, arrivée maintenant à cette plénitude de charité qui ravit le ciel et enflamme la terre elle-même, va lui donner entièrement raison : " J'éprouve, " disait-il, de violents transports pour Le faire " servir, et ne pouvant me répandre partout, je " demande avec instance des sujets pour les

" envoyer dans tout l'univers afin d'y faire con-
" naître Notre-Seigneur au Très-Saint Sacre-
" ment, et d'opérer ainsi par eux ce que je vou-
" drais faire partout moi-même. Dans ce désir
" excessif, je voudrais avoir des bras qui pussent
" embrasser le monde entier pour le porter à
" Dieu, et le remplir d'amour. O mon Tout!
" que Vous êtes peu connu ! que Vous êtes peu
" aimé ! "

Le roi de Perse demandait instamment au pape d'envoyer à Ispahan un évêque catholique en remplacement du dernier titulaire retiré en France à cause de ses infirmités. Il promettait non-seulement la liberté de conscience, mais même la réunion à l'Eglise Romaine de 80 évêques arméniens. Le pape en écrivit au nonce en France, et celui-ci vint offrir ce siège à M. Olier. Il eût accepté sans hésiter cette mission périlleuse, si tous ses confrères ne s'y fussent opposés : au moins promit-il d'envoyer à sa place quelqu'un de ses prêtres, mais le sujet désigné tomba malade, et le projet fut abandonné.

Il en fut de même de la fondation d'un séminaire en Grèce, que le nonce Mgr Bagni le suppliait d'établir : le manque de sujets, encore plus que le défaut de ressources empêcha d'y donner suite.

Il y avait dix ans qu'il gouvernait Saint-Sulpice (1652), et ses confrères, qui lui avaient autrefois entendu annoncer que sa mission publique ne s'étendrait pas au-delà de ce terme, lui exprimaient déjà leur bonheur de le voir maintenu à son poste par la Providence : " C'est
" à Dieu, répondit M. Olier, à vérifier Ses paro-
" les, et à accomplir ses desseins, nous n'avons
" qu'à nous abandonner à Lui sans retour sur
" nous-mêmes, afin qu'Il dispose à jamais de
" nous comme Il voudra. "

Epuisé par la fatigue et les excès de son zèle, par les peines qu'il avait eues pendant la Fronde à nourrir son peuple, par ses courses dans la neige à Saint-Germain pour en rapporter quelques aumônes, et surtout par ses austérités, il fut attaqué au mois de juin d'une fièvre violente, et le mal fit aussitôt de tels progrès, que les médecins déclarèrent que le malade ne passerait pas la journée suivante. Il appela un notaire, fit son testament, et envoya aussitôt quelqu'un pour remettre sa cure à l'abbé de Saint-Germain.

A peine avait-il accompli cet acte de résiliation, et l'abbé de Saint-Germain nommé à sa place, M. de Bretonvilliers, selon la prédiction que M. Olier lui en avait faite à une époque où la chose paraissait moralement impossible, qu'il se trouva hors de danger, comme si Dieu n'avait voulu faire naître cette circonstance que pour retirer M. Olier des embarras de sa cure, et l'appliquer à une autre mission.

En effet, c'était le moment où les évêques recouraient de toutes parts à lui pour la grande œuvre de l'établissement de leur séminaire, et demandaient ses conseils et ses sujets pour lancer leurs institutions. Ses prêtres étaient trop peu nombreux pour qu'il se chargeât à perpétuité de la direction de ces maisons : il ne les prêtait que pour un temps, et jusqu'à ce que de nouveaux directeurs fussent formés. C'est tout ce qu'il avait pu faire pour Mgr de Sourdis à Bordeaux, et Mgr de Noailles à Rodez. En 1648, Mgr de Beauveau, évêque de Nantes, lui avait demandé la même faveur, et M. Olier, qui venait de prier à Vannes sur le tombeau de saint Vincent Ferrier, et qui savait que c'était le désir de l'apôtre de la Bretagne, accéda à cette

demande et donna les sujets demandés pour cette œuvre.

Maintenant que les médecins l'envoyaient (1652) aux eaux de Bourbon, il s'en allait, sans s'en douter, à une mission générale pour l'établissement des séminaires. Il ne voulut pas entreprendre pour le moment l'érection de celui d'Avignon, les circonstances ne lui semblaient pas favorables, et " il voulait marcher pas à pas " suivant les ordres majestueux et éternels de " Dieu. " Mais à Viviers, il trouva l'évêque et les prêtres si bien disposés et si ardents pour cette entreprise, qu'il ne crut pas pouvoir refuser leur demande. Il avait d'ailleurs un sujet particulièrement propre pour cet office : c'était le cousin de Mgr de Viviers, cet abbé de Queylus que M. Olier avait eu parmi ses premiers disciples et ses plus fervents missionnaires.

Le saint prêtre fit aussitôt part de cette bonne nouvelle à M. de Bretonvilliers.

Sa lettre ressemble à un bulletin de victoire et à un ordre de marche en avant : " Le diocèse " de Viviers, écrit-il, est sur le point de se ren- " dre à Notre-Seigneur. Je m'en vais demain " au Puy pour voir si le feu est prêt à s'y mettre, " et prendre mes mesures pour commencer à " l'extrémité de Viviers, limitrophe du Puy, la " mission que nous pourrons y ouvrir cet hiver, " de laquelle on attend un succès merveilleux. " Je pense, mon cher enfant, que nous ne pou- " vons pas mieux employer notre bien qu'en ces " œuvres divines où il y va de sauver un " million d'âmes. Et ce qui est admirable, c'est " que j'ai trouvé en passant à Lyon un corps " volant d'ecclésiastiques missionnaires tous " remplis d'esprit apostolique : je pense que " nous les pourrons avoir pour ces missions... " J'espère que dans ce séjour que Dieu m'invite

" à faire en ces quartiers, il y aura moyen d'é-
" branler les Cévennes... C'est trop aimer la
" chambre et son oisiveté que de demeurer à
" Paris. C'est être sans charité, que de ne point
" sortir de là, pour délivrer de l'abîme nos
" frères qui crient au secours."

Il y avait longtemps qu'il rêvait d'emporter ces boulevards du calvinisme en France, le Vivarais et les Cévennes, la moisson lui paraissait mûre : segetes albæ sunt ad messem. Il voulut commencer par le plus difficile.

Privas, quoique vaincue par Richelieu, était frémissante encore : il fallait un homme d'une énergie et d'une habileté peu communes pour dominer cette opposition. M. de Queylus fut appelé de Viviers et nommé curé de cette ville, avec ordre d'établir des écoles gratuites pour les enfants des huguenots. Il lança l'œuvre avec une hardiesse et une dextérité admirables : pendant cinq ans, il lutta avec les prêtres que M. Olier lui envoya, et quand la victoire fut assurée, M. Olier le rappela à Paris pour l'envoyer livrer de nouveaux combats sur les bords du Saint-Laurent.

La mission des Cévennes eut tout le succès désiré : nous ne pouvons raconter l'histoire de ces prédications des premiers prêtres de Saint-Sulpice. Nous nous hâtons d'achever le récit du voyage de M. Olier.

De Viviers, il s'était rendu au Puy. L'évêque le supplia d'accepter son évêché : il s'y refusa avec son humilité ordinaire, mais il profita des bonnes dispositions du clergé pour l'engager à l'aider dans sa grande mission du midi. Il aurait voulu prolonger son séjour dans ces contrées, moins pour se conformer à l'avis des médecins, que pour activer cette mission. Mais une cause majeure l'appela dans la capitale : c'était, dit-

on, le projet de convertir le roi Charles II d'Angleterre réfugié à Paris après la mort de son père.

Cet homme, tant et si justement admiré de l'Ecosse, était naturellement affable, familier, communicatif, quoique d'un extérieur singulièrement dur et austère. Il semblait assez disposé à rentrer dans le giron de l'Eglise, et M. Olier avait noué des relations avec lui : malheureusement l'ambition de reconquérir son trône le préoccupait avant tout.

Afin de le gagner, M. Olier sembla entrer dans ses vues, et lui offrit de mettre à sa disposition dix mille hommes de troupes, s'il voulait s'engager à rétablir en Angleterre la foi catholique : et, grâce à l'influence qu'il avait sur les plus braves gentilshommes et sur l'armée, il eût pu tenir sa promesse. La politique l'emporta : Charles voulut se ménager les presbytériens et les catholiques, en donnant des espérances aux uns et aux autres ; d'ailleurs l'amour des plaisirs, auxquels il se livrait d'une manière très peu héroïque, le rendait indigne d'une mission aussi glorieuse. Rétabli sur son trône, il continua à se montrer protestant orthodoxe jusqu'aux derniers jours de sa maladie. Quelques heures avant de mourir, il abjura son erreur, et regretta publiquement d'avoir retardé si longtemps son retour à l'Eglise Romaine.

Le zèle de M. Olier avait connu un désappointement plus sensible. Lorsque l'année précédente le célèbre père de Rhodes, le François-Xavier du Tonquin, revint à Paris, après avoir converti dans ces pays plus de deux cent mille infidèles, demandant des prêtres et des missionnaires pour l'aider dans ses travaux, le fondateur de Saint-Sulpice était allé se jeter aux pieds de ce grand serviteur de Dieu, pour le supplier d'ac-

cepter ses services. On pense bien que le pieux Jésuite, quoique très ému de sa générosité, savait trop bien apprécier tous les services qu'il rendait à la France pour accepter sa proposition. M. Olier n'avait garde de voir la chose à ce point de vue : " Ce saint homme, ou plutôt Notre-Seigneur en " lui m'en a jugé indigne ! " disait-il.—C'était sa *superbe* qui en était cause comme toujours ! ! Au moins eut-il le bonheur de donner au père de Rhodes quelques-uns de ses prêtres pour évangéliser la Cochinchine et le Tonquin : " Si j'osais, " disait-il après cela, aspirer encore à quelque " chose de la solide gloire qu'on trouve dans le " service du divin Maître, en donnant sa vie et " en répandant son sang pour Lui, je regarderais " l'Angleterre comme mon espérance ! "

Ce fut là son dernier rêve d'apostolat ! la maladie ne lui laissa plus désormais d'illusion sur la possibilité de voler à de nouveaux combats. Après la fièvre qui l'avait forcé à se démettre de sa cure, il fut cruellement tourmenté par les douleurs de la pierre : ses maux étaient insupportables,dit M. de Bretonvilliers, et pourtant on ne l'entendait répéter au milieu de ses plus violentes douleurs que les mots : Amour ! amour ! amour ! Ces traits de flamme qui jaillissaient de son cœur sous l'étreinte de la souffrance, s'enfonçaient dans les âmes de tous les assistants et les pénétraient de tendresse pour Dieu. Cette maladie cessa, mais d'autres infirmités survinrent.

Au printemps de 1653, il accepta d'aller passer la belle saison au château du Peray, près Corbeil. Il se rendit de là à Saumur, pour visiter encore le sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers : il y éprouva un grand soulagement, mais ce fut pour peu de temps. Revenu au château du Peray, pendant qu'il était en orai-

son, le 26 septembre à 8 heures du matin, il fut frappé d'apoplexie, et demeura paralysé du côté gauche. Personne ne vint au bruit qu'il essaya de faire sur le plancher de sa chambre ; il resta ainsi, étendu sur le parquet, s'offrant en victime à Dieu, Le bénissant d'être abandonné jusqu'à la mort. Quelqu'un entra enfin : M. Olier lui sourit doucement, et resta dans la même inaltérable paix.

Les médecins espéraient pouvoir le guérir encore, et lui appliquaient des ventouses, ou lui enfonçaient des lancettes bien avant dans les chairs, pour ranimer le mouvement. Il souffrit tout sans se plaindre ; un seul mot lui échappa quand le chirurgien lui donna des coups de rasoir à l'épaule : " Il aurait fallu m'avertir, on est moins surpris quand on s'y attend," dit-il doucement. Un de ses prêtres l'avertit quand on passa à l'autre épaule, et pendant toute l'opération, il resta aussi immobile et aussi calme que s'il n'avait rien éprouvé.

Au bout de trois semaines, on le transp rta à Paris, où les médecins l'assurèrent qu'il guérirait. M. de Bretonvilliers, entrant dans sa chambre, le trouva tout en larmes. Il lui demanda le sujet de ses pleurs : " Ils m'assurent, répondit-" il, que je guérirai ; mais ne serais-je pas trop " heureux de rester sur la croix le reste de mes " jours, pour rendre quelque chose à Notre-" Seigneur, qui a tant souffert pour moi ? " Il était si heureux d'être réduit à l'état de victime, c'est-à-dire d'avoir avec Jésus le plus beau trait de ressemblance, que son bonheur se lisait sur son visage, de sorte que saint Vincent, qui le trouva ainsi calme, souriant et paisible, ne put s'empêcher de s'écrier : " J'admire cette " tranquillité ; j'estime comme une merveille " de voir un homme rempli de tant de joie, au

" milieu des accablements que cause une telle " maladie. "

Dieu lui retira cette sérénité : de nouveaux scrupules, de nouvelles ténèbres envahirent son âme. Il ne conservait sa lucidité habituelle que pour répondre à ceux qui le consultaient. Comme on s'en étonnait, il répondit aimablement que dans la maladie, il avait deux têtes, l'une qui était la sienne et qui était dans un triste état, et une autre que Dieu lui donnait pour le service du prochain. La reine Anne d'Autriche le visita, et se retira extrêmement édifiée de ses paroles et de sa patience.

Pour l'aider à passer le temps, quand il fut un peu mieux, on lui apporta quelques petits métiers : il se prêta à cette attention de ses amis avec l'aménité qu'il mettait à accepter de leurs mains les remèdes les plus répugnants. Son commerce était désormais tout avec le ciel, " nostra conversatio in cœlis est, " et son cœur tout retiré en Dieu.

Au printemps de 1654, il reprit la route de Bourbon, et vint loger chez les Pères Capucins, qui lui procurèrent une chambre près d'une chapelle, où il pouvait entendre chaque jour la messe, et surtout communier. En 1655, il voulut faire une dernière fois le pèlerinage de Notre-Dame du Puy, et il offrit à Marie une statue en argent, où il était représenté priant à ses pieds, pour que cette image tînt sa place, lorsqu'il ne serait plus. Il revit Langeac une dernière fois. La prieure vint le recevoir à la porte du couvent : " Vous voyez, ma mère, lui " dit M. Olier avec sa bonne humeur habituelle, " vous voyez comme je suis ; c'est la mère " Agnès qui m'a joué ce tour-là. "

Une grande consolation l'attendait à Paris : M. de Maisonneuve vint le visiter au commen-

cement de 1656. Il reçut du pieux malade le plus aimable accueil : il était bien vrai que le saint prêtre se mourait, et il était facile de voir sur la figure de ses disciples que tous savaient la séparation prochaine. Le seul espoir qui restait se fondait sur l'âge, car il n'avait encore que 48 ans.

Pour lui, il se plaignait doucement à Dieu que son exil se prolongeât : " Hei mihi quia incolatus meus prolongatus est ! " Il contemplait avec amour les années éternelles, et refusait d'entendre " tout ce qui n'avait pas le goût de l'éternité. " On l'entendait s'écrier : " O chère éternité, tu n'es pas loin ! " D'ailleurs la lucidité de son esprit était parfaite : de son lit de mort, il rédigeait son catéchisme chrétien, et cet angélique Traité des saints ordres qu'on dirait échappé à la plume de saint Jean Chrysostôme.

Au commencement du carême, il dit à Mr. de Bretonvilliers : " Préparons-nous, car bientôt " nous ne nous verrons plus, et à Pâques, il fau- " dra nous séparer." Il le désigna pour son successeur, et lui donna longuement ses instructions. Le lundi de la semaine sainte, il fut attaqué d'une légère apoplexie ; on le transporta d'Issy à Paris, pour l' mieux soigner. Le jeudi, il entretint encore un visiteur, et lui découvrit sur son intérieur des choses qu'il ne pouvait savoir que par révélations. Il demanda à ceux qui l'entouraient si quelqu'un voulait faire le voyage de l'éternité ? " Moi ! " répondit Mr. Blanlo, le gracieux auteur du livre de l'Enfance Chrétienne. " Faites vos préparatifs," lui dit Mr. Olier. Le jour même, Mr. Blanlo se mit au lit, et il mourut avant son bien-aimé père.

La dernière pensée du saint mourant fut pour exprimer le sentiment de sa vie entière, l'humilité. Quelqu'un le priait de se souvenir de lui

près de Dieu. " Ah ! monsieur," reprit le malade, " vous me dites des paroles qui me blessent le " cœur ! " Le dimanche, il eut quelques alternatives de connaissance et de délire ; il salua encore, avec un bon sourire, quelques-uns de ses serviteurs, mais à trois heures, il perdit toute connaissance, et ne reconnut pas le prince de Conti, archevêque de Bourges, qui venait prendre de ses nouvelles. Il est fort douteux qu'il ait reconnu le lendemain saint Vincent de Paul, qui vint le visiter ; ce fut entre les bras de cet ange tutélaire de toute sa vie qu'il rendit le dernier soupir. (1657.)

On l'exposa dans la chapelle du séminaire pendant trois jours, et il se fit un concours immense de peuple auprès de lui, plutôt pour l'invoquer, que pour prier pour son âme. Son visage restait si beau qu'on l'eût cru endormi ; la croix couleur de sang, qui depuis quelques années était imprimée sur son front, et qu'il cachait avec soin, apparaissait à tous les yeux. Son corps fut embaumé et placé dans une bière de plomb ; son cœur et sa langue furent mis dans une cassette à part. C'est tout ce qui reste des reliques du serviteur de Dieu ; le corps a disparu pendant la Révolution.

Tous les curés de Paris assistèrent à l'enterrement, avec plus de deux cents ecclésiastiques.

Deux ans plus tard, Mlle Mance revint du Canada, où elle croyait ne plus pouvoir rendre de services, par suite d'une triple fracture qu'elle s'était faite au bras, eu tombant sur la glace. Mal soignée, sa main était complétement atrophiée ; les médecins de Paris les plus remarquables la déclarèrent incurable, et dirent qu'il n'y avait rien à faire, sinon d'empêcher, à force de soins, que le bras ne se desséchât entièrement. Elle demanda à Mr. de Bretonvilliers la faveur

de vénérer le cœur de Mr. Olier, dans la chapelle du séminaire. Il le lui permit, pendant que la communauté était à l'office, et voulut lui-même dire la messe. " Elle le pria de lui remettre " le coffret de bois où était renfermé le cœur de " Mr. Olier. Il n'en faudra pas davantage pour " ma guérison, lui dit-elle. Le pieux prêtre le " lui remit, et partit en lui indiquant l'endroit " où elle devait replacer ensuite la précieuse re- " lique. Le coffret renfermait une boîte en plomb " où était le cœur ; malgré sa pesanteur, elle le " prit, et l'appuya sur son bras, et aussitôt, " raconte-t-elle, je sentis que ma main était " devenue libre, et qu'elle soutenait, sans appui, " le poids de la boîte de plomb où le cœur est " renfermé ; ce qui me surprit, m'étonna mer- " veilleusement, et m'obligea de louer et de " bénir la bonté divine de la grâce qu'elle me " daignait faire, de manifester en moi la gloire " et le mérite de son saint serviteur. Je sentis " au même temps une chaleur extraordinaire se " répandre par tout mon bras, jusqu'aux extré- " mités des doigts, et l'usage de ma main me " fut rendu dès ce moment.—En même temps, " ajoute M. Dollier de Casson, toutes les liga- " tures et enveloppes, dont le membre malade " était enveloppé, se défirent d'elles-mêmes ; son " bras se trouva libre, et se voyant guérie, elle " commença à faire un beau signe de croix, re- " merciant le Tout-Puissant, qui lui faisait une " telle faveur."

On attribue à Mr. Olier un grand nombre d'autres guérisons même en Canada, et jusque dans nos derniers temps. Celle de la sœur Dufresne, de l'Hôtel-Dieu, et celle de la sœur Jaurière, de la Providence, sont les plus connues. Notre but n'est pas de les raconter ; nous n'avons voulu redire que les merveilles de sa

vie, afin d'offrir un modèle et un encouragement à tous ceux qui marchent sur ses traces, et afin de payer la dette de reconnaissance que nous devons au fondateur de notre colonie et au bienfaiteur de notre cité.

Etienne de Cîteaux disait à ses religieux après la mort de son saint prédécesseur : " Albéric est " mort à nos yeux, mais il ne l'est pas aux yeux " de Dieu ! et tout mort qu'il nous paraît, il vit " pour nous devant le Seigneur ; car c'est le " propre des saints que, lorsqu'ils vont à Dieu " par la mort, ils emportent leurs amis avec eux " dans leur cœur pour les y conserver toujours." C'est notre vœu le plus cher, notre prière la plus fervente à celui dont nous venons de retracer la vie.

uragement
ces, et afin
que nous
et au bien-

gieux après
Albéric est
s aux yeux
araît, il vit
ar c'est le
ont à Dieu
is avec eux
r toujours."
e prière la
nons de re-